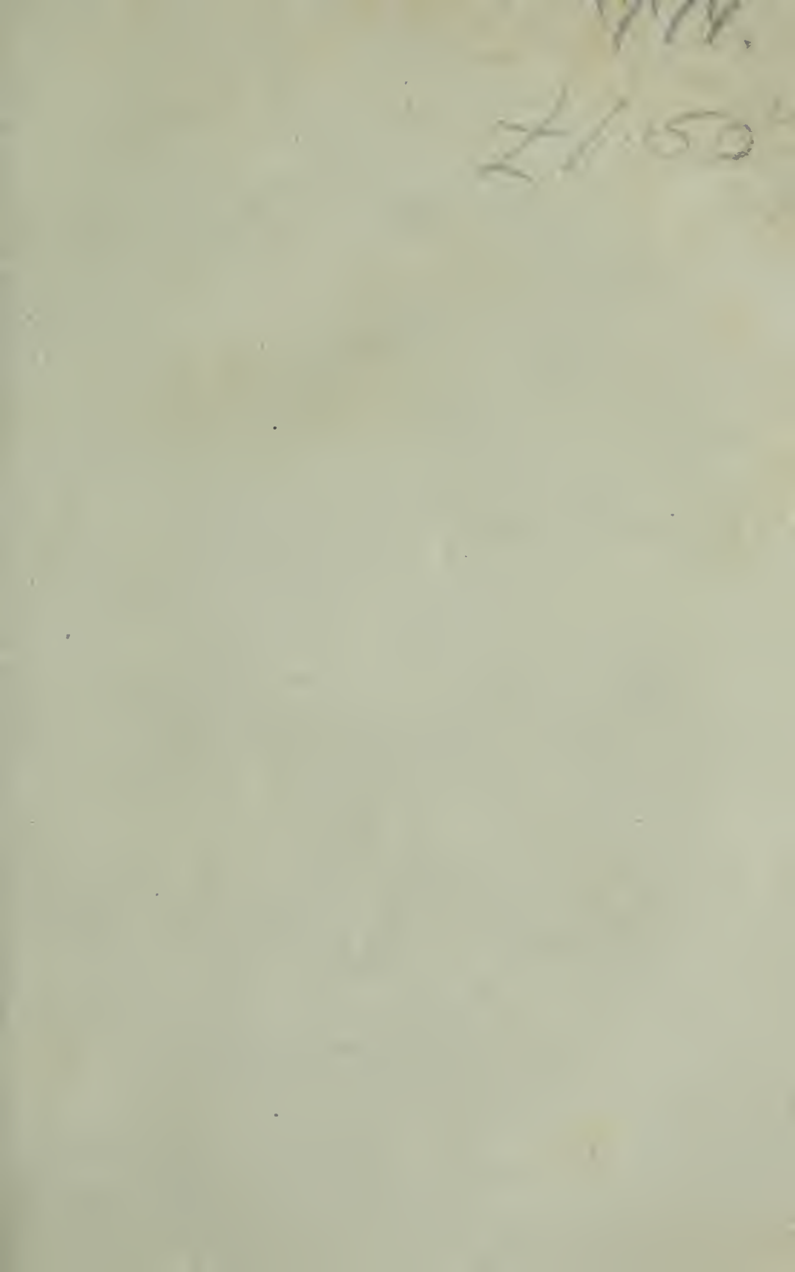




LES

BOUDOIRS DE PARIS.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

LES

BOUDOIRS DE PARIS

PAR

LE DUC D'ABRANTÈS.

TOME III.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1845

I

Ce qui est écrit là-haut. — Le boudoir de ma grand'mère. — La manie de l'antique. — Une loge à Feydeau. — Triple proposition de mariage. — Bonaparte refusé. — Mme de Beauharnais. — Les galions. — Les Frères Provençaux. — Le rendez-vous. — Un amour de deux ans de date. — Lady Maria C***. — Le général remplacé par le capitaine. — Intelligence d'un domestique de place. — Les apparences trompeuses.

Si on ne l'avait déjà dit et répété à satiété, je m'écrierais en tête de ce chapitre :

« A quoi tiennent les destinées des empires? »

Jamais, cependant, cette banale exclamation n'eût été mieux placée. Si Bonaparte n'eût pas

épousé Mme de Beauharnais, il est permis de douter qu'il eût eu le commandement de l'armée d'Italie ; s'il n'eût pas fait cette belle campagne d'Italie, comment les choses auraient-elles tourné pour la France? Jamais aurait-on vu le 18 brumaire? La France n'eût-elle pas été peut-être rayée de la liste des nations? qui le sait? comme dit Jacques le fataliste.

Toujours est-il que le mariage de Bonaparte avec Mme de Beauharnais influa d'une manière notable sur sa destinée, et que si une certaine personne eût voulu, ce mariage ne se fût pas fait. D'où il résulte, comme je le disais tout à l'heure, qne la destinée des empires dépend quelquefois de choses tout à fait en dehors de ce qui semble devoir déterminer les événements, et que Jacques n'avait peut-être pas si tort de dire que tout était écrit là-haut.

La personne de qui il a dépendu que Bonaparte ne fût pas le mari de Joséphine est ma grand'mère, Mme de Permon. Ma mère, dans ses *Mémoires*, ne pouvait passer sous silence cette curieuse anecdote ; mais elle rentre dans

mon cadre non moins que dans celui de mémoires purement historiques, et j'espère qu'on me pardonnera de reproduire cet intéressant épisode qui m'appartient

« Par droit d'historien et par droit de naissance. »

Mon grand-père était mort le 8 octobre 1795; c'est-à-dire le 17 vendémiaire an III, quatre jours après la fameuse journée du 13 vendémiaire, où Bonaparte joua un rôle si actif, et où le pouvoir passa de la convention nationale aux mains du directoire exécutif. Le deuil de veuve et, plus encore, la douleur qu'elle éprouvait de la mort de son mari, faisaient que ma grand'mère vivait dans une solitude profonde, où elle n'admettait que quelques amis très-intimes.

Le général Bonaparte qui, comme on le sait, était chez ma grand'mère comme un enfant de la maison, et qui, quelques jours avant la mort de mon grand-père, avait contribué d'une manière efficace à obtenir que les agents des sections ne vinssent pas troubler ses derniers moments pour

l'accomplissement de quelques formalités, était l'homme que Mme de Permon voyait le plus fréquemment. Il était rare qu'il laissât passer un jour sans faire le voyage de la rue Neuve-des-Capucines à la rue Sainte-Croix, où était située la maison qu'habitait ma grand'mère.

Cette maison, soit dit en passant, avait été arrangée par Mme de Permon avec un goût et une élégance rares. Ce ne sera point un hors-d'œuvre dans l'histoire des boudoirs de Paris, que de signaler le boudoir de ma grand'mère comme étant un des premiers ressuscités. Elle avait toutes les traditions des règnes précédents, et malgré le sang des Comnènes qui coulait dans ses veines, faisait assez peu de cas des modes grecques qui commençaient alors à s'impatroniser, et préférait avec raison les bons meubles de Boule, aux meubles de forme prétendue antique, qui étaient le superlatif de l'incommode et du sévère. Ce fut un des ridicules de ce temps-là, de parodier l'antiquité sous toutes ses faces ; on pardonne aux grandes figures de la convention des prétentions à une ressemblance avec les Brutus, les

Léonidas, les Caton : ces hommes, largement taillés, avaient en effet le droit de se croire de la famille des héros de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome, et il n'y a rien d'étonnant que la forme se soit ressentie du fond; mais, eux disparus de la scène, l'affectation des modes grecques et romaines était une véritable parodie. Ma grand'mère, qui aimait ses aises au suprême degré, trouva fort ridicule la manie de cette résurrection, et s'en tint, pour son usage, à ce qu'elle avait appris depuis son arrivée en France à regarder comme le véritable confortable.

Sa maison était donc d'une grande élégance. Bonaparte, devenu, après le 13 vendémiaire, l'homme indispensable, continua, comme je l'ai dit, à venir assidûment chez elle. Il lui rendit même de grands services. C'était le temps de la famine; on recevait toujours chez ma grand'-mère avec une grande joie quelques pains de munition que le général y envoyait deux ou trois fois par semaine.

La solitude dans laquelle ma grand'mère passait sa vie menaçait d'avoir de funestes consé-

quences ; accoutumée au monde, elle prenait insensiblement dans la retraite une mélancolie dont sa santé se ressentit d'une manière inquiétante. Son médecin, le docteur Duchannois, homme aussi spirituel que praticien habile, lui *ordonna* des distractions. Il y avait péril en la demeure, et ma grand'mère, à qui son deuil ne permettait pas d'aller dans le monde, loua à Feydeau une loge par ordonnance du médecin.

Cette loge était aux baignoires : ma grand'-mère pouvait donc assister au spectacle sans être vue ; chaque soir elle s'y rendait suivant l'ordonnance, et pour ne pas s'éloigner des quelques amis qu'elle recevait ordinairement le soir, elle leur avait fait promettre que sa loge serait regardée comme une succursale de son salon. Jamais elle n'y était seule ; mais tous les soirs, sans exception, le général Bonaparte venait s'y installer. Il était peu probable que ce fut le charme de la musique française qui l'attirât avec autant d'assiduité. Il l'a toujours eue en horreur, et l'on sait qu'il eut toutes les peines du monde à pardonner à Méhul de l'avoir amusé pendant une

heure avec son charmant opéra de *l'Irato*, qu'il avait écouté de confiance, comme étant de la musique italienne.

Un soir que, par hasard, il se trouva seul à Feydeau avec ma grand'mère, à qui il avait donné le bras pour aller au spectacle, au lieu de faire ses récriminations habituelles contre la musique de Grétry et de Monsigny, et les médiocres chanteurs chargés alors d'être les interprètes de cette musique, il garda le silence pendant plus d'une heure, regardant ma grand'mère comme un homme que ce qu'il a à dire embarrasse beaucoup, et qui ne sait par où commencer.

« Qu'avez-vous donc, Napoléon? lui dit ma grand'mère qui avait conservé avec lui le ton de familiarité dont elle avait pris l'habitude, ayant vu tout enfant celui qui commençait à peser si puissamment dans la balance de nos destinées. Vous ne dites rien ! est-ce que vous trouvez que Mme Scio chante bien ce soir, ou bien la musique française a-t-elle trouvé grâce à vos oreilles? Vous n'avez pas encore dit une seule fois votre éternel : Quelle miaulerie !

— C'est que, dit Bonaparte, je pense à tout autre chose qu'à la musique, Mme Permon.

— Est-ce que vous ne pourriez pas garder vos méditations politiques pour la rue des Capucines? dit ma grand'mère qui était entière et absolue comme une reine : vous avez un air maussade qui est tout à fait ridicule.

— Je ne pense pas plus en ce moment à la politique qu'à la musique, Mme Permon, et si je vous parais maussade et ridicule j'en suis au désespoir, car j'ai quelque chose à vous demander.

— Voyons, dit ma grand'mère, dites-moi cela.

— Est-ce que vous ne pensez pas à marier Permon? dit le général; il me semble qu'il est d'âge à cela.

— Permon a vingt-cinq ans, dit ma grand'mère; il en a quarante pour la tête; quand il voudra se marier, il fera ce que bon lui semblera.

— C'est que, dit Bonaparte, qui ne devait pas facilement s'intimider une fois que l'attaque

était commencée, j'ai un projet de mariage pour lui, et c'est de cela que je voulais vous parler.

— Dites toujours, dit ma grand'mère.

— Permon, continua Bonaparte, sans être riche est à son aise ; c'est un homme aimable, d'un esprit supérieur ; il a des talents solides et des talents d'agrément qui en font un homme vraiment hors ligne : je l'aime beaucoup ; il est votre fils ; j'ai pensé à le marier à une fille de seize ans, jolie comme un ange, que j'aime aussi de toute mon âme, que vous aimez aussi, qui est la fille d'une de vos amies, qui n'a rien, mais pour qui je pourrai tout faire un jour. Devinez-vous ?

— Si ce n'est pas Paulette, dit ma grand'mère en souriant, je ne sais de qui vous parlez.

— Vous l'avez dit : c'est ma sœur Pauline que je veux donner à votre fils ; dites oui, Mme Permon, je serais heureux de ce mariage.

— Je vous l'ai dit, mon cher Napoléon ; mon fils ne fera, en se mariant, que ce qui lui conviendra. Jamais je ne l'influencerai pour refuser ou accepter tel ou tel parti. Depuis la mort de son père, il est chef de famille. Je n'ai pas, per-

sonnellement, de répugnance pour ce mariage ; il me conviendrait même assez ; j'en parlerai à Permon ; mais, je vous le répète, il n'en sera que ce qu'il décidera lui-même. »

La conférence en demeura là : mais le lendemain Bonaparte revint à la charge et vint savoir ce que mon oncle avait répondu. Ma grand'-mère ne lui en avait pas encore parlé.

Bonaparte se fit répéter par ma grand'mère qu'elle ne s'opposait pas personnellement au mariage de M. de Permon et de Pauline, puis, croisant ses bras, et souriant de ce charmant sourire qui lui était particulier :

« Alors, Mme Permon, je puis vous adresser une autre requête dont le succès dépend de vous seule : que diriez-vous du mariage de Mlle Loulou (1) et de mon petit frère ?

— Jérôme ? s'écria ma grand'mère en riant.

— Oui, dit Bonaparte, pourquoi riez-vous?

— Vous n'y pensez pas, mon cher enfant ; Lau-

(1) On appelait ma mère, dans l'intimité de la famille, Laurette, ou *Loulou*. Bonaparte lui donnait habituellement ce dernier nom. Elle s'appelait Laure.

rette a onze ans et Jérôme ne les a pas encore !

— Je ne parle pas de faire ce mariage tout à l'heure, dit Bonaparte, mais ce pourrait être une chose arrangée.

— En vérité, Napoléon, dit ma grand'mère, quelle mouche vous pique depuis deux jours ? Vous mariez tout le monde, même les enfants. »

Elle se mit à rire comme une folle de la nouvelle idée matrimoniale qui avait poussé à Bonaparte. Il fit chorus avec elle ; mais il ne riait pas franchement. Enfin, il se promena pendant quelques minutes sans rien dire, puis, s'arrêtant tout à coup d'un air sérieux :

« Oui, dit-il à ma grand'mère, oui, Mme Permon, un vent de mariage a soufflé sur moi ; je vous ai parlé d'abord de vos enfants, de ma sœur et de mon frère ; ce n'est pas par eux que j'aurais dû commencer. C'est pour moi que j'aurais dû vous demander votre bienveillance, continua-t-il en lui baisant la main ; cette union entre les deux familles, que ce soit moi qui la commence ; après l'expiration de votre deuil voulez-vous consentir à devenir ma femme ? »

Ma grand'mère regarda Bonaparte pendant une ou deux minutes, aussi stupéfaite que s'il lui eût proposé de devenir la femme du pape : puis à ce silence d'étonnement succéda un éclat de rire homérique. Il lui fut impossible de se contraindre, et pendant près d'un quart d'heure elle rit aux larmes sans pouvoir réprimer son hilarité.

Il n'est personne qui aime à se voir rire au nez : une pareille réponse est surtout choquante quand on n'a rien dit que de très-raisonnable et de très-naturel ; c'était le cas du général Bonaparte ; sa demande n'avait rien d'extraordinaire. En outre, si l'on songe quel était l'homme à qui ma grand'mère répondait par un éclat de rire, on comprend que cet homme, qui devait avoir la conscience de ce qu'il valait, dût être plus choqué que n'eût pu l'être un autre de voir sa demande accueillie d'une manière aussi leste. Sa physionomie exprima sans doute ce qui se passait au dedans de lui, car ma grand'mère s'arrêta tout à coup, et s'approchant de lui d'un air sérieux :

« Ne vous fâchez pas, Napoléon, lui dit-elle ;

votre proposition m'a fait rire ; mais c'est de moi et non de vous que j'ai ri ; le rôle ridicule, dans cette occasion, c'est moi qui le joue. Vous croyez savoir mon âge, vous ne le savez pas. Je ne vous le dirai pas, mais je serais votre mère ; je serais même celle de Joseph ; laissons cette plaisanterie, elle m'afflige venant de vous.

— C'est vous, Mme Permon, reprit Bonaparte d'un air assez chagrin, c'est vous qui m'affligez. Ce que je vous dis est sérieux ; le mariage est une chose sérieuse ; je ne plaisante pas avec ce qui est grave ; je ne sais pas votre âge, dites-vous ? Que m'importe ? Une femme n'a que l'âge qu'elle paraît, et vous avez l'air d'avoir trente ans ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je pense à vous faire ma demande. J'y ai mûrement réfléchi. Je veux me marier.

— A la bonne heure, dit ma grand'mère ; mais vous trouverez une femme de votre âge qui vous conviendra sous tous les rapports.

— Ah ! reprit Bonaparte, on veut me marier. On veut me donner une femme qui est charmante, bonne, agréable et qui tient au faubourg

Saint-Germain ; mes amis de Paris veulent ce mariage ; mes anciens amis m'en éloignent ; moi, je veux me marier, et ce que je vous propose me convient mieux de toutes manières. Pour Dieu, Mme Permon, réfléchissez-y !

— Mes réflexions sont faites, dit ma grand'-mère. Ne pensez plus à cette folie ; ne pensez pas davantage au mariage de Laurette et de Jérôme, ce sont deux enfants, quant à celui de Permon et de Paulette, c'est une autre affaire. J'en parlerai à mon fils. Dans quelques jours je vous rendrai réponse. Pour ce qui est de nous, continua-t-elle en lui donnant la main, notre bonne amitié ne doit point être troublée de tout ceci ; je vous aime comme un fils ; n'ayez pas de moi trop mauvaise opinion ; j'ai beau avoir des prétentions, elles ne vont pas jusqu'à vouloir conquérir un cœur de vingt-six ans.

— Oh ! dit Bonaparte, vous plaisantez toujours ; réfléchissez au moins, Mme Permon !

— Eh bien, dit-elle en riant, j'y réfléchirai. »

Le résultat de ses réflexions fut de ne plus son-

ger à ce qu'elle appelait la folie du *petit Napoléon.* Mon oncle, à qui l'on fit part de la démarche qui le concernait refusa tout net l'honneur d'être le mari de la belle Pauline.

Peu de temps après cette conversation, ma grand'mère eut une querelle assez vive avec le général Bonaparte, à la suite de laquelle il cessa de venir chez elle. Ce ne fut que lorsque ma mère se maria, c'est-à-dire lorsque Bonaparte, premier consul depuis un an, était déjà sur la première marche de ce trône où il s'assit l'égal et le vainqueur des rois de l'Europe, qu'il retourna pour la première fois chez ma grand'mère.

M. de Caulaincourt arriva un jour chez elle, un mois ou six semaines après cette petite scène; quand il se fut établi bien commodément dans une excellente bergère, il dit d'un air satisfait :

« Savez-vous qu'il a bon goût, votre général Bonaparte?

— Cela dépend, dit ma grand'mère qui avait gardé pour elle l'histoire de la demande en mariage.

— Je veux dire, continua le bon M. de Caulaincourt, qu'il ne ressemble pas aux jeunes gens qui, quand il s'agit de s'établir, préfèrent en général une jolie petite fille à une femme, belle encore, et qui connaît le monde.

— Que voulez-vous dire? s'écria ma grand'-mère a qui on pouvait pardonner de croire que cette observation était à son adresse, et qui, bien sûre de la discrétion de son fils à qui elle avait seul conté la chose, ne comprenait pas comment son vieil ami pouvait en être instruit.

— Parbleu ! reprit M. de Caulaincourt, je veux dire que le général Bonaparte a donné une preuve de son bon goût en faisant le choix qu'il a fait, car Mme de Beauharnais est une femme charmante sous tous les rapports. »

M. de Caulaincourt était l'ami de Mme de Beauharnais.

« Bonaparte épouse Mme de Beauharnais? s'écria ma grand'mère.

— La semaine prochaine, » dit M. de Caulaincourt.

Ma grand'mère se mit à rire d'aussi bon cœur

que le jour où Napoléon lui avait proposé de l'épouser elle-même. Son vieil ami, qui ne comprenait rien à cet accès de gaieté, ou qui craignait qu'il n'eût une cause qui ne fût pas très-obligeante pour une personne à laquelle il portait un vif intérêt, fit une grimace à laquelle ma grand'mère devina ce qui se passait dans son esprit. Comme elle était bonne par excellence. elle reprit son sérieux, et dit à M. de Caulaincourt :

« Je ris de quelque chose que vous ne sauriez deviner, mon ami ; croyez bien que je n'ai pas voulu vous être désagréable en quoi que ce soit. »

Mon oncle, qui entrait en ce moment, fut mis au courant de la nouvelle qu'apportait M. de Caulaincourt, et le spirituel vieillard put, quoi qu'en ait dit ma grand'mère, deviner ce qui avait provoqué son hilarité, en l'entendant dire à mon oncle :

« Lui qui parle toujours de la destinée, il paraît que la sienne était d'épouser une femme qui eût pu être sa mère. »

Ce mariage avait été négocié par ceux des amis de Bonaparte qui se trouvaient être en même temps dans l'intimité de Barras. Porté au pouvoir par les événements du 13 vendémiaire, Barras affecta dans cette occasion une grande reconnaissance pour le général Bonaparte, à qui était dû tout le succès de cette journée. Intimement lié avec Mme de Beauharnais, il lui sembla très-commode de trancher du souverain et de faire la fortune de l'homme à qui il devait tout en casant convenablement une femme à laquelle il portait de l'intérêt. Mme de Beauharnais était alors parfaitement belle, quoique déjà d'un âge respectable. Elle était d'une bonne famille, quoiqu'elle n'ait jamais été *présentée* sous l'ancien régime. La faveur de Barras ne pouvait manquer à l'homme qui donnerait son nom à une personne si avant dans l'intimité du directeur. Bonaparte, qui, ainsi qu'il le disait, voulait se marier, et qui, d'accord peut-être avec sa destinée, aimait mieux épouser une femme déjà posée qu'une jeune fille sans expérience, ne se refusa pas à contracter une alliance convenable

de tous points. Le mariage se fit, et il ne tarda pas à aimer sincèrement Joséphine, mais il n'est guère possible d'admettre qu'il l'ait épousée par amour.

Le crédit de Mme Bonaparte ne contribua pas peu à faire donner à son mari le commandement en chef de l'armée d'Italie. Il est permis de douter que le gouvernement directorial, qui a donné tant de preuves d'ineptie et d'incapacité, eût fait choix de Napoléon, uniquement parce qu'il était le plus digne. On est même autorisé à croire que ce qui aurait eu lieu, eût été précisément tout le contraire. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

C'est ici la place d'une petite anecdote assez curieuse, parce que le nom du général Bonaparte s'y trouve mêlé, et qui se passa quelque temps avant l'histoire de la triple demande en mariage adressée à ma grand'mère, et même avant le 13 vendémiaire.

Tout le monde sait que jusqu'à cette époque, Bonaparte, disgracié, n'était pas dans une brillante position de fortune. Il vivait modestement

à Paris, faisant bourse commune avec Bourrienne, son ami et son ancien condisciple, plus tard son secrétaire et son détracteur, et Junot, son aide de camp, qui avait mieux aimé rester avec le général disgracié, que près de tel autre en faveur.

Le trio avait donné à l'argent que mon père recevait ordinairement ou extraordinairement de sa famille, le nom pompeux de *galions*. Quand l'envoi se faisait attendre, on disait philosophiquement :

« Les galions ne sont pas arrivés. »

Mais quand les galions, sous la forme de la diligence, avaient fait leur entrée triomphante dans le port de la rue du Bouloy, on les accueillait avec reconnaissance, et on se permettait le petit dîner aux *Trois frères Provençaux*.

Les galions étaient sans doute arrivés le matin ou la veille, car les trois amis se trouvaient attablés dans un bon cabinet bien chaud lorsque l'on frappa à la porte. Un domestique entra, et après avoir examiné chacun des convives avec attention, il s'avança vers mon père et lui remit un billet dont il attendait la réponse.

Mon père regarda la lettre ; il n'y avait pas d'adresse ; il le fit remarquer au domestique.

« C'est bien pour vous, dit celui-ci.

— J'irai, » dit mon père après avoir lu.

Le domestique parti, mon père tendit la lettre à son général, qui lut tout haut ce qui suit :

« Vous ne me connaissez pas ; je suis donc
« obligée de vous dire que je suis jeune, jolie,
« d'une bonne famille, bien placée dans le
« monde, et que je vous aime à la folie. Dans
« deux heures je vous attends chez moi, rue
« du Mont-Blanc, n°... Vous demanderez
« Mme George, et vous rapporterez la lettre. »

« C'est quelque aventurière, dit Bonaparte.

— Elle aura senti les galions, dit Bourrienne.

— Gardez-les, général, dit mon père ; Bourrienne pourrait bien avoir raison ; quant à ma peau, je ne crains rien ; je crois que je serai bien plus le fait de cette honnête personne, vivant que mort. Je vais y aller. »

On parla du rendez-vous mystérieux encore un

instant, puis il n'en fut plus question, et à l'heure dite, mon père se rendit rue du Mont-Blanc, au numéro indiqué, demanda Mme George, et fut introduit dans un appartement très-élégant, où il fut reçu par une charmante personne d'une trentaine d'années, qui avait les plus beaux cheveux blonds du monde, les yeux les plus doux, la démarche la plus suave, et que l'on eût prise pour la vierge Marie en personne, si elle eût voulu se donner la peine de cacher son jeu.

Mon père tira la lettre de sa poche et la lui présenta respectueusement comme pour lui dire :

« C'est bien moi ! »

La femme blonde prit la lettre en souriant, la jeta négligemment sur un meuble, et tendant une petite main blanche à mon père, le fit asseoir à côté d'elle sur un sofa bien doux et bien parfumé, avec un sourire qui n'avait rien d'inquiétant.

« Je suis Anglaise, dit-elle, rompant la première le silence. Vous n'aimez pas sans doute les gens de ma nation.

— Je fais une différence entre ceux et celles de votre pays, madame, dit gaiement mon père ;

je me bats volontiers contre les uns, et je crois que l'honneur me permet de rendre les armes aux autres.

— Il y a longtemps que j'ai envie de vous voir, dit l'Anglaise avec un accent assez peu prononcé, et s'expliquant avec une grande pureté ; depuis Toulon je suis amoureuse de vous. Ne me prenez pas pour une folle ; je suis la sœur de sir George C*** qui commandait une partie des forces anglaises à Toulon. J'aime les braves ; votre nom est là, continua-t-elle en montrant son cœur ; depuis cette époque, je n'ai pu venir en France qu'à présent. Arrivée hier, je me suis informée de vous, et j'ai su, il y a deux heures, que vous dîniez dans un endroit public. Je vous ai écrit ; j'ai bien craint que vous ne vinssiez pas ; vous voilà, si ma franchise ne vous déplaît pas, je suis heureuse. »

Mon père avait vingt-quatre ans à peine, il était très-bel homme ; que l'amour de l'Anglaise, auquel elle donnait deux ans de date, fût sincère ou non, elle était charmante ; il venait de faire un bon dîner, il était dans un boudoir qui sem-

blait appeler le plaisir. Comme on le pense bien, il ne se montra pas trop pointilleux ni cruel, et la belle insulaire n'eut pas à se repentir de ses avances, peut-être un peu exagérées.

Il y avait plus de deux heures que mon père était chez l'Anglaise, et ils n'avaient pas encore beaucoup parlé, lorsque celle-ci, dans une phrase qu'elle lui adressa, l'appela général.

Mon père, qui n'était pas homme à se donner les gants d'un grade qu'il n'avait pas, lui dit en lui faisant un grand salut :

« Capitaine, milady, s'il vous plaît. »

L'Anglaise resta stupéfaite.

« Je ne comprends pas, dit-elle.

— Je serais heureux, dit mon père, de recevoir les épaulettes de général d'aussi belles mains que les vôtres, mais j'ai une bien grande vénération aussi pour celles qui m'ont donné l'épaulette de capitaine. Je la tiens du général Bonaparte ; et vous qui aimez la gloire...

— Que dites-vous ? » s'écria l'Anglaise hors d'elle-même.

Mon père crut que l'Anglaise était prise d'un

accès de patriotisme, et il s'approcha d'elle pour lui prendre la main et essayer de lui parler d'autre chose, mais elle fit un bond comme une lionne blessée par un chasseur, et s'enfuit à l'autre bout de la chambre.

« Ne m'approchez pas, lui cria-t-elle. Vous n'êtes donc pas le général Bonaparte ?

— Hélas ! non, dit mon père : qui a pu vous abuser à ce point...?

— Ah ! dit l'Anglaise, avec l'accent d'une profonde douleur, ce n'est pas lui ! et moi qui depuis deux ans !... »

Elle exprima ce regret d'une manière si comiquement tragique que mon père ne put s'empêcher de sourire.

« Monsieur, dit l'Anglaise, rappelée à sa fureur par ce sourire qu'elle trouva sans doute passablement impertinent ; voulez-vous m'apprendre comment vous vous trouvez possesseur d'une lettre qui ne vous était point adressée ? »

Mon père lui raconta avec sa franchise habituelle ce qui s'était passé, et lui donna sa parole d'honneur qu'il lui disait la vérité.

Il y avait dans l'accent de sa voix quelque chose qui sans doute persuada lady Maria C***, car elle s'apaisa en l'écoutant. Mais elle ne comprenait pas plus que lui comment il se trouvait nanti de la lettre destinée à son général. Elle sonna et ordonna au domestique de place qui la servait, de lui rendre compte de la manière dont il s'était acquitté de sa commission.

« J'ai remis, dit le domestique, la lettre au citoyen que voilà. Il peut le certifier. Quand je suis arrivé aux Frères Provençaux, j'ai demandé où dînait le général Bonaparte. J'ai été mené par le garçon à la porte d'un cabinet où le citoyen qui est ici présent se trouvait avec deux autres. Je me suis rappelé que madame m'avait dit : Voilà une lettre sans adresse ; tu la remettras à l'homme qui te paraîtra le chef des autres. J'ai trouvé trois citoyens, dont l'un avait une figure maigre et jaune ; je me suis dit : Ce n'est pas celui-là ; l'autre était si laid et avait une si mauvaise tournure, que je ne l'ai pas regardé deux minutes ; mais quand j'ai vu le grand citoyen blond, j'ai dit en moi-même : Voilà mon

homme. J'espère que j'ai fait preuve de sagacité, et que la citoyenne est contente de moi. »

Mon père ne put s'empêcher de rire de l'honneur que lui avait valu sa bonne mine. Lady Maria congédia l'intelligent domestique, et ce qui ferait croire qu'elle se consola aisément de la méprise qui avait amené chez elle le capitaine grand et bien bâti, dont elle avait déjà pu apprécier tout le mérite, à la place du général maigre et jaune dont on lui avait fait un portrait si peu séduisant, c'est qu'il faisait grand jour depuis longtemps quand mon père quitta la maison de la rue du Mont-Blanc.

Il rit beaucoup avec son général du vol qu'il lui avait fait sans le savoir, et que Bonaparte lui abandonna généreusement, sans chercher à rentrer dans un bien qui lui avait été primitivement destiné.

II

Le colonel Murat et les drapeaux de l'armée d'Italie. — La maison des Champs-Élysées. — Déjeuner, dîner et souper. — Le punch créole. — La leçon. — Le déjeuner d'officier. — Ba, Be, Bi, Bo... — La plus belle des trois. — Nouveau jugement de Pâris. — Un jugement sans appel. — Examen des pièces du procès. — Honoraires du juge. — Le quiproquo. — Mme Frangeau.

Le Directoire avait confié au général Bonaparte la mission de relever en Italie la gloire de nos armes, compromise par l'incapacité ou la déloyauté de quelques chefs indignes. On sait comment il remplit cette noble mission, et les prodiges de cette merveilleuse campagne d'Italie.

Parmi les plus braves officiers de son état-major, il avait remarqué Joachim Murat, qui devait plus tard devenir son frère, l'abandonner, et expier cruellement sa trahison envers l'empereur. Ce fut Murat que Bonaparte chargea d'apporter au Directoire les premiers drapeaux enlevés aux ennemis.

On peut facilement se faire une idée de l'enthousiasme qu'excita à Paris la nouvelle des victoires du jeune général. Assez naturellement une partie de cet enthousiasme fut reversée sur l'officier supérieur que Bonaparte avait jugé digne de transmettre ses trophées aux chefs du gouvernement. Murat était d'une grande taille, et ce que l'on est convenu d'appeler vulgairement un bel homme. Il portait un riche uniforme de fantaisie, qui déjà, à cette époque, tendait à le faire remarquer par sa singularité théâtrale. Il avait un aplomb et une aisance à la hussarde qui n'allaient pas mal à la position dans laquelle il se trouvait. Le jeune colonel fut donc en peu de temps un des hommes à bonnes fortunes les plus recherchés de Paris : on se l'arrachait ; et il

n'était fille de bonne mère qui se fût consolée de n'avoir pas su à quoi s'en tenir sur le mérite particulier du colonel Murat, qui, rappelé en Italie par son devoir, devait bientôt reprendre ses premiers succès contre les Russes, au détriment de ses conquêtes parisiennes.

Mme T.....n, la beauté de cette époque, avait accueilli avec une grande bienveillance le colonel Murat, qui s'était laissé faire avec une complaisance digne d'un grand vainqueur. Il paraît que les lauriers, ou plutôt les myrtes de Mme T.....n empêchèrent de dormir une autre femme, très-belle aussi, quoique bien plus âgée, fort liée avec la belle Andalouse, et dont les amours légales étaient à l'armée d'Italie.

Cette femme occupait aux Champs-Élysées une maison délicieuse où l'on trouvait tout le charme de l'ancien régime, et tout le luxe nécessaire pour développer cette élégance au suprême degré. Le colonel Murat reçut un jour un petit billet parfumé contenant une invitation à déjeuner pour le lendemain. Il était de la maîtresse de la jolie maison des Champs-Élysées.

Murat, qui avait toutes sortes de raisons pour tenir à se faire une *amie* de cette belle personne, laquelle était fort avant dans les bonnes grâces du directeur Barras, mit ses plus beaux panaches, ses uniformes les plus brillants, et se rendit à l'heure dite aux Champs-Élysées. Il ne fut pas très-fâché de ne pas trouver d'importuns : le déjeuner eut lieu tête à tête; il paraît que la conversation du colonel fut tout à fait du goût de la belle dame, car elle le retint à dîner, puis à souper.

Mais toute la journée ne peut pas se passer à déjeuner, à dîner, à souper, et même, à la honte de notre pauvre espèce humaine, à causer; dans un moment d'inaction, la belle hôtesse du colonel lui offrit de boire un verre d'excellent punch qui, disait-elle, serait un punch comme il n'en avait jamais bu, et qu'elle préparerait de ses blanches mains. Comme on le pense bien, Murat ne refusa pas une si agréable proposition, et une jatte de porcelaine de la Chine reçut tous les ingrédients d'un punch tel que le préparent les créoles, c'est-à-dire du thé, du jus d'orange, du pur et vieux

rhum de la Jamaïque, et quelques épices d'un arome fin et excitant. Jamais en effet Murat n'avait rien bu de si délicat ; il se confondit en éloges et accepta, avec non moins de reconnaissance que la liqueur elle-même, l'offre qu'on lui fit de lui apprendre à la composer. Un colonel de hussards est bien vite au fait en pareilles matières ; la leçon, gaiement donnée et reçue, ne fut pas perdue, et en quelques minutes l'écolier était de la force de son institutrice.

Elle fut sans doute très-flattée du succès de son punch et de celui de ses leçons, car elle voulut témoigner sa satisfaction à son élève par un présent qui lui rappelât cette journée. Ce qui avait, dans la confection du mélange, frappé le plus le colonel, c'était un petit outil en vermeil au moyen duquel le jus des oranges, pressées sans efforts, avait passé tout entier dans la jatte. Il considérait le mécanisme de ce petit instrument.

« Voilà, dit-il à la belle dame, une charmante invention ; je ne puis me lasser de l'admirer.

— Conservez-le, lui dit-elle, conservez-le en

souvenir de moi et de cette charmante journée. »

Le petit présent fut accepté avec reconnaissance, et on se remit à causer de plus belle, et le colonel fut plus aimable que jamais.

Ceci dura jusqu'à l'époque à laquelle Murat dut repartir pour l'armée d'Italie. Lorsqu'il quitta Paris, il est probable qu'il était de première force sur la manière de faire le punch à la créole, car il avait souvent été à même de répéter la leçon qui avait si bien réussi la première fois.

Quoique le jeune général en chef donnât passablement d'occupation à son armée, on n'est pas toujours sur-le-champ de bataille, et quand on ne bivaque pas, ce que l'on a de mieux à faire c'est de passer le temps le plus gaiement qu'on le peut. Murat qui, ainsi qu'on le sait, employait assez bien son temps quand il avait l'ennemi en face, aimait assez à égayer ses loisirs, et fréquemment il réunissait chez lui un assez grand nombre d'officiers.

Un jour, il avait donné à déjeuner à une quinzaine de ses camarades ou de ses subordonnés : parmi les convives était M. de Lavalette, lequel,

par parenthèse, devint plus tard l'allié de la belle dame des Champs-Élysées. On s'était un peu échauffé à table, et pour couronner l'œuvre à la hussarde, quelqu'un pria l'Amphitryon de faire servir un bol de punch.

« Parbleu, dit Murat, dont la tête commençait à se ressentir, comme celles de ses convives, des nombreuses libations qui avaient été faites depuis le matin, je vais vous faire boire du punch comme vous n'en avez jamais bu.

— Il faut toujours qu'il se vante, dit Lavalette à son voisin ; comme si nous ne savions pas ce que c'est que du punch !

— Tu ne sais ce que tu dis, s'écria Murat qui l'avait entendu, et tu ne sais pas davantage ce que c'est que le punch que tu vas boire ! »

Il sonna son valet de chambre et lui donna ses ordres, en lui recommandant de ne pas se tromper et de lui servir ce bon rhum de la Jamaïque dont on lui avait fait présent à Paris.

« Il est authentique, dit-il à ses hôtes, la personne qui me l'a donné l'a reçu en ligne directe ; elle est créole. »

Les ingrédients apportés, Murat se leva et tira de son nécessaire de campagne le petit outil de vermeil dont il a déjà été question.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? dit Lavalette.

— Ah ! dit Murat, tu crois que je vais vous faire du punch de cabaret : regarde un peu, et tâche de profiter comme moi de la leçon. »

Sur ce, il se mit en devoir d'opérer, et, à la satisfaction générale, il obtint un résultat qui faisait honneur au professeur et à l'écolier qui avait si bien réussi à l'imiter.

Le punch fut trouvé si bon que l'amphitryon dut renouveler son expérience plus d'une fois. Il est à peu près inutile de dire que les convives, qui étaient passablement gris avant le premier bol de punch, se trouvèrent être quelque chose de plus après le quatrième ou le cinquième ; tous les hommes sont égaux devant l'ivresse, et la qualité de maître de maison n'en défend pas l'amphitryon. Murat ne tarda pas à se trouver à peu près au diapason où l'excellente liqueur avait monté le reste de la société ; l'ivresse est communicative ; il commença à faire une nouvelle

application du vieux proverbe . *in vino veritas ;* malgré quelques réticences, tous les conviés eurent bientôt un récit complet de la fameuse journée avec accompagnement de déjeuner, dîner, souper, sans que les entr'actes, qui avaient servi de prétextes au bienheureux punch, eussent été oubliés, et la narration du conteur fut si fidèle, que, bien que pas un nom n'eût été prononcé, les auditeurs, qui connaissaient leur Paris sur le bout du doigt, surent parfaitement à quoi s'en tenir sur le compte de la belle maîtresse en droit bachique.

Rien, d'ailleurs, ne devait manquer pour que leur édification fût complète sur ce chapitre. Un d'entre eux, qui avait guigné le joli instrument de vermeil, s'en empara comme pour l'examiner.

« Tiens, dit-il en souriant de ce sourire naïf que donne l'ivresse, il y a là de quoi faire une éducation complète. Voilà un petit alphabet très-commode pour apprendre à lire. J..... J..... J..... et puis B..... B..... Ba..... Be..... Bi..... Bo..... Bon..... Bona.....

Murat s'élança sur l'indiscret déchiffreur d'hié-

roglyphes, et lui enleva le petit instrument; mais il était trop tard. Les chiffres accusateurs avaient été expliqués par la troupe entière avec autant de facilité que Daniel en mit à lire le fameux MANE, THEKEL, PHARES.

Comme on le pense bien, cet incident eut du retentissement. Il parvint rapidement aux oreilles du général en chef. Il y eut une explication à ce sujet entre lui et Murat, qui ne nia pas le J., lequel lui appartenait de plein droit en sa qualité de Joachim; mais il protesta contre le B., jurant ses grands dieux que l'homme qui avait épelé était tellement ivre, qu'il avait pris un M pour un B. Il fallut bien se contenter de son explication, car il prétendit que dans la bagarre, la pièce de conviction avait été égarée ou jetée par la fenêtre, ce que, disait-il, il regrettait fort; à défaut du général en chef, une autre personne a pu lui savoir gré de ses regrets et le dédommager de l'heureuse perte du petit bijou.

Murat, du reste, n'avait pas perdu son temps à Paris, dans ce voyage qu'il y fit pour apporter au Directoire les premiers drapeaux pris sur l'en-

nemi en Italie. Il y avait eu de nombreux succès. Il fut le héros d'une triple aventure qui donne assez la mesure de ce qu'était alors le relâchement des mœurs.

Il était un soir à l'Opéra ; il vit dans une loge trois des plus jolies femmes de cette époque. Il vint les saluer, et on le retint dans la loge.

« Restez, colonel, lui dit celle qui, étant la locataire de la loge, y jouait le rôle de maîtresse de maison, vous allez juger une grave question. Mais, avant tout, il faut nous donner votre parole d'honneur que vous serez impartial; celles que vous condamnerez ne vous en voudront pas. Nous nous y engageons toutes les trois. »

Murat, assez surpris de cet exorde débité d'un ton solennel, demanda de quoi il s'agissait. On exigea préalablement qu'il donnât la parole qu'on lui avait demandée ; quand il se fut exécuté, Mme A*** (1), la maîtresse de la loge, lui dit gravement :

« Quand vous êtes arrivé, nous étions bien

(1) Je prie le lecteur de se rappeler ce que j'ai dit dans mon introduction : « Presque partout, y disais-je, je n'emploierai

loin de faire acte d'humilité, car chacune de nous prétendait être la plus belle, ou, ce qui vaut peut-être mieux, la plus jolie ; vous êtes homme à décider la question. »

Tout colonel de hussards qu'il était, Murat demeura confondu de l'aplomb de ces femmes, qui venaient, pour ainsi dire, se jeter à sa tête toutes les trois à la fois. Il ouvrit de grands yeux, demeura la bouche béante, et ne put trouver un mot à répondre à l'étrange discours qu'il venait d'entendre.

« Vous nous refusez, colonel, lui dit la blonde Mme B*** ; ce n'est pas aimable.

— Mesdames, dit bêtement Murat, croyez que..... certainement..... l'embarras du choix.

— Allons donc ! dit Mme C***, l'embarras du

« que des initiales ; et, comme quelquefois on pourrait reconnaître ceux qu'elles désignent, il m'arrivera souvent d'en mettre d'imaginaires. » Plus nous approchons du temps présent, plus il m'arrivera fréquemment de me servir de cet adoucissant ; comme toutes mes histoires sont vraies, je puis me permettre cette petite ruse, car (je l'ai dit aussi dans mon introduction) on peut amuser les honnêtes gens sans faire de peine à personne.

choix ! il n'y a pas deux femmes qui se ressemblent.

— Ma foi, pensa Murat, qui ne fut pas long à se remettre du trouble que lui avait causé dès l'abord cette attaque à brûle-pourpoint, pour ce que je risque... »

Puis il ajouta en s'adressant à celle qui lui avait parlé la première :

« Croyez bien, madame, que je serai toujours trop heureux d'être à vos ordres et à ceux de ces dames...

— A la bonne heure, dit Mme A***, à quand l'arrêt ?

— Mais, dit Murat, qui voyait bien qu'il ne ferait ses frais qu'en faisant traîner la procédure, je demande le renvoi à huitaine.

— A huitaine ? s'écria Mme C***, y pensez-vous ? Ce serait pour en devenir folles !

— Clara a raison, dit Mme A*** ; demain je vous donne à déjeuner, et après le déjeuner nous viderons à huis clos ce grand débat. »

On tomba d'accord, et le lendemain le juge et les trois plaideuses s'enfermèrent après avoir

fait honneur à un excellent déjeuner, dans lequel s'était distingué le cuisinier de Mme A***, alors un des plus habiles de Paris.

Murat prit séance, et ces trois dames s'assirent en face de lui, attendant avec courage le jugement qui allait être rendu.

Elles étaient ravissantes toutes trois. Mme A***, grande et bien faite, portait une robe à la grecque comme on les faisait alors, et ses belles formes se dessinaient avec avantage sous ce costume qui ne péchait pas par le rigorisme. Ses beaux cheveux châtains étaient disposés en bandeau. Dans ce nouveau jugement de Pâris, elle ne représentait pas mal la noble Junon.

Mme B***, qui était blonde et qui avait plus de grâce peut-être que de beauté, avait une robe de mousseline de l'Inde, dont les nuages ne voilaient pas ses charmes de manière à les dérober à l'œil du juge. Si le juge avait eu une prédilection marquée pour les femmes blondes, il eût pu, sans injustice, lui faire jouer le rôle de Vénus. Mais Murat avait décidé que ce serait bien plutôt à son profit personnel que le juge-

ment serait rendu qu'à celui d'une des trois parties. Il n'avait donc point hâte à se prononcer.

Mme C*** avait des cheveux noirs comme le jais ; ses yeux, brillants comme deux étoiles, étaient surmontés d'épais sourcils ; sa bouche vermeille s'ombrageait d'un léger duvet, elle portait la tête haute comme la Pallas antique, et ce qui ne contribuait pas moins à lui donner un air de ressemblance avec cette fière déesse, elle était venue à cheval et portait avec un charme tout particulier une élégante amazone de drap bleu qui dessinait toute la richesse de formes admirables.

Joachim, qui s'était bien promis de tirer tout le parti possible de sa position, prit un air tout à fait magistral, et s'adressant aux trois amies, il leur dit d'un ton sentencieux :

« Puisque je me suis prêté à votre désir, mesdames, j'espère que vous voudrez bien vous soumettre à mes arrêts, quels qu'ils soient, avec toute l'obéissance qui est due à un juge suprême. Je vous déclare ici formellement que je n'accepte les fonctions que vous avez bien voulu me con-

férer qu'à la condition expresse que mes sentences seront sans appel. »

Il lui fut répondu que la chose allait sans dire, et qu'il trouverait dans ses justiciables une obéissance passive qui le récompenserait de la peine qu'il voulait bien prendre en cette occasion.

Le juge murmura entre ses dents le refrain de cette chanson populaire de Collé ;

Y a plus d'plaisir que d'peine, etc.

Car ce n'était pas, surtout à cette époque, par l'exquise urbanité de ses manières qu'il se distinguait. Puis, après avoir réfléchi quelques minutes, il dit d'une voix calme et tout à fait magistrale :

« Avant d'entamer le procès qui est pendant à mon tribunal, je vais rendre un arrêt dont l'exécution facilitera l'instruction de cette affaire. Veuillez, mesdames, me prêter toute votre attention, et vous rappeler l'engagement que vous avez pris de vous conformer à toutes mes décisions. »

Junon lança à Pallas un coup d'œil auquel

celle-ci répondit par un geste que l'on eût pu traduire ainsi :

« Il faut obéir quand même ! »

Le moderne Pâris, attachant sur les belles plaideuses un regard de connaisseur, poursuivit en ces termes :

« Attendu que, dans une question du genre de celle qui nous occupe, on ne peut décider qu'en parfaite connaissance de cause ;

« Attendu que la religion du juge ne saurait être éclairée par d'autres témoignages que par celui de ses propres yeux ;

« Attendu que la fraude pourrait très-bien, à l'aide de vêtements plus ou moins amples, fausser le jugement impartial du magistrat ;

« Attendu surtout qu'une des plaideuses est couverte d'un vêtement boutonné jusqu'au menton, ce qui est incompatible avec un examen sévère ;

« Ordonnons :

« Les trois plaideuses par-devant nous devront immédiatement mettre la justice à même de s'assurer, par les yeux du magistrat choisi par elles,

des mérites relatifs qui peuvent assurer à l'une d'entre elles le prix de la beauté, objet de la contestation. »

Mme A*** et Mme B*** se récrièrent ; mais Mme C***, celle qui était en amazone, et qui avait peut-être adopté à dessein ce costume qui devait exciter les réclamations du colonel, Mme C*** s'empressa de reconnaître qu'elle avait eu tort de mettre une robe qui l'enfermait comme dans un étui ; que l'observation de leur juge était très-juste et qu'elle était prête à se soumettre à ses ordres.

Les deux autres résistèrent quelques instants ; enfin sur la remarque que fit l'amazone qu'elles étaient entre femmes, elles s'exécutèrent de bonne grâce ; elles se servirent mutuellement de femme de chambre, et bientôt elles apparurent aux yeux de Murat, enchanté de la bonne idée qu'il avait eue, dans le costume, ou peu s'en faut, où les trois déesses se présentèrent au berger Pâris sur le mont Ida.

Le juge s'acquitta de ses fonctions avec une scrupuleuse exactitude ; il compara l'ensemble et

les détails soumis à son inspection avec autant de soin, sinon de sang-froid, que s'il eût passé la revue de son régiment. Il ne se pressait pas de décider, et il est vrai de dire que le spectacle qu'il avait sous les yeux était assez attrayant pour qu'il se plût à le considérer. Ces trois dames étaient véritablement charmantes, et chacune d'elles ne pouvait que gagner à la sentence du juge qui avait exigé que l'examen ne se bornât pas au visage.

Il y avait cependant assez longtemps que durait l'instruction du procès : la dignité du magistrat menaçait d'être compromise, les plaideuses lui témoignaient plus de tendresse que de respect. Quand on est jeune, ardent, méridional et colonel de hussards, il n'y a magistrature réelle ou fictive qui tienne; c'est une chose qui se comprend de reste. Je ne sais ce que dit Murat à ses plaideuses; mais le fait est qu'elles tinrent à lui prouver qu'elles savaient faire un bon usage de ces dons que leur avait donnés Dieu, et que le procès qui s'agitait entre elles ne les avait pas désunies; elles s'entendaient, au contraire, à

ravir. Le juge se paya de ses honoraires séance tenante, et pas une des trois ne lui en voulut quand il leur répondit au moment de les quitter :

« Ma foi, je ne donne la pomme à aucune d'entre vous ; parce que toutes trois vous êtes belles, jolies, adorables. »

Malgré cette décision, ce fut Pallas qui eut le privilége de faire sur lui l'impression la plus durable. Plus de quinze jours après cette mémorable journée, et peu de temps avant celle des Champs-Élysées, il avait encore avec elle des relations qui n'avaient pas cessé d'exister depuis le jour de la grande audience ; et quinze jours c'était beaucoup pour un homme aussi occupé que le fut le colonel Murat pendant le court séjour qu'il fit à Paris.

Il arriva à cette époque une assez drôle d'aventure à la blonde personne que j'ai désignée sous le nom de Mme B***. Elle demeurait dans la rue Chantereine, qui n'avait pas encore reçu le nom de la Victoire. Un soir qu'elle était un peu malade, elle avait défendu sa porte, excepté pour quelques amis intimes, et, couchée sur sa chaise longue,

elle les avait reçus dans sa chambre à coucher où son mari et les élus admis faisaient tranquillement près d'elle une partie de bouillotte.

Son valet de chambre vint lui dire à l'oreille qu'une femme, qui prétendait qu'on l'attendait, demandait à être introduite; qu'il avait dit que madame était indisposée, et que cette femme lui avait répondu qu'elle le savait bien et que c'était précisément ce qui l'amenait. Mme B***, qui ne comprenait rien à cela, s'enquit de la tournure de cette femme, et son valet de chambre lui ayant dit que c'était une personne assez grotesque, vêtue à l'ancienne mode et qui avait l'air d'une subalterne, elle lui ordonna de la faire entrer.

Elle ne fut pas médiocrement surprise en voyant s'avancer une grande femme vêtue d'une robe comme on les faisait sous la régence, portant un petit bonnet monté, ayant les cheveux retapés, et qui lui fit une respectueuse révérence qui n'était pas exempte de cet air de confiance que prennent les gens qui sentent leur mérite. La singulière visiteuse s'approcha de sa chaise

longue, et d'un ton moitié humble, moitié satisfait d'elle-même, elle dit à Mme B*** :

« J'espère que madame sera contente de mon exactitude ; mais M. Baudelocque a pu dire à madame que jamais je ne me suis fait attendre.

— Que voulez-vous, madame? dit la femme blonde qui ne comprenait pas un mot au discours de la vieille femme. J'ignore...

— Je viens de la part de M. Baudelocque, dit celle-ci, et je suis Mme Frangeau. »

Cette Mme Frangeau était la garde favorite du fameux Baudelocque, le plus habile accoucheur de son temps. Tout Paris la connaissait. Mais Mme B***, n'ayant jamais eu d'enfants, n'avait jamais eu besoin de son ministère et ne la connaissait que de réputation. Elle fut donc de plus en plus étonnée quand Mme Frangeau se fut présentée officiellement.

Elle allait demander à la garde l'explication de sa venue et de ses paroles, quand M. B***, qui venait d'être décavé avec un brelan en main par un brelan supérieur, s'approcha de fort mauvaise humeur de la chaise longue de sa femme,

et, entendant les dernières paroles de la vieille Mme Frangeau, dit d'un ton brusque :

« M. Baudelocque ! Mme Frangeau ! Tout cela est très-bien ! mais que diable voulez-vous que nous fassions de vous ? est-ce que vous croyez que madame est grosse, par hasard ? »

Mme Frangeau, qui n'était pas au fait de ce qui pouvait avoir mis M. B*** de si mauvaise humeur, se méprit complétement sur le sens des paroles du banquier. Elle crut, la brave femme, avoir commis une grande imprudence ; il lui vint subitement à l'esprit que Baudelocque seul était dans la confidence de la grossesse de Mme B***, et que l'accouchement était destiné à être fait incognito. On peut se faire une idée de l'expression que prit la grande figure maigre et ridée de cette pauvre femme qui crut avoir révélé un de ces terribles secrets de ménage dont elle avait été si souvent la fidèle dépositaire. Ses traits exprimèrent un désespoir si comique que M. B***, Mme B*** et les joueurs de bouillotte ne purent retenir un éclat de rire qui ne contribua pas peu à faire perdre tout à fait contenance à l'excellente Mme Frangeau.

Quand l'hilarité générale se fut un peu calmée, Mme Frangeau, rassurée sur l'indélicatesse imaginaire que se reprochait sa conscience de fidèle et discrète garde de femmes en couches, donna l'explication de son apparition inattendue. M. Baudelocque lui avait remis une adresse écrite à la main, pour qu'elle se rendît près d'une Mme B***, demeurant rue Chantereine, n°... Cette Mme B***, dont le nom était, par hasard, le même que celui du banquier, était une jeune femme à laquelle Baudelocque voulait beaucoup de bien, et il n'y avait rien d'impossible à ce que l'enfant à qui il allait faciliter l'entrée en ce monde ne lui tînt d'assez près. Il avait donc, dans son intérêt pour cette jeune femme, dépêché sa favorite, Mme Frangeau, laquelle avait perdu l'adresse écrite par Baudelocque. Mais sa mémoire fidèle avait retenu le nom de la malade et celui de la rue. Arrivée dans la rue Chantereine elle s'était adressée au premier marchand venu, lequel, tout naturellement, lui avait indiqué la maison du banquier, qui, comme on le pense bien, était plus connu que la jeune

couturière (c'était, je crois, la profession de la protégée de Baudelocque). Le reste s'explique tout seul, et Mme Frangeau s'en alla porter à celle à qui elle était véritablement adressée les secours qu'elle regretta peut-être de n'avoir pas eu à donner dans l'opulente maison de l'homonyme de la couturière.

III

Le marquis de Barras. — La cour du Luxembourg. — Une maîtresse du directeur. — Mlle Pavi. — Bon sang ne peut mentir. — Un confident. — Le sultan jaloux. — Une répétition du *Mariage de Figaro*. — Aveu. — Une princesse du sang. — *Vous brûlez !*

Barras, homme sans talent et sans énergie, tout à fait au-dessous de la position où l'avait élevé la révolution du 13 vendémiaire, était un petit gentilhomme du Midi : il était marquis de Barras. Homme de plaisirs et de salons, il eût été parfaitement placé à la cour dissolue du régent.

Lorsque lui-même eut une cour, le Luxembourg, dont il avait fait son habitation, offrit le spectacle d'un luxe et d'une recherche qui n'avaient rien de républicain, et qui contrastaient étrangement avec la rudesse et la simplicité qui avaient régné en France depuis deux ou trois ans. Le directeur étalait des mœurs de satrape : la soie, le velours, les dorures, suspects naguère, furent prodigués dans ses somptueux appartements; les moelleuses étoffes de la régence furent rayées de la liste de proscription et vinrent orner les boudoirs de Barras; sa cour se composa des plus jolies femmes de l'époque, et le voluptueux sultan n'avait que l'embarras du choix quand il lui prenait fantaisie de jeter le mouchoir à quelqu'une de ces belles, empressées à le relever. Les dîners fins, les soupers prolongés reparurent à la grande satisfaction de tous; la mollesse d'Athènes remplaçait l'austérité de Lacédémone, et rien ne ressemblait moins à l'intérieur d'un des premiers magistrats d'une république naissante que la demeure du directeur Barras.

C'est que le temps avait marché avec une rapi-

dité incroyable; c'est que cette république, jeune par les années, avait vieilli tout à coup entre les mains de quelques hommes dont les excès l'avaient compromise, et que, à peine sortie du berceau, elle portait déjà en elle le germe de sa décadence.

Barras usait donc du présent comme un homme à qui le passé n'avait jamais dû faire espérer rien de tel, et qui, ne pouvant prévoir ou conjurer ce que lui gardait l'avenir, ne songeait qu'à profiter de sa bonne fortune. On a quelque honte pour la France en songeant qu'une grande nation avait renversé une monarchie de quatorze siècles, décapité une famille royale, et fait tomber les plus illustres têtes du pays, pour faire au marquis de Barras, c'est-à-dire à un homme d'une complète nullité, qui n'avait mis que bien faiblement la main à l'œuvre dans ces grandes et solennelles circonstances, une vie de satrape oriental; que tant de sang avait coulé, tant d'existences avaient été brisées pour faire de cet homme un cinquième de roi, avec une cour plus dissolue et plus insensée que les plus insensées et les plus dissolues

du temps passé ! Le *delirant reges* peut-il donc s'appliquer aux nations?

Quoi qu'il en soit, la terreur avait cessé; la France n'était plus en coupe réglée, et le plaisir, cet élément de la vie française, avait repris tous ses droits et ses vives allures. Le directeur Barras, homme aux belles manières, et beaucoup plus versé dans la science de bien vivre que dans celle de bien gouverner, faisait, dans sa cour directoriale de fraîche date, une parodie assez divertissante de la cour de Louis XV et du régent. On aurait dit qu'il avait pris pour devise ce mot de la dépravation antique : *A demain les affaires sérieuses!* et, à l'imitation du barbier, qui laissait en permanence sur sa boutique : DEMAIN, *on rasera ici gratis*, le bienheureux lendemain n'arrivait jamais.

Malgré les allures royales qu'affectait le voluptueux Barras, il eût été assez mal venu à exiger que l'on eût pour sa majesté directoriale le même respect que l'on porte d'ordinaire aux têtes couronnées. Une jolie femme de ce temps-là, qu'il avait honorée de ses faveurs, et qui commençait

à s'en lasser au profit d'un autre, lequel avait tout ce qu'il fallait pour obtenir la préférence, le traita comme un simple mortel.

Mme Z*** était depuis un mois ou deux la maîtresse de Barras, qui était, du reste, bien fait de sa personne ; mais

Il n'est pas sur la terre
D'éternelles amours.

En conséquence de cet aphorisme, Mme Z*** ne put se défendre d'un sentiment trop tendre pour M. de la C..., qui en était digne à tous égards. Barras était jaloux de Mme Z***, mais jaloux comme Othello ou son descendant Orosmane. Je ne sais si sa jalousie était une jalousie d'amant passionné ou de sultan impatient de toute rivalité en sous-ordre; le fait est qu'ayant en main les moyens de surveiller Mme Z****, il ne lui laissait pas une minute de liberté. Il en arriva, comme c'était dans l'ordre, que la pauvre femme, obsédée par les espions du directeur et par le directeur lui-même, finit par le prendre en grippe et jura de le mystifier tout en le trompant:

satisfaire sa passion pour le préféré et se venger d'un jaloux, il y avait là, en cas de succès, de quoi la rendre bien heureuse.

Malgré la facilité que sa position lui donnait pour accumuler ses bonnes fortunes, Barras, qui avait une très-haute opinion de son mérite personnel, était prodigieusement fat. Mme Z***, qui le connaissait sur le bout de son doigt, fit son plan en conséquence, et arrangea une petite conspiration, bien innocente après tout (le voluptueux directeur n'y courait d'autres risques que celui de passer quelques heures avec une très-jolie femme), mais dont le résultat ne devait pas être aussi flatteur pour son amour-propre qu'il devait être porté à le croire dès l'abord.

Mme Z*** avait reçu des leçons de musique d'une femme italienne, qu'elle avait éloignée de chez elle dans les commencements de sa liaison avec Barras, précisément à cause de la grande beauté de cette femme et de la facilité qu'elle lui soupçonnait à se laisser aller à une intrigue. Quand elle songea à se dérober à la faveur du directeur, et qu'elle conçut le double plan d'une

trahison et d'une vengeance, elle se souvint de Mlle Pavi, et la manda un matin chez elle.

Quoique cette demoiselle Pavi eût donné des leçons de musique à Mme Z***, elle n'était cependant pas artiste de profession. Sa mère, qui avait été chanteuse dans quelque théâtre secondaire d'Italie, et qui était fort belle, avait été amenée en France par un grand seigneur, à qui, tout Italienne qu'elle était, elle avait été à peu près fidèle. Son amant la tenait sur un bon pied, et elle se contentait de sa condition, élevant passablement sa fille, qui promettait d'être très-belle, et qui tint parole.

Lorsque la révolution éclata, la Pavi, assez ignorée, grâce à la réserve qu'elle s'était constamment imposée, ne fut pas inquiétée, et ne paya ni de sa tête ni de la perte de la petite fortune qu'elle avait eu la sagesse d'amasser, ses relations avec son bienfaiteur, qui périt sur l'échafaud. Mme Pavi avait réalisé tout ce qu'elle possédait dès qu'elle avait vu les affaires s'embrouiller, et elle se vit à même de vivre tranquillement dans un quartier retiré avec sa fille

Teresa, qui avait, à l'époque de la révolution, atteint sa dix-huitième année, et qui était véritablement d'une beauté rare.

Bon sang ne peut mentir. Mme Pavi, qui finissait sa carrière d'une manière si tranquille et si uniforme, avait eu une jeunesse fort orageuse. Elle avait de bonne heure aimé le plaisir pour le plaisir ; et quand elle avait vingt ans, elle eût mieux aimé faire l'amour avec un joli garçon gueux comme un lazzarone, qu'avec un duc et pair, un roi ou un pape, vieux et goutteux. Que voulez-vous ? les cheveux ne peuvent pas pousser blancs, comme M. de F.....t le disait à sa mère, à propos de sa barbe. Bref, Teresa, à dix-huit ans, était la digne fille de sa mère, qui, du reste, lui avait mis plutôt entre les mains le solfége que le catéchisme, qui lui parlait plus souvent de Cimarosa que du bon Dieu, et pour qui le plus grand péché que pût commettre la petite, était de faire une fausse note. Mme Pavi fut donc un beau matin plus surprise qu'irritée en entrant avant le jour dans la chambre de sa fille, à qui elle avait quelque chose à dire, de la trouver

endormie entre les bras d'un beau garçon, que la mère reconnut pour le fils d'un imprimeur qui demeurait dans la même maison qu'elle, et qui, étant bon musicien, avait souvent fait de petits concerts avec elle et sa fille. Elle fit bien un peu de bruit pour la forme, puis, arrangeant pour la circonstance un mot célèbre de l'Évangile, elle se dit *in petto :* « Je dois lui pardonner, parce que j'ai beaucoup péché. »

La femme de l'imprimeur M*** était couturière: c'était elle qui habillait Mme Z***. Un jour, que celle-ci était venue chez Mme M*** pour une commande, elle fut passablement étonnée d'entendre les sons d'une musique délicieuse.

« Est-ce que vous avez l'Opéra dans votre maison ? dit-elle à Mme M***.

— Ma foi, dit celle-ci, je crois que cela vaut bien l'Opéra. Écoutez. »

Mme Z***, qui était connaisseuse, fut de plus en plus surprise, et demanda qui faisait d'aussi bonne musique.

Mme M***, flattée de l'effet produit par le concert, où son fils faisait sa partie, mit Mme Z*** au

fait en peu de mots, et dans sa narration elle posa les deux Pavi d'une manière assez respectable.

Mme Z*** la pria de demander à Mme Pavi si elle lui donnerait des leçons. Mme Pavi, qui était déjà fort souffrante de la maladie dont elle mourut peu de temps après, et qui n'avait pas besoin de tirer parti de ses talents, refusa quant à elle; mais sa fille, qui n'était pas fâchée de se faufiler un peu dans une maison riche, offrit à Mme Z*** d'aller faire quelquefois le matin un peu de musique avec elle, si cela pouvait lui être agréable. L'offre fut acceptée, et Teresa Pavi se mit à fréquenter assez assidûment la maison de Mme Z***, qui, du reste, ne la voyait presque jamais que le matin.

Au bout de quelque temps, le pauvre jeune homme s'aperçut que sa maîtresse n'était plus la même que par le passé. En effet, la fréquentation du monde avait développé à un haut degré le penchant que Teresa avait à la galanterie. Bientôt elle se permit deux ou trois petites infidélités, *faites en robbe*, il est vrai, comme dit Brantôme. Tout à coup Mme Pavi mourut; Teresa

quitta l'appartement où était morte sa mère, et tout fut rompu avec le pauvre Paul, qui l'aimait de tout son cœur. A cause de son deuil, elle n'alla plus que le matin chez Mme Z***, qui l'avait prise en grande amitié et qui s'était faite sa confidente. Mme Z*** savait donc parfaitement à quoi s'en tenir sur les principes de Mlle Pavi. Aussi, quand elle-même devint la sultane favorite de l'Orosmane du Luxembourg, elle s'effraya d'une si redoutable concurrence, et, sous un prétexte plus ou moins adroit, la belle Teresa fut éloignée.

Mais lorsqu'elle voulut tendre un piége à la vanité de Barras, et que, par suite du plan qu'elle avait conçu, elle eut besoin d'une femme très-belle, très-coquette, peu scrupuleuse, elle songea sur-le-champ à Mlle Pavi, qui, il faut en convenir, se trouvait là comme si on l'eût fait faire exprès, et qui, ce qui allait à miracle pour le projet de Mme Z***, était Italienne par-dessus le marché.

Teresa Pavi, qui n'avait pas été la dupe des raisons que lui avait données Mme Z***, lorsque celle-ci l'avait éloignée de chez elle, ne pouvait

s'empêcher de regretter une maison où elle avait trouvé bon accueil, société agréable, une table délicatement servie, l'occasion de faire et d'entendre souvent de bonne musique, et, enfin, deux ou trois amants. Ce fut donc avec un véritable plaisir qu'elle reçut un jour un petit billet parfumé qui contenait ces mots :

« Si l'aimable Teresa n'a pas oublié une amie
« sincère, qui n'a jamais cessé de l'aimer de tout
« son cœur, elle viendra demain matin déjeuner
« avec moi. Nous serons seules, nous causerons
« de choses importantes, qui ne pourront qu'être
« agréables à ma chère Teresa.

« Adrienne Z***. »

Tout en comprenant à merveille que son *amie sincère* avait besoin d'elle, Teresa ne se dissimula point qu'elle aussi avait besoin de Mme Z*** ; en conséquence, elle ne songea pas à lui tenir rigueur.

Le lendemain, elle fut exacte au rendez-vous. Mme Z*** défendit sa porte pour tout le monde ; et quand le déjeuner fut terminé, les deux amies s'enfermèrent dans un boudoir délicieux, et la

maîtresse de la maison dit à l'Italienne en lui prenant la main :

« Ma petite, avez-vous un amant dans ce moment-ci?

— Non, dit résolûment Teresa, qui se trouva dire la vérité.

— Eh bien, poursuivit Mme Z***, je veux vous en donner un qui en vaut bien un autre ; c'est un fort bel homme, un personnage très-haut placé, généreux comme un roi. Cela vous convient-il ?

— Si je puis vous rendre service, dit Teresa ingénument, je suis toute disposée à vous être agréable. »

Mme Z*** vit que Teresa l'avait devinée. Elle sourit et continua :

« Le connaissez-vous ?

— Je l'ai vu dans la rue, au spectacle.

— Comment le trouvez-vous ?

— Mais, très-bien !

— Et lui, vous connaît-il ?

— Pas le moins du monde, j'en suis certaine, s'écria Teresa, à qui son orgueil de jolie femme et de coquette ne pouvait permettre de croire

que Barras l'eût vue sans la désirer, et qui sentait qu'il n'aurait pu la désirer sans essayer de la posséder.

« Tout va bien, alors, dit Mme Z***. Maintenant, continua-t-elle après un moment de silence, voulez-vous vous fier à moi et me laisser conduire la chose ? »

Teresa répondit affirmativement.

« Je ne puis vous en dire davantage présentement, poursuivit Adrienne ; laissez-moi donc faire ; vous serez au courant du rôle que vous avez à jouer quand il en sera temps. Dans tous les cas, comptez que ma reconnaissance vous est acquise, et que rien ne me coûtera pour vous prouver combien je suis sensible à la peine que vous voulez bien prendre pour moi. »

Mademoiselle Pavi ne comprenait pas bien de quelle peine Mme Z*** parlait de lui tenir compte. Il ne lui paraissait pas bien difficile, et surtout bien pénible, de devenir la maîtresse de Barras, qui était, après tout, un homme fort agréable. Néanmoins il y avait, dès le commencement de cette aventure, un parfum d'intrigue qui ne dé-

plaisait pas à l'aventureuse Italienne, et, en personne docile, elle promit à Mme Z*** de n'agir que d'après ses instructions, et de se laisser conduire aveuglément par ses conseils.

Pendant un quart d'heure, on parla d'autre chose. Tout à coup le valet de chambre de Mme Z*** se présenta, et lui dit tout bas quelques mots. Mme Z*** lui donna un ordre également à voix basse ; puis, quand il fut sorti :

« Mon enfant, dit-elle à Teresa, voilà la pièce qui commence; entrez dans ce cabinet. Ne perdez pas un mot de tout ce que vous entendrez, et quand vous sortirez de là, je n'aurai plus rien à vous dire sur la conduite que vous aurez à tenir. »

Mlle Pavi obéit, et elle était à peine dans le cabinet, que Barras entra dans le boudoir.

Il avait l'air passablement mécontent.

« J'ai attendu à votre porte, madame, dit-il de l'air que dut prendre Louis XIV pour dire le fameux : *j'ai failli attendre!*

— J'avais défendu ma porte, dit Mme Z***, affectant d'être troublée; j'étais souffrante !

— Vous n'étiez pas seule, madame, poursuivit

le directeur furieux ; vous me trompez. Je le sais.

— Puisque vous avez des espions qui vous rendent compte de ce que je fais, dit Mme Z***, demandez-leur s'il est entré âme qui vive chez moi de la journée, qu'une femme et vous.

— Une femme, madame ! mon Dieu, c'est un moyen de comédie !

— Croyez bien, monsieur, s'écria Mme Z***, que la personne qui a passé la matinée avec moi...

— La matinée avec vous ! interrompit Barras au comble de la fureur.

— Je vous jure que c'est une femme ! » s'écria Mme Z***.

Pendant ce dialogue, Mme Z*** affectait de porter à chaque instant un regard inquiet sur la porte du cabinet où était enfermée Mlle Pavi. Ce mouvement n'échappa point au jaloux directeur, qui, reproduisant au naturel la situation du comte Almaviva dans *le Mariage de Figaro*, voulut absolument voir s'il n'y avait pas quelqu'un dans ce cabinet. Au moment où il allait mettre la main sur le bouton de la porte, Adrienne se jeta au devant de lui, et lui dit d'une voix émue :

« Arrêtez, monsieur, il y a quelqu'un dans ce cabinet.

— Et c'est pour cela que je veux y entrer ! » s'écria Barras.

Il y avait une telle analogie entre cette situation et celle de la comédie de Beaumarchais, que Mme Z*** ne put s'empêcher d'en être frappée.

« Attendez un instant, monsieur, dit-elle au directeur; vous avez l'air du comte Almaviva, et comme je ne suis pas Rosine, vous ne pouvez craindre que je veuille laisser le temps à un Chérubin quelconque de se métamorphoser en Suzanne, puisque le cabinet que voilà n'a pas d'issue, pas même une fenêtre. Veuillez donc vous calmer, prendre un siége, et m'écouter. »

Barras jeta à deux reprises un coup d'œil d'incrédulité sur le cabinet ; puis, voyant qu'une plus longue insistance le rendrait ridicule, il prit le parti de s'asseoir et d'entendre ce qu'avait à lui dire Mme Z***

« Oui, monsieur, poursuivit-elle, oui, il y a quelqu'un dans ce cabinet; et cette personne a passé, seule, avec moi, toute la matinée. Je vous

ai déjà dit et je vous répète que c'est une femme. Quand vous saurez qui elle est, monsieur, vous comprendrez pourquoi sa présence chez moi a été entourée de tant de mystère; et, comme vous avez le cœur noble et haut placé, j'ose espérer que, loin de me blâmer, vous approuverez ma conduite dans cette occasion. »

Barras fut passablement étonné de ce début solennel. Qui était donc cette femme qui se cachait avec tant de précautions? L'assurance n'était pas ce qui caractérisait le plus le directeur. Aussi, malgré l'hommage rendu à sa générosité, il n'accueillit que médiocrement bien la confidence de Mme Z***.

« Mon Dieu, madame, lui dit-il, vous ne prendriez pas plus de précautions oratoires si vous aviez à m'annoncer que la personne à qui vous donnez asile est la duchesse d'Angoulême en personne.

— Ma foi, dit en riant Mme Z***, emportée par sa gaieté naturelle que le comique de la situation excitait au plus haut point, vous n'avez pas deviné, mais vous brûlez terriblement.

— Madame, dit Barras en pâlissant, si c'est

une plaisanterie, je vous déclare que je la trouve fort mauvaise.

— Il n'y a rien de pis, poursuivit Mme Z*** en reprenant un air plus sérieux, que de se fâcher sans savoir pourquoi l'on se fâche. Ayez la bonté de m'écouter, et vous verrez que, si la personne qui est chez moi a quelques raisons de craindre de se montrer, vous ne pouvez en rien être compromis, quand bien même vous l'auriez vue. Mais avant que je vous en dise davantage, je veux que vous me promettiez, sur l'assurance que je vous renouvelle que cette personne n'est en rien compromettante pour vous, il faut que vous me promettiez pour elle vos bons offices et votre protection. Elle en est digne à tous égards, par ses malheurs et sa beauté ; et s'il y a quelques personnes en ce monde qui sont en droit de lui reprocher quelque chose, ce n'est pas nous qui devons lui faire un crime d'avoir eu le cœur trop tendre. »

Elle tendit perfidement la main à Barras, qui ne savait pas résister à une caresse et à un sourire, et qui lui promit tout ce qu'elle voulut

pour sa protégée, dont il lui demanda l'histoire avec une curiosité qui charma Mme Z***.

« Je ne voulais vous révéler ce secret que dans quelques jours, lui dit-elle, lorsque j'aurais sondé vos dispositions à l'égard de cette personne : mais puisque vos injustes soupçons me forcent à avancer le moment de cette confidence, écoutez-moi donc, et soyez bon comme vous savez l'être, quand vous voulez. Vous avez tout à l'heure prononcé un mot auquel j'ai répondu par une plaisanterie, qui, elle-même, n'en est pas une. La personne qui est dans ce cabinet est une très-grande dame, une princesse ! Rassurez-vous, elle n'est pas de la famille royale ; du moins, elle n'en est pas directement. »

Barras fit un mouvement ; Mme Z*** n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et commença son récit, ou plutôt son improvisation.

IV

Un roman improvisé. — Une jeune fille enlevée. — Les bandits de l'Apennin. — Le frère du duc de Modène. — Les sentiments chevaleresques.—Le devoir et l'amour.— L'hérétique. — Le mariage de la main gauche. — La princesse de San-Mateo. — Le bel émigré. — Tout comme a fait sa mère ! — La guillotine. — Le passe-port. — Fin du roman. — La ressemblance imaginaire. — La confiante maîtresse. — La scène est double. — La maison de campagne de la vallée d'Aulnay. — Accès de vanité à propos d'une princesse du sang. — Le trébuchet. — Belle sortie. — Retour inattendu. — Les leçons de musique. — Désenchantement. — *Vous n'auriez pas fait cela à Saint-Just !*

« En 1774, lord B*** enleva la fille de lord S***, chef d'une des plus illustres familles de l'Écosse. Il l'avait en vain demandée en mariage. Lord S*** avait été inflexible, quoique la naissance et la fortune de lord B*** fussent au moins égales à

celles des S*** ; mais il était à la connaissance de lord S*** que lord B*** avait toujours mené une conduite plus irrégulière que celle que peut faire pardonner la jeunesse. Il s'agissait même d'actions que ne peut avouer un gentilhomme. Il refusa donc son consentement d'une manière absolue. Mais lord B*** avait agi envers la jeune lady Maria S*** comme Lovelace en agit à l'égard de Clarice Harlowe. Beau, jeune encore, plein d'esprit et de finesse, il était parvenu à se faire aimer de cette charmante fille, que, du reste, il aimait véritablement lui-même : il l'enleva, et ils se retirèrent en Italie. Des raisons quelconques que je ne me rappelle pas, une parenté éloignée, je crois, avec quelqu'un du pays, engagèrent lord B*** à se fixer à Modène. Il n'y était pas depuis un an lorsque, dans une excursion qu'il fit dans l'Apennin, il fut assassiné par des bandits de la montagne.

Lady Maria S*** essaya de rentrer en grâce auprès de son père. Lord S*** ne voulut pas lui pardonner. Il refusa de la revoir; et comme, malgré son amour réel pour lady S***, lord B***

ne l'avait pas épousée, elle paya cher son imprudence. L'immense fortune de lord B*** passa tout entière à son frère, et la pauvre jeune femme se trouva tout à coup, à dix-huit ans, en pays étranger, sans appui, sans ressources, repoussée par sa famille, chargée de la déconsidération qui s'attache à une faute, et n'ayant pour toute fortune que ce qu'elle possédait actuellement, c'est-à-dire un peu d'argent, bien peu; d'assez belles choses qui avaient coûté fort cher et dont la réalisation ne produisit qu'une faible somme. Elle sut se mettre au niveau de la situation que lui avait faite sa mauvaise étoile : elle vendit tout ce qui était objet de luxe, quitta le palais où elle logeait avec lord B*** et se retira dans une modeste habitation située au dehors de la ville, ne gardant, pour tout domestique, qu'une jeune fille qui la servait.

C'est là qu'elle vivait dans la retraite la plus profonde. Elle donna des larmes sincères à l'infortuné qui avait péri si misérablement, et de la mort duquel elle s'accusait d'être la cause, puisque c'était pour la posséder qu'il était venu cher-

cher cette mort en Italie ; mais il faut dire que la douleur de lady M*** était plutôt le résultat d'un profond sentiment de devoir envers lord B***, que l'expression d'un amour que sa conduite avait fini par affaiblir, sinon par éteindre entièrement. Les mauvaises qualités qui avaient motivé le refus de lord S*** n'avaient pas tardé à se révéler à la pauvre Maria. Elle en avait gémi plus d'une fois, et plus d'une fois elle avait versé des larmes bien amères, mais trop tardives, sur sa propre faiblesse. Bref, lorsque lord B*** fut assassiné, il y avait déjà longtemps que lady M*** était malheureuse.

La mort de lord B*** l'affligea profondément ; mais on conçoit que le temps réussît à diminuer cette affliction, surtout si l'on songe qu'elle pouvait à bon droit pleurer sur elle-même qui, destinée à une position brillante, se voyait réduite tout à coup à vivre loin de son pays, de sa famille, dans les privations et la solitude.

Le duc de Modène avait un frère qui était âgé de vingt-cinq ans à peine : il avait souvent rencontré lord et lady B*** (car elle portait le nom de son séducteur). Le jeune prince était devenu

éperdument amoureux de lady Maria ; mais il était plein d'honneur et de sentiments chevaleresques; il eût rougi à la pensée de chercher à séduire cette jeune femme qui avait tout abandonné pour suivre l'homme qu'elle aimait et dont elle était tendrement aimée : rien du moins ne permettait d'en douter.

Lorsque l'on apprit la mort de lord B**, le jeune prince sentit redoubler un amour qui, pour avoir été concentré, n'en était devenu que plus violent. Il apprit avec douleur que lady Maria avait vendu tout ce qu'elle possédait et qu'elle ne logeait plus dans la ville. Il ne fut pas longtemps sans découvrir le lieu de sa retraite : quand il crut que la première douleur devait être passée, il lui fit demander la permission de se présenter chez elle. Lady Maria répondit qu'elle était sensible à l'honneur que lui faisait son altesse, mais qu'elle désirait vivre dans une solitude complète. Le prince n'insista pas. Mais à quelque temps de là, il écrivit à lady Maria, à qui il déclara la passion qu'elle lui avait inspirée, et il terminait en lui disant que s'il sollicitait la faveur

d'être admis auprès d'elle, c'était parce que ses intentions n'avaient rien que d'honorable, et qu'il aspirait au bonheur de devenir son mari.

Le prince était bien fait de sa personne ; on parlait avec enthousiasme de ses belles qualités. Le rang qu'il occupait semblait le destiner à ne prendre pour femme qu'une personne de maison princière. Une pareille démarche ne pouvait donc que flatter au dernier point le cœur et l'amour-propre de lady Maria. Peut-être même avant la mort de lord B*** avait-elle remarqué, avec cet instinct que les femmes possèdent à un si haut degré, l'amour que la délicatesse chevaleresque du prince lui avait fait un devoir de dissimuler. Mais elle ne voulut pas demeurer en reste de grandeur d'âme avec lui. Elle lui répondit qu'elle le remerciait du fond de son cœur de l'honneur qu'il voulait bien lui faire ; mais, qu'avant toutes choses, elle lui devait un aveu, quoi qu'il pût en coûter à son orgueil de faire une pareille démarche. Elle lui apprenait ensuite qu'elle n'était pas, comme il le croyait, la femme de lord B***; que celui-ci l'ayant enlevée de chez son père,

elle avait eu la faiblesse de le suivre sans qu'il fût son mari devant Dieu ; que lui n'ayant jamais reparlé de régulariser leur position, elle n'avait pas eu le courage de soulever cette question, et qu'il était mort sans qu'elle eût jamais été unie à lui par le lien du mariage. La pauvre femme pleura beaucoup en écrivant cette lettre, car elle sentait qu'il en coûtait à son cœur d'accomplir un devoir qui, vraisemblablement, renverserait ce qui déjà était sa plus chère espérance.

Le prince aimait si profondément lady Maria, qu'il comprit à peine le scrupule de cette belle âme. Il arriva chez elle, insista pour être admis, et lui jura que le passé n'existait pas pour lui; que l'avenir seul, si elle voulait le partager avec lui, pouvait encore lui réserver quelque bonheur ; enfin, il tomba à ses pieds et la supplia de lui dire qu'elle consentait à l'épouser.

Lady Maria avait fait son devoir ; elle ne pouvait en faire davantage. Si elle n'aimait pas encore le prince, ce qu'elle éprouvait était bien près d'être de l'amour : on lui proposait le bon-

heur, la fortune, un rang; elle accepta avec joie, et même avec une reconnaissance qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

Le prince courut au palais; il lui fallait l'autorisation de son frère. Le duc la refusa tout net: il savait, lui, ce que le jeune prince n'avait appris que par la lettre de lady Maria; c'est-à-dire que lord B*** et elle n'étaient pas mariés. En outre, il opposa à son frère une autre considération que celui-ci jugea tout de suite avec effroi devoir être un obstacle invincible. Lady Maria, dit le duc, est protestante, et jamais prince de mon sang n'épousera une hérétique.

Le jeune prince fut foudroyé: mais à l'instant même son parti fut pris. Il retourna sur-le-champ à la demeure de lady Maria et lui apprit la réponse du duc. Maria ne put retenir ses larmes; le prince, à qui elles révélèrent qu'il était aimé, se jeta à ses genoux et la supplia de consentir qu'un mariage secret les unît; d'abord elle refusa, mais vaincue par les prières de son royal amant, elle consentit, et le lendemain un mariage morganitique, célébré par un chapelain du prince et

un ministre protestant attaché au consulat d'Angleterre, fit de lady Maria S*** la femme légitime du prince Francesco.

Mais le bonheur n'était pas fait pour cette pauvre femme. Environ un an après son mariage, elle mit au monde une fille dont la naissance coûta la vie à sa mère; la princesse Maria mourut le jour de son accouchement.

Le prince don Francesco fut inconsolable; lui-même mourut deux ans après la naissance de sa fille, à qui il assura une brillante existence.

Teresa (c'était le nom de la jeune fille) fut élevée sous le nom de princesse de San-Mateo. Son origine n'était pas un mystère; le duc, qui savait à quoi s'en tenir, n'avait pas l'air de soupçonner son existence; mais il s'y intéressait vivement, tout en s'efforçant de ne vouloir pas le paraître.

Quand la jeune princesse fut grande, il se présenta pour elle de nombreux partis. Le prince de M***, que don Francesco avait chargé de la tutelle de Teresa, aurait bien voulu se débarrasser d'une si grande responsabilité en la mariant.

Mais elle s'y refusait constamment, et le vieux prince y perdait, non son latin qu'il ne savait pas, mais son italien qu'il ne savait guère mieux. Teresa était belle comme un ange; elle chantait comme les premières cantatrices de l'Italie eussent voulu chanter; elle était pleine d'esprit, d'une gaieté folle, et, ajouta un peu plus bas Mme Z***, comme bon sang ne peut mentir, assez portée à faire comme avait fait sa mère.

Les choses en étaient là quand arriva un émigré à la cour de Modène, le jeune comte de P***. Voilà le comte à la mode; toutes les femmes en raffolent; voilà Teresa qui en perd la tête, et qui déclare qu'elle n'aura jamais d'autre mari que lui. Le comte se laissa faire; le duc qui, avec ses semblants d'indifférence à l'endroit de la petite princesse, s'en occupait sans cesse, ordonna à M. de P*** de sortir de ses États. Teresa, qui connaissait de reste l'histoire de sa mère et de son père, jugea dans sa moitié de cerveau brûlé d'Italienne, et dans son autre moitié de cerveau romanesque d'Anglaise, qu'elle pouvait bien épouser de la main gauche un gentilhomme fran-

çais, puisque son père, qui était un véritable prince du sang, avait épousé de la même main une noble Anglaise ; elle le fit comme elle l'avait pensé. Mais comme le duc ne plaisantait pas, le comte de P*** fut obligé d'obéir à l'ordre qu'il avait reçu. Teresa consentit à rester à Modène pendant quelque temps ; mais au bout d'un mois ou deux, elle s'aperçut qu'elle était grosse. La colère du duc l'épouvanta ; elle rassembla tout ce qu'elle put d'argent comptant et de bijoux, et se mit à la recherche du comte de P***, qui portait où il pouvait son exil et son ennui.

Par une étrange fatalité, M. de P*** venait toujours de partir du lieu où Teresa espérait le rejoindre, lorsque cette pauvre femme y arrivait. Enfin son état ne lui permit pas de continuer cette vie errante ; elle s'arrêta à Aix-la-Chapelle pour faire ses couches. Elles ne furent pas heureuses ; elle mit au monde un enfant mort ; elle était à peine relevée, lorsqu'elle apprit l'affreuse nouvelle de la mort du comte de P***, guillotiné à Paris, où il était revenu courageusement sur la fausse indication qui lui avait été donnée que sa

femme s'y trouvait depuis quelques jours.

La première pensée de la pauvre Teresa fut de venir à Paris. Elle se fût difficilement rendu compte du motif qui lui faisait prendre une résolution aussi insensée. Toujours est-il qu'elle y vint. Elle descendit chez ma mère, qui est, comme vous le savez, proche parente des P***, et dont le comte Charles lui avait souvent fait l'éloge. Ma mère la blâma de son imprudence, l'engagea à continuer à porter le faux nom sous lequel elle avait voyagé, qui était celui de comtesse Zucchi, et lui conseilla de vivre dans la plus grande retraite. A la mort de ma mère, elle ne demeura pas avec moi, mais je n'ai jamais cessé de la voir ; cependant, continua Mme Z*** en baissant les yeux, je l'ai vue moins souvent depuis... depuis... que... je vous connais... elle a une effroyable peur de vous ; il ne faut pas que cela vous fâche : elle ne sait pas quelle distance il y a entre vous et ceux que vous avez remplacés : le mot de république la fait trembler, et elle ne fait pas de différence entre le président du directoire Barras, et Robespierre. Vous auriez tort

de lui en vouloir de son ignorance ; et vous êtes si bon, que vous ne vous refuserez pas à la protéger. Elle craint que sa double qualité de nièce du duc de Modène, qui est l'ennemi de la France, et de veuve d'un émigré mis à mort par la convention , n'attire la proscription sur elle ; et comme lord S***, le père de sa mère, vient de mourir, il y a un an, à l'âge de soixante et dix ans, elle espère trouver un refuge près des membres de sa famille, car elle n'a rien à espérer du duc. Elle voudrait avoir un passe-port pour l'Amérique, d'où elle repassera en Angleterre, et elle était venue me prier ce matin de faire auprès de vous les démarches nécessaires, quand vous êtes arrivé sans être attendu. Lorsqu'elle a su que c'était vous, elle m'a supplié de la dérober à votre vue. Vous voyez bien, monsieur, que vous avez eu tort de faire le jaloux, et que c'est une femme qui est là dedans. »

Ce n'était pas sans motif que Mme Z*** avait raconté avec tant de détails cet interminable roman, fruit de son imagination : outre que, prise au dépourvu, elle avait été obligée d'improviser

et n'avait pas eu le temps de le faire plus court, il était indispensable que Mlle Pavi (qui, ainsi qu'elle le lui avait recommandé, ne perdait pas un mot de la narration) connût dans les moindres particularités l'histoire dont il plaisait à Mme Z*** de l'affubler. Heureusement celle-ci avait semé en bon terrain, et, quand elle eut achevé, Teresa Pavi était imperturbablement petite-fille de lord S***, fille du frère du duc de Modène, veuve du comte de P***, comtesse Zucchi, et aussi disposée à s'embarquer pour l'Amérique que si toute cette invention eût été la plus respectable réalité.

Barras avala le roman comme paroles d'évangile, et, ne voulant pas être en reste de générosité, pour répondre à la confiance que l'on lui témoignait, il dit, en donnant la plus gracieuse inflexion qu'il lui fut possible à sa voix, et de son plus beau ton de cour :

« Malgré tout le plaisir que j'ai à faire quelque chose pour l'amour de vous, belle dame, je suis désespéré que Mme la comtesse Zucchi ait trop peur de moi pour me dire elle-même ce

qu'elle désire : je vous jure, sur l'honneur, que je serai trop heureux de me mettre à ses ordres.

— Je n'attendais pas moins de votre galanterie, dit Mme Z***, et si vous permettez que je vous laisse seul un instant, je vais essayer de vous amener ma jolie solliciteuse. »

Barras fit un signe d'assentiment qui sentait son OEil-de-bœuf d'une lieue, et Mme Z*** se dirigea vers le cabinet.

Au moment d'y entrer, elle s'arrêta soudain, et, revenant sur ses pas, elle se mit à considérer le directeur.

« Vous avez connu le comte Charles de P***, n'est-il pas vrai ? lui dit-elle en le regardant attentivement. La perfide savait le contraire.

— Non, dit Barras, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Pourquoi cela?

— Ne vous a-t-on jamais dit à quel point vous lui ressemblez ? dit Mme Z***.

— Jamais, dit Barras. Est-ce qu'en effet je lui ressemble?

— C'est prodigieux, dit Mme Z***; il faudra que je la prévienne : il y aurait de quoi la tuer.

Voilà la première fois que je le remarque : c'est frappant. »

Il est bon de dire que Barras, qui, du reste, était un fort bel homme, ne ressemblait pas plus à M. de P***, que la colonne de la place Vendôme au pâté des Italiens.

Barras, tout jaloux qu'il était, ne se piquait pas d'une fidélité scrupuleuse à l'égard de Mme de Z***. L'éloge que celle-ci avait fait de Teresa n'avait pas passé inaperçu, et sa vanité se trouvait agréablement chatouillée à la pensée de conquérir le cœur d'une princesse, bien qu'elle ne fût que de la main gauche. Il ne fut donc pas fâché de sa prétendue ressemblance avec le prétendu mari de la prétendue princesse de Modène. Il espéra que, lorsque le premier effet d'attendrissement et de regret serait passé, il trouverait dans cette ressemblance un puissant auxiliaire pour la réussite de son projet de conquête. Il dépendait de lui de donner le passe-port à l'instant même, ou de le faire attendre aussi longtemps que bon lui semblerait : il se réservait même le droit de faire payer cette acte de complaisance,

s'il ne trouvait pas d'autre moyen d'arriver à son but, et si la princesse en valait la peine. Il se tint donc pour sûr de son fait, et il était dans les dispositions les plus favorables, lorsque Mme Z*** rentra avec l'intéressante veuve du comte de P***.

L'attitude de Teresa Pavi, en entrant dans le boudoir, conduite par la maîtresse de la maison, était un mélange de la modestie qui convenait à l'humble état où elle se trouvait réduite, et de la dignité que devait conserver, même dans le malheur, une personne d'une haute naissance.

« Ma chère comtesse, dit Mme Z***, je vous présente M. le président du directoire exécutif, qui serait heureux d'avoir l'honneur de vous baiser la main. »

Teresa fit une belle révérence à Barras et lui tendit sa main à baiser avec un sang-froid et une noblesse qui eussent fait honneur à une véritable princesse du sang.

« Madame, dit Barras, veuillez oublier que l'homme qui est devant vous est le premier magistrat d'une république que vous ne sauriez aimer, et permettez-lui de vous assurer que vous

n'avez pas de plus dévoué serviteur que lui. Vous êtes faite pour régner ; il se proclame le premier de vos sujets. »

Il est aisé de voir, au ton que prenait Barras, qu'il avait, du premier coup d'œil, jugé Teresa digne de son hommage : il avait en effet été ébloui.

Teresa, pour réponse à cette galante harangue, leva les yeux sur celui qui la lui avait adressée. A peine l'eut-elle envisagé qu'elle poussa un cri perçant, porta ses deux mains sur ses yeux, et s'assit ou plutôt se laissa tomber sur le sofa qui se trouvait près d'elle.

« C'est cette fatale ressemblance, s'écria Mme Z*** en s'empressant près de Teresa ; pour Dieu, monsieur, retirez-vous un instant. »

Barras, assez mal à l'aise, murmura quelques mots plus ou moins maladroits pour exprimer comme quoi il était désolé d'être la cause involontaire de la douleur de la comtesse ; qu'il se retirait ; que, pourtant, il espérait par la suite être assez heureux...

« Non, dit Teresa d'une voix languissante,

mais où l'on démêlait l'habitude de ne pas être contredite ; non, restez : quelque pénible que me soit ce cher et cruel souvenir, il me semble que j'aime à vous voir. »

Il y avait dans cette voix si mélodieuse, si doucement accentuée d'italien, quelque chose de si saisissant, de si impérieusement séduisant, que Barras s'arrêta ; il était sous le charme.

« Si j'étais aussi jalouse que vous, dit gaiement Mme Z*** au directeur, j'espère que j'aurais beau jeu ; mais je suis comme la Pauline de Corneille :

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage.

J'ai quelques ordres à donner ; permettez que je laisse ma chère comtesse vous dire elle-même ce qu'elle attend de vous. »

Si cette petite comédie n'avait pas été très-bien jouée par les deux actrices qui s'en étaient chargées, et si elles n'avaient pas eu pour auxiliaire le caractère même de celui qu'elle était destinée à tromper, le piége aurait été grossier. Mais Barras était à mille lieues de soupçonner la ruse ;

et, pour tout dire, Teresa était bien assez belle pour qu'en sa présence on ne songeât guère à autre chose qu'au plaisir de la voir, et à celui que pourrait donner la moindre faveur de sa part.

Ce n'était pas, du reste, dans le boudoir de Mme Z***, entre Teresa et le président du directoire, que se jouait la partie la plus comique : la scène était double. Pendant que Barras et la fausse princesse de Modène causaient ensemble avec une égale habileté, l'un dans l'attaque, l'autre dans une défense sagement restreinte, Mme Z*** occupait l'autre partie de la scène. Elle avait su que les agents de Barras avaient des heures pendant lesquelles ils s'abstenaient de l'espionner. C'était, par exemple, quand elle était chez lui, ou qu'il était chez elle. Bien convaincue d'avance que les choses se passeraient comme elles s'étaient passées la première fois que le directeur se trouverait avec Mlle Pavi, elle avait fait dire à M. de la C***, l'homme dont elle était si éperdument amoureuse, de faire en sorte d'être tout près de chez elle chaque fois que Barras y viendrait dans le jour. Celui-ci avait obéi. Dès que Mme Z***

avait vu l'effet produit par Teresa, elle avait envoyé chercher M. de la C*** par un laquais de confiance ; et, avec cette audace que les femmes ont quelquefois, elle avait résolu de passer avec lui le temps que Barras passerait avec Mlle Pavi. Ce téméraire dessein avait été exécuté ; et pour la première fois depuis qu'elle aimait M. de la C***, elle put passer une demi-heure seule avec lui.

Quand elle rentra dans le boudoir, elle n'eut pas l'air de remarquer avec quel feu Barras parlait à Teresa.

« Eh bien! dit-elle du ton le plus naturel du monde, M. de Barras vous fait-il toujours peur, ma chère comtesse?

— Oh! mon Dieu, dit celle-ci, ce serait l'homme le plus charmant du monde, s'il voulait me donner un passe-port.

—Comment! dit Mme Z***, jouant assez bien le dépit, vous promettez de faire tout ce que l'on voudra, et puis vous ne voulez plus rien faire à présent!

— Pardonnez-moi, dit Barras, je suis aux ordres de madame la comtesse : j'espère qu'elle

n'en doute pas. Mais je le lui ai dit : mes collègues sont jaloux de moi : ils m'observent, me surveillent ; d'ici à huit jours, j'arrangerai tout cela ; mais sur-le-champ, la chose est impossible : elle ne serait même pas sans danger pour madame la comtesse.

— A la bonne heure ! dit Mme Z***, qui, au bout du compte, eût été assez embarrassée si le directeur les avait prises au mot et leur eût jeté le passe-port à la tête : mais, comme ce Paris me fait une peur affreuse pour ma chère comtesse, j'irai avec elle passer ce temps-là à ma petite maison de campagne de la vallée d'Aulnay.

— A condition que vous me permettrez d'aller vous rendre mes devoirs, dit le directeur, qui redevenait plus que jamais le galant marquis de Barras.

— Oui, dit gaiement Teresa, à condition aussi que dans huit jours j'aurai mon passe-port.

— Accordé ! dit Barras ; c'est un traité conclu. »

Et l'on se sépara avec mille protestations de bon vouloir et de dévouement, que le diable s'a-

musait, à mesure, à traduire par autant de bons engagements de perfidie et de trahison.

Teresa, en voulant faire son profit du directeur, voulait trahir Mme Z***, qui ne lui avait demandé qu'une diversion.

Barras voulait trahir Mme Z***, en s'appliquant la princesse de Modène. Enfin Mme Z***, qui trahissait Barras, se proposait aussi de trahir Teresa par le dénoûment de la comédie qu'elle n'avait pas jugé à propos de lui communiquer.

Le lendemain, Mme Z*** partit pour la campagne avec Teresa : il fut convenu entre elles que l'on ne tiendrait la dragée haute à Barras qu'autant qu'il le faudrait pour que le décorum fût conservé. Comme on le pense bien, il ne tarda pas à venir faire sa cour. Mme Z*** laissa à son illustre amant une liberté dont il usa très-largement, et qu'il mit sur le compte du respect que devaient naturellement inspirer le rang et le malheur de la noble exilée. De son côté, elle avait avec M. de la C***, caché dans les environs, sous un déguisement, de fréquentes entrevues. Enfin, quand elle jugea que la chose était arrivée à matu-

rité, elle se décida à mettre fin à cette comédie.

On ne peut se figurer à quel point la vanité du président du directoire était flattée des bontés que lui témoignait l'Altesse de contrebande qu'on lui avait jetée à la tête. On eût dit que l'héritière des empereurs ou des czars était venue le prendre par la main pour le faire asseoir avec elle sur le trône de ses aïeux : c'était bien, au reste, sur quoi Mme Z*** avait compté. Quoiqu'elle n'eût à se plaindre de Barras que par rapport à l'espionnage auquel il l'avait soumise, elle avait résolu de se venger de lui en le rendant ridicule aux yeux de quelques personnes de leur société. Peut-être aussi voyait-elle que c'était le seul moyen de rompre positivement avec lui, ce à quoi elle était résolue, sa passion pour M. de la C*** étant devenue tellement forte qu'elle ne pouvait se séparer de lui. Voici donc comment se dénoua l'aventure.

Un soir, que Barras devait passer la nuit à la campagne, Mme Z*** se plaignit d'une violente migraine, et se retira de bonne heure dans son appartement, où elle s'enferma. Jamais Barras

n'avait eu une si belle occasion de faire payer le passe-port qui, disait-il, n'était pas si facile à octroyer qu'on le pensait. Il fut pressant, et, comme on peut l'imaginer, la princesse ne se montra pas plus cruelle qu'il ne le fallait. L'appartement qu'elle occupait n'avait d'autre issue que la porte d'entrée; pas un cabinet, pas un escalier dérobé où un amant surpris pût se cacher. Vers deux heures du matin, Barras, qui était venu la trouver, sans doute dans le but de prendre son signalement pour le fameux passe-port, crut entendre ouvrir la porte de la pièce qui conduisait à la chambre à coucher. Mlle Pavi, à qui il le dit et qui l'avait entendu comme lui, lui jura qu'il se trompait. Il n'y a rien de plus rassurant que le serment d'une jolie femme, qui l'appuie d'un ou deux baisers. Le directeur, persuadé qu'il avait mal entendu, continua donc de prendre le signalement de la princesse. Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas, et Mme Z***, en peignoir, un bougeoir à la main, l'œil enflammé de colère, paraît au milieu de la chambre comme une héroïne de tragédie.

« Je ne m'étais donc point trompée ! dit-elle d'un ton dramatique ; voilà comment vous usez de mon hospitalité, Mme la comtesse ! Et vous, monsieur, était-ce pour en venir là que vous me tourmentiez de vos soupçons ? C'est une horrible trahison ! »

Une femme ainsi prise au trébuchet, quand même elle ne saurait pas à quoi s'en tenir, comme Mlle Pavi, une femme, dis-je, dans cette position, n'a jamais à craindre le ridicule. Mais il n'en est pas de même pour un homme : une pareille situation, pour nous, n'a que deux aspects possibles : elle est périlleuse ou ridicule : dans le premier cas, lorsqu'on a affaire à un mari, un père, un frère, ou un amant, le beau rôle est toujours pour le survenant, et celui qui est pris au piége n'a guère de ressources pour échapper au danger ; pourtant, à tout prendre, avec du courage et de la présence d'esprit, on peut, à toute force, s'en tirer. Mais, dans le second cas, rien ne peut nous sauver : le ridicule est une arme contre laquelle il n'y a pas de parade.

C'était ce qui arrivait à Barras. Mme Z***, qui

s'en aperçut, et qui, d'ailleurs, n'était pas au bout de ses perfidies, jugea à propos de se retirer.

« Ma présence ici ne saurait se prolonger, dit-elle d'un air majestueux; dans un quart d'heure j'aurai quitté cette maison. »

Un remords faillit précipiter Barras en bas de ce lit fatal où il était comme au pilori. Un regard de l'enchanteresse qui partageait son humiliation le retint. Mme Z*** sortit de la chambre, et, un quart d'heure après, on entendait en effet une voiture rouler sur le pavé de la cour, et franchir la grille du petit château.

Malheureusement pour Mlle Pavi, elle n'eut pas le courage d'avouer immédiatement à Barras, entre deux caresses, tout ce qui s'était passé entre elle et Mme Z***. Elle crut qu'il valait mieux amener de loin une pareille révélation.

Le jour parut donc sans que le directeur fût désabusé sur l'honneur qu'il croyait avoir reçu d'une princesse du sang, honneur, il est vrai, assez fâcheusement compensé par le petit incident que l'on vient de lire; mais enfin, traîtresse ou

non, il n'en avait pas moins, le pauvre homme, la conviction d'avoir eu les faveurs d'une princesse du sang royal.

La nuit ne peut pas toujours durer : comme il ne s'agissait pas de procréer Hercule, et que le président du directoire n'était pas Jupiter, l'aurore aux doigts de roses (à propos, je serais reconnaissant envers la personne qui m'apprendrait ce que ce peut être que des *doigts de roses*), l'aurore donc se leva comme de coutume, et il fallut un peu penser à ce qu'il y avait à faire pour sortir de ce mauvais pas avec les honneurs de la guerre. La réserve de Mlle Pavi, qui continuait l'erreur de Barras, faisait que celui-ci n'osait guère la prendre publiquement dans sa voiture : le moyen, en effet, que le président du directoire exécutif de la république française se montrât avec une princesse, nièce du duc de Modène, un des plus grands ennemis de la république, laquelle princesse était, en outre, veuve d'un gentilhomme royaliste, guillotiné sous la terreur ? Il n'y fallait pas songer.

Il résolut donc de quitter le premier la maison

de campagne de Mme Z*** , d'envoyer à la comtesse une voiture fermée , et de la faire conduire chez elle, où il se proposait bien de la revoir. Teresa était trop belle pour qu'avec quelques heures on se le tînt pour dit.

Comme il allait monter en voiture, la grille s'ouvrit, et deux calèches, qui contenaient Mme Z*** , deux ou trois autres femmes à la mode de ce temps-là , Mme H*** , Mme T*** , Mme B***, M. de la C***, le fameux chanteur Garat, et deux ou trois autres , entrèrent au grand galop dans la cour.

Mme Z*** sauta légèrement à bas de la calèche, et s'avançant vers Barras :

« Vous nous quittez, citoyen directeur ? lui dit-elle avec un sourire railleur. J'ai mille pardons à vous demander de vous avoir fait prendre une coquine pour une grande dame ; mais , après tout , c'est moins compromettant pour vous. »

Barras ouvrit de grands yeux et ne répondit pas. Il ne comprenait rien à ce discours.

« Eh ! fit Mme Z*** , est-ce que la petite ne vous a pas mis au fait? Il paraît qu'elle prend

goût à l'altesse, la pauvre enfant; eh bien, citoyen directeur, si vous voulez en savoir devantage, vous pouvez vous adresser rue Hautefeuille, n°..., et demander Teresa Pavi, elle vous mettra au courant...

— C'est inutile, dit une voix qui partait du perron; je puis éviter cette peine au citoyen directeur. Teresa Pavi rougira moins d'être elle-même, que de l'infâme rôle qu'on lui a fait jouer.

— Ah ! vous êtes là, ma petite, dit d'un air insolent Mme Z*** ; vous attendiez sans doute que je vous donne quelque chose pour votre complaisance. Tenez, prenez cela, il y a là dedans je ne sais combien en assignats; cela fera le compte, avec ce que je puis vous devoir pour vos leçons de musique. »

Elle lui tourna le dos dédaigneusement, et se rapprocha de Barras; Teresa jeta sur celui-ci un regard qui semblait implorer sa protection. Mais le coup était porté. Le directeur avait été humilié dans cette fille; il lui lança un coup d'œil foudroyant, salua les femmes qui venaient d'arriver, et dit à Mme Z*** en s'élançant dans la voiture :

« Vous n'auriez pas fait cela à Saint-Just ! »

On prétendait que Saint-Just avait été l'amant de Mme Z***.

V

L'ami du maître. — Sollicitude de l'amitié. — La jeune fille des Tuileries. — Tentative infructueuse. — Promesses positives. — Plan diabolique. — L'ex-procureur au Châtelet. — Le procureur simple et honnête. — Un honnête homme et un coquin — Diplomatie du procureur. — Le mariage de l'ami du maître. — Le dévouement incompris. — Explication. — *Tu es un grand homme!* — La substitution. — Qui s'était trompé?

Tous ceux qui ont vécu du temps du directoire savent que je ne calomnie point cette époque, en disant que la licence des mœurs était au moins égale à celle qui avait régné en France du temps de la régence. Barras qui n'eût pas été en reste avec le régent, avait

parmi ses familiers un homme qui était à lui à pendre et à dépendre, et qui eût rendu des points à l'abbé Dubois en matière de services d'une certaine nature.

Cet homme qui se nommait D***, s'était occupé d'*affaires* sous le patronage du directeur, et avait gagné assez d'argent dans quelques fournitures. Parmi les vices nombreux dont le diable lui avait fait présent, il paraît que maître Satan avait oublié l'ingratitude; car il n'était rien au monde que l'ami de Barras n'eût fait pour prouver sa reconnaissance à son protecteur. Plus d'une fois le président du directoire avait vu se réaliser, comme par enchantement, un simple désir émis par lui en présence de son officieux ami, et il lui était arrivé, en se reprenant à songer à telle femme dont il avait souhaité la possession, de la voir tout à coup entrer dans son boudoir, tant le petit fournisseur était attentif à satisfaire les moindres fantaisies du satrape du Luxembourg.

Tout cela, après tout, n'était que l'expression assez vulgaire de la reconnaissance, peut-être

n'était-ce qu'une conséquence du désir d'être toujours dans les bonnes grâces du directeur ; peut-être même l'honnête entremetteur ne faisait-il qu'obéir aux instincts de sa nature en agissant ainsi. Mais l'occasion de prouver un grand dévouement, de développer, sur une échelle plus étendue et d'une manière assez neuve, toute l'abnégation de soi-même que la gratitude inspirait à notre homme, cette occasion, dis-je, se présenta un jour, et D*** la saisit avec un empressement qui eût fait honneur au Pandarus (1) de Shakspeare. Jusqu'alors l'ami de Barras n'avait sacrifié à son dévouement que son honneur et sa réputation ; et là où il n'y a rien, le roi perd ses droits ; mais, cette fois, c'était le sublime du genre.

Le Pandarus du Luxembourg ne se bornait pas à être à l'affût des désirs du directeur pour les exécuter ; quand il croyait remarquer que le cœur et les sens du maître était inoccupés, il

(1) Personnage de *Troilus et Cressida,* drame de Shakspeare. Ce Pandarus joue le rôle que le président Bonneau joue dans le poëme de Voltaire.

se faisait un devoir de se mettre en quête, et jamais l'adroit limier n'avait couru en vain. Un jour donc, c'était très-peu de temps après sa déconvenue avec Mme Z*** et Mlle Pavi, le directeur passa, à lire quelques correspondances, les deux ou trois heures de la soirée qu'il avait coutume d'employer de tout autre manière. D*** s'en émut.

« Ceci, dit-il, n'est pas naturel. L'histoire de la Pavi a rebuté Barras ; il est capable de se mettre à s'occuper d'affaires sérieuses. Je ne puis souffrir une pareille chose. En chasse ! »

Et le voilà en chasse. Il avait trop bon nez pour chercher longtemps le gibier dont il avait besoin. Mais cette fois, les jambes lui firent défaut pour forcer le gibier qu'il avait si bien senti. Pour parler sans métaphores, il échoua dans une tentative qu'il fit auprès d'une ravissante jeune fille, dont il voulait faire une surprise à son protecteur.

Il avait rencontré, dans les Tuileries, une jeune personne de seize ans, belle comme un ange, fraiche comme la plus belle des roses.

« Voilà ce que je cherche, se dit D*** ; c'est un vrai cadeau que je vais faire à ce cher directeur ! Et à la belle enfant aussi, » pensa l'indigne entremetteur, qui croyait que cette belle fleur allait se trouver trop heureuse de l'honneur et du profit qu'on allait lui proposer.

D*** sentit pourtant un parfum d'honnêteté qui l'avertit qu'on ne vivait pas là dans la même atmosphère que lui. La jeune fille, simplement mais proprement vêtue, était accompagnée d'une femme d'une quarantaine d'années, qui avait tout l'air d'être sa mère, et toutes deux portaient, empreinte sur leur visage et dans toute leur personne, cette dignité calme et tranquille qui dit de loin aux gens comme D*** : « Il n'y a rien à faire ici pour vous ! » Mais D*** n'était pas un homme à se laisser rebuter par les apparences. Comme il connaissait son métier, il se garda bien d'aborder de front la question. Il suivit les deux femmes sans scandale et sans intention apparente ; puis, quand il sut où elles logeaient, il apprit adroitement les détails suivants :

Mme L***, qu'il avait prise d'abord pour une

grande dame ruinée par la révolution, tant il y avait de distinction dans la personne de la jeune fille, était tout bonnement la veuve d'un ancien avocat au parlement, mort quatre ou cinq ans avant que la révolution éclatât. Ce que M. L*** avait laissé à sa veuve était tellement restreint, qu'elle avait, depuis la mort de son mari, été réduite à travailler pour donner à sa fille une bonne éducation. Ses sacrifices maternels n'avaient pas été perdus. Julie L*** était à seize ans un prodige de beauté, de vertu et de talents; déjà elle peignait les fleurs d'une manière remarquable, et son pinceau la mettait à même de rendre à sa mère ce que cette excellente femme avait fait pour elle dans son enfance. Elles habitaient un modeste logement au quatrième étage dans la rue Saint-Honoré, et tout le voisinage n'avait qu'une voix sur leur compte. Les vieilles femmes les plus médisantes du quartier disaient, en parlant d'elles :

« Les citoyennes L***! c'est la vertu sur la terre ! »

De pareils renseignements eussent rebuté tout

homme moins dépravé que ne l'était D***; ils ne firent, au contraire, que l'exciter dans son infâme projet. Il envoya chez Mme L*** une personne à sa dévotion, chargée de négocier le honteux marché que D*** avait si fort à cœur de conclure. Comme on peut l'imaginer, la bonne Mme L*** jeta l'infâme ignominieusement à la porte dès les premiers mots qui furent prononcés. Il n'avait, du reste, été question ni de l'entremetteur, ni de Barras; on n'avait parlé que d'une personne haut placée, d'une grosse somme, et d'une belle position en perspective.

Lorsque D*** apprit le triste succès de son ambassade, il se mordit les doigts, se gratta le front, et se mit à réfléchir. Le diable fut sans doute de moitié dans cette conférence que D*** eut avec lui-même, car de ce moment de réflexion naquit la plus infernale résolution qui fût jamais sortie de la tête de cet homme ou d'aucun de ses pareils.

La réputation de Mme L*** et de sa fille, corroborée par l'issue de la démarche qu'il avait fait faire, ne permit pas à D*** d'espérer plus long-

temps de réussir par la voie de la corruption. Il fallait donc changer de batterie. Une fois, qu'il avait enlevé une jeune fille destinée aux plaisirs du maître, et dont les parents avaient fait du bruit, Barras lui avait dit assez sèchement qu'il n'aimait pas qu'on le servît trop bien. Il fallait donc aussi renoncer à la possession de Mlle L*** par la violence. La corruption et la force écartées, il ne restait donc que la ruse : il est vrai que là, D*** était dans son élément.

Il renonça à sa première idée de la surprise au directeur; il aima mieux se le donner comme auxiliaire, en lui faisant désirer Julie. Le présent, à la vérité, perdait un peu de sa délicatesse; mais avec un homme comme D*** il est des ressources infinies, et il avait conçu un plan qui, bien qu'il sentît un peu son Lafleur et son Frontin, n'en était pas moins neuf dans la pratique de la vie réelle, et que les intrigants des temps passés et futurs devaient lui envier.

Il parla à Barras de la jeune merveille dans des termes si brûlants, qu'il ne lui fut pas difficile d'inspirer à cet homme voluptueux le plus

violent désir de voir celle dont on lui faisait un portrait si séduisant. D*** épia l'occasion ; et dans une promenade que firent aux Tuileries la mère et la fille, elles passèrent auprès du directeur et de son ami, sans que la pauvre femme se doutât que les deux hommes, qui la croisaient avec une apparente indifférence, méditaient le déshonneur de sa fille, et que les infâmes propositions qu'on lui avait faites vinssent de l'un de ces deux hommes. Dès que Barras vit Julie L***, il partagea l'admiration qu'elle avait inspirée à son proxénète, et ressentit pour son propre compte les désirs que D***, avait ressentis pour lui par procuration.

Ce désir devint bientôt une véritable passion. D*** en observait les progrès avec amour, comme un chimiste qui voit chaque jour, avec une nouvelle joie, une savante préparation passer par toutes les phases exigées par la science, et qui prévoit l'heureux résultat d'un travail puissamment combiné.

Quand il crut que le moment était venu de mettre la dernière main à l'œuvre, il vint

trouver le directeur et lui dit froidement :

« Voulez-vous cette jeune fille ?

— Parbleu ! dit Barras.

— Eh bien ! je vous la donne.

— Je ne m'en aperçois guère, dit Barras qui ne se gênait pas avec D***, voilà quinze jours que tu es en campagne, et il n'y a rien de nouveau.

— Je vous la donne, reprit tranquillement D*** qui paraissait sûr de son fait ; non pas aujourd'hui, non pas demain, ni même cette semaine, mais vous l'aurez, et quand je dis que je vous la donne, rappelez-vous bien ce mot-là ; vous verrez plus tard s'il était exact. »

D*** ne parla plus de Julie au directeur. Au bout de quinze jours il se présenta dans son cabinet, et lui dit en le saluant profondément :

« Puis-je espérer, citoyen directeur, que vous m'accorderez une grande grâce ?

— C'est selon, dit Barras en riant, comme pour faire sentir à son ami qu'il était des choses qu'il ne pouvait décemment lui accorder. De quoi s'agit-il ?

— Oh ! répliqua D*** qui avait bien compris l'intention du directeur, et qui était assez libre avec lui dans l'intimité pour lui rendre insolence pour insolence. De pas grand'chose ! rien que de l'honneur de votre présence à une petite cérémonie de famille.

— Est-ce que tu te maries ? dit Barras en riant plus fort.

— Vous avez deviné, répondit D*** en riant aussi.

— Et quelle est la malheureuse qui a bien voulu devenir ta femme ? reprit le directeur.

— Une pauvre fille qui n'a pas le sou, fit D*** en reprenant son sang-froid.

— Est-elle jolie ?

— Très-jolie.

— Je te l'achète.

— Je ne la vends pas.

— C'est qu'elle est laide.

— Elle est charmante.

— Alors, je ne comprends pas.

— C'est possible. Voulez-vous venir à ma noce ?

— On se moquera de moi; mais cela m'est égal. Quand te maries-tu?

— Quintidi prochain.

— Bien : et Julie?

— Ah! vous y pensez toujours. Je vous l'ai promise : vous l'aurez.

— Tu es un homme étonnant, tu mènes tout de front, les affaires, tes plaisirs et ceux de tes amis.

— Ce n'est pas si difficile que vous le croyez, dit D*** avec un sourire diabolique. Je puis vous annoncer à la famille de ma future?

— Oui; mais, pour Dieu, que ton mariage ne te fasse pas oublier que tu m'as promis Julie.

— J'oublierais plutôt de me marier, » dit l'ami de Barras en répétant son horrible sourire.

Comme le lecteur n'a pas certainement l'imagination aussi diabolique que M. D***, il n'est peut-être pas inutile de lui expliquer le mystère du mariage de cet homme.

Quand il avait vu que ni la corruption ni la violence ne le mèneraient à la conquête de Julie L*** pour le compte du directeur, il avait

conçu l'infernale pensée de faire cette conquête pour son propre compte pour en faire hommage à son protecteur. Il n'y avait qu'une manière d'y arriver, c'était le mariage. Il s'y résolut tout d'abord : il entrevoyait dans l'avenir les plus magnifiques résultats pour ses intérêts : Barras, à qui il comptait livrer sa malheureuse femme, n'aurait rien à refuser à un pareil dévouement. La bassesse de son âme l'abusait sur les conséquences probables d'une pareille action ; il pensait que sa femme, flétrie par lui, emportée par le tourbillon du monde, séduite par l'exemple et les plaisirs, se mettrait bien vite au niveau des autres, et il fondait de grandes espérances sur sa beauté et ses talents. Il voyait donc dans son mariage avec Julie L*** deux points principaux ; il s'acquérait des droits imprescriptibles à la bienveillance illimitée de Barras, et celui-ci lui demeurant, ou lui manquant même, sa femme devait lui assurer constamment de puissants protecteurs.

Malgré la bassesse de ses sentiments et de ses actions, D*** était un homme qui avait du monde :

sa fortune était assez considérable, il était en posture d'en avoir une plus belle encore ; c'était donc un beau parti pour une pauvre jeune fille comme Julie L***, et si l'on songe que, dans la retraite profonde où vivaient ces deux femmes, loin de connaître la mauvaise réputation de D***, elles ne savaient pas même qu'il fût au monde, on comprendra qu'il était très-raisonnable de penser que la demande du fournisseur serait accueillie favorablement.

Il sut, je ne sais comment, que parmi les relations que Mme L*** avait conservées, se trouvait un ancien procureur au Châtelet, homme assez simple pour un procureur, et ce qui, pour un procureur, était bien plus étrange, assez honnête homme.

Ce phénix de la basoche s'appelait Milleret, et D*** avait été mis en rapports avec lui à propos d'une affaire dans laquelle Milleret avait été choisi pour arbitre, six mois avant l'époque dont nous parlons. Par un hasard assez inexplicable, D*** se trouvait ne pas avoir tort dans l'affaire en question, et l'honnête Milleret, bien que choisi par

la partie adverse du fournisseur, avait donné raison à qui de droit. Le fournisseur lui avait offert un assez beau cadeau, car il était avide sans être avare. Mais l'ancien procureur l'avait remercié, disant que ses honoraires lui seraient payés par la partie condamnée.

D*** fut donc enchanté quand il découvrit que Milleret était un des trois ou quatre amis que la mère de Julie admît dans son modeste intérieur. Il alla le trouver et le pria de lui accorder un moment d'entretien particulier ; quand ils furent dans le cabinet du jurisconsulte, qualité que prenait Milleret depuis qu'il avait vendu sa charge, D*** prit un air de circonstance et dit au vieillard d'un ton solennel :

« Citoyen Milleret, je viens vous demander un service.

— Si c'est quelque chose qui regarde mon ministère, dit simplement Milleret, je suis à vos ordres.

— Oui, continue D*** en souriant, la chose vous regarde, en ce sens que vous pouvez beaucoup dans cette circonstance ; mais il n'est pas ques-

tion ici des *Institutes* et des *Pandectes*. Je voudrais me marier. »

Milleret, qui n'avait ni fille, ni nièce, ni cousine, regarda l'ami de Barras d'un air stupéfait, sans trouver un mot à lui répondre.

« Oui, reprit son interlocuteur, je veux me marier ; je suis las de la vie de garçon ; je ne suis pas vieux encore, mais j'ai ma quarantaine bien sonnée ; j'ai de la fortune, du crédit ; mais tout cela ne me suffit pas ; tout cela ne me suffit plus, surtout, depuis que j'ai vu une jeune fille dont la beauté m'a frappé tout d'abord, et dont les grandes qualités m'ont charmé quand j'ai pris sur elle des informations, comme un homme de sens, qui a des intentions pures, doit le faire en pareil cas. Je voudrais la demander en mariage ; mais je ne suis pas connu d'elle ni de sa mère, et je me sens tout malheureux de songer qu'un autre peut me prévenir et me ravir un bien si précieux. »

L'honnête Milleret, qui avait continué à regarder fixement le fournisseur, lui dit naïvement :

« Et que voulez-vous que je fasse à tout cela,

mon cher monsieur ? » Milleret employait très-rarement le mot de citoyen.

« Eh ! parbleu, s'écrie D***, je veux que vous me présentiez chez elles, ou que vous vous chargiez de ma demande.

— Je les connais donc, moi ? fit Milleret.

— Si vous les connaissez ! vous allez quatre fois la semaine faire votre partie chez la mère...

— La petite L*** ? s'écria le procureur, aussi étonné que si D*** lui eût dit que celle qu'il voulait épouser était la fille du schah de Perse.

— Et qui donc ? » fit le fournisseur.

Il est véritable qu'à la manière dont parlait D*** de la personne qu'il voulait épouser, il n'y avait, parmi les connaissances de Milleret, nulle autre jeune fille dont le mérite pût justifier une pareille passion, et qu'avec un peu d'efforts d'imagination, le digne légiste aurait dû deviner que c'était de Julie qu'il s'agissait. Mais il avait vu naître Mlle L***, et il lui arrivait ce qui arrive souvent aux gens de son âge à l'égard des personnes qui sont énormément plus jeunes qu'eux. Julie aurait eu vingt-cinq ans, qu'il l'aurait toujours appelée

la petite L***; aussi il eût été beaucoup moins surpris d'entendre D*** le prier de faire agréer de sa part, à Julie, une belle poupée à ressorts, qu'il ne le fut de l'entendre le prier de la demander pour lui en mariage.

Cependant la simplicité de Milleret était plutôt de la candeur que tout autre chose. Le mot peut paraître étrange à l'égard d'un vieux procureur au Châtelet; mais il est exact. Son premier étonnement passé, il reporta sa pensée vers la jeune personne dont on lui parlait, et il trouva qu'effectivement Julie L*** était une fille très-bien faite, dont les formes commençaient à se développer richement, et qu'un homme qui ne la regardait pas avec des yeux aussi paternels que les siens, pourrait très-bien désirer pour femme. Puis l'affection qu'il portait à la mère et à la fille lui faisant tout de suite envisager comme un bienfait du ciel un riche mariage pour Julie, il tomba de tout son long dans le piége que l'adroit fournisseur lui avait tendu.

Après un moment de silence, que D*** se garda bien de rompre, parce qu'il voyait, comme

s'il l'avait lu dans un livre ouvert devant lui, ce qui se passait dans l'esprit du procureur, celui-ci toussa deux ou trois fois, et lui dit d'une voix émue :

« Mon cher monsieur, la démarche que vous faites auprès de moi est celle d'un homme franc et honnête. Je crois être l'un et l'autre : je vous répondrai donc catégoriquement. Mme L*** n'a pas de fortune ; ce qu'elle a ne lui suffit même pas pour vivre, et elle est obligée, ainsi que sa fille, de travailler pour ne pas être réduite au strict nécessaire. Julie n'apportera donc à son mari qu'un nom sans tache, une beauté peu commune, il est vrai, quelques talents, une réputation intacte, mais pas un assignat de cent sous de dot.

— J'ai cinq cent mille francs écus, dit le fournisseur.

— Et vous ne demandez pas de dot? dit Milleret.

—Julie L*** n'en a pas besoin, dit l'ignoble D***, en caressant au dedans de son âme la honteuse pensée qui dirigeait toute sa conduite dans cette occasion.

— Vous avez mené joyeuse vie, dit naïvement le procureur ; j'ai bien quelque part entendu parler de vos fredaines ; mais, comme vous le disiez vous-même, vous avez la quarantaine sonnée, et la manière dont vous abordez la question ne me permet pas d'insister sur cet article. Pourtant, je ne vous dissimulerai pas que je ne pourrais me pardonner d'avoir contribué à faire changer de position à la petite L***, si elle ne devait pas être parfaitement heureuse.

— Citoyen Milleret, dit le fournisseur en prenant un air attendri, je ne serais pas venu vous trouver si je n'avais pas eu la conscience de pouvoir faire le bonheur de Mlle L***, si elle daigne m'accorder sa main.

— A la bonne heure ; il faut bien que jeunesse se passe, dit Milleret, qui avait soixante et dix ans, et pour qui D*** était un jeune homme. Mais, ajouta-t-il, vous êtes fort avant dans l'intimité du directeur Barras ; de quel œil verrait-il votre mariage avec une fille sans fortune ?

— Barras, qui m'aime, dit hypocritement D***, sera heureux de mon bonheur.

— Eh bien ! dit Milleret en essuyant minutieusement les verres de ses lunettes, ce qui était chez lui le signe suprême de la bonne humeur, je crois qu'il est plus convenable que je fasse la demande en votre nom. Quand elle sera agréée, je vous présenterai, et le reste vous regardera. C'est la vraie marche à suivre. Si, par hasard, et je n'ai pas de raison pour le supposer, Mme L***, ne voulait pas marier sa fille, un refus serait moins mortifiant pour vous, vous arrivant par moi, que s'il vous était fait à vous-même, parlant à votre personne. Ce soir même, je ferai la demande ; demain, à dix heures, trouvez-vous ici ou attendez-moi chez vous : j'aurai quelque chose à vous dire. »

L'ancien procureur tint fidèlement sa parole ; et voici comment il procéda. Du moment qu'il s'était rendu compte que Julie n'était plus un enfant, elle s'était révélée à lui tout entière. Il avait compris en une minute, et avec admiration, tout ce qu'il y avait de sublime dans cette jeune fille. Le bon vieillard passa d'un extrême à l'autre. Tout à l'heure il ne voyait dans Julie qu'un enfant

à qui une poupée eût parfaitement convenu ; à présent il voit en elle une personne d'un rare mérite qu'il eût volontiers consultée sur une question de droit. Heureusement, à part la question de droit, il était cette fois plus près de la vérité que la première.

Milleret résolut donc, contrairement à ce qu'il aurait fait en toute autre circonstance, de commencer l'attaque par Julie elle-même. Il savait que Mme L***, était un peu indisposée ; il alla proposer à la jeune fille de la mener faire un tour de promenade. Quand ils furent dans les Tuileries, il l'emmena dans une allée solitaire, et lui dit d'une voix grave et paternelle :

« Mon enfant, je suis sûr que, s'il dépendait de toi de donner à ta mère une bonne position et de lui assurer du bien-être pour ses vieux jours, tu n'hésiterais pas un seul instant ; je t'ai bien jugée, n'est-il pas vrai ?

— Quelle question ! dit gaiement la jeune fille.

— N'as-tu jamais pensé à te marier ?

— Moi ! s'écria Julie, jamais, mon Dieu ! si

ce n'est lorsque ma pauvre mère, dans des moments d'expansion, me prenait sur ses genoux et me disait, en m'embrassant les larmes aux yeux : Ce qui me fait le plus de peine, ma chère enfant, c'est de penser que je ne pourrai t'établir.

— Et que disais-tu alors ?

— Moi, je riais pour l'empêcher de pleurer ; je l'embrassais de tout mon cœur, et je l'assurais que je n'avais pas d'autre désir que de passer ma vie près d'elle. »

Milleret fit quelques pas en silence, puis il reprit :

« Mais, ma fille, s'il se présentait un homme riche, très-riche qui te demandât en mariage, crois-tu que tu aurais le droit de priver ta mère, dans sa vieillesse, du bien-être que tu pourrais lui donner en acceptant ? »

Ce fut Julie qui, à son tour, garda le silence.

« Eh bien ! fit Milleret quand ils furent arrivés au bout de l'allée sans que sa compagne lui eût répondu.

— Je suivrais en cela, dit Julie d'une voix

émue, comme en toutes choses, les ordres de ma mère, et...

— Et... ? dit le procureur.

— Et les conseils de nos amis, dit Julie qui semblait ainsi demander indirectement à Milleret quel était son avis particulier.

— A la bonne heure, dit Milleret ; voilà une réponse. Si c'est mon avis que tu demandes, je vais te le donner franchement. Dans le cas où le parti serait convenable sous tous les rapports, je te conseillerais, personnellement, d'accepter. Quant aux ordres de ta mère, je sais d'avance ce qu'elle répondra. Elle dira, avec la douceur que je lui connais : « Je ne contraindrai jamais ma fille à se marier ; si elle le veut, j'y consens de grand cœur. » Ainsi, continua Milleret, supposons que je sois chargé de te demander en mariage ; que je me sois adressé à ta mère ; qu'elle m'ait envoyé à toi, et que je vienne te dire :

« Julie, un homme qui a une quarantaine d'années, qui t'aime passionnément, qui a cinq cent mille livres de fortune, qui n'est ni bien

ni mal de sa personne, et qui promet de te rendre heureuse, demande à être ton mari ; » que me répondrais-tu ?

— Mais maman ne vous a pas envoyé à moi, M. Milleret, dit avec un petit sourire plein de finesse Mlle L***.

— Eh bien, j'y suis venu de moi-même, dit Milleret, voyant qu'il avait affaire à plus fin que lui ; voyons ! pas de mystères. Ce que je viens de te dire est réel ; ce n'est pas une supposition. Réponds-moi donc. »

On ne fait pas impunément une question pareille à une jeune fille de seize ans. Mlle L*** rougit jusqu'au blanc des yeux ; elle sentit un trouble inconnu s'emparer d'elle, et elle ne put proférer une parole.

A soixante et dix ans, on n'envisage le mariage que comme une affaire. Le vieux Milleret ne s'aperçut donc pas du trouble de la jeune fille, mais il respecta son silence, qu'il trouva même très-convenable, s'imaginant qu'elle méditait sa réponse à une aussi grave question.

Cependant il vit bientôt que Julie ne songeait

guère à lui répondre. Il fut obligé de la tirer une seconde fois de sa rêverie, et de lui demander à quoi il devait s'en tenir.

« Je connais comme vous toute la bonté de ma mère pour moi, lui dit enfin la jeune fille; mais je ne saurais répondre formellement sur un pareil sujet, avant que votre demande lui ait été soumise.

— C'est juste, dit Milleret; seulement dis-moi si tu n'as pas de répugnance pour le mariage :

— J'aurais mieux aimé vivre de notre vie simple et tranquille ; mais ce que vous m'avez dit m'a fait comprendre qu'une fille peut avoir envers sa mère d'autres devoirs à remplir que ceux qui auraient été dans mes goûts, » dit la jeune fille avec une raison au-dessus de son âge.

Milleret ôta ses lunettes, et, tout en marchant, en essuya longuement les deux verres ; ce qui indiquait que les dernières paroles de Julie lui assuraient le succès de son ambassade.

Quand il fut à la porte de la maison de Mme L***, il annonça à Julie qu'il allait adresser immédiatement sa requête à sa mère, et la pria de le laisser seul avec elle.

Il exposa simplement à Mme L*** l'objet de la démarche dont il s'était chargé. Comme il s'y était attendu, la bonne dame déclara qu'il n'en serait que ce que voudrait Julie. Milleret ne lui cacha pas la conversation qu'il venait d'avoir avec Mlle L***, auprès de laquelle il était comme un père. Il lui fit envisager les immenses avantages du mariage qui se présentait, lui fit promettre de ne pas apporter d'obstacle à la réalisation d'un pareil projet, et la quitta en lui disant qu'il viendrait le soir faire sa partie, et qu'il espérait avoir une réponse.

Il ne manqua pas de se rendre chez son amie, un peu plus tôt que de coutume, parce qu'il voulait avoir sa réponse avant que les deux ou trois vieux amis qui complétaient le boston fussent arrivés. Mme L*** lui déclara que puisque sa fille ne montrait pas de répugnance pour le parti qu'il lui proposait, il lui suffisait que lui, Milleret, se fût chargé de faire la demande, et qu'il pouvait présenter son protégé.

Milleret, avec sa naïveté accoutumée, raconta tout cela à D*** lorsqu'il le vit le lendemain

matin. Jour fut pris pour la présentation. D*** n'était ni bien ni mal ; il avait de l'esprit ; il fut très-réservé avec Julie, très-empressé auprès de Mme L***, si bien qu'il plut beaucoup à la mère et ne déplut pas à la fille, qui lui tint même compte des attentions qu'il prodiguait à sa mère.

D*** témoigna une vive impatience de voir hâter le moment de son mariage. Une fois agréé, il n'y avait guère de raison pour ne pas en finir aussitôt que faire se pourrait. Les bans furent donc publiés aussitôt, le trousseau et la corbeille commandés, et le jour désigné pour la cérémonie.

Ce fut alors que D*** alla trouver Barras et lui demanda d'assister à sa noce, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Le jour du mariage arriva ; le contrat fut fait avec générosité par le fournisseur. En sortant de la mairie on se rendit chez D***, où était servi un splendide déjeuner, auquel le directeur Barras devait faire aux époux l'honneur d'assister. On l'annonça. D*** prit sa femme par la main, et, avec un sang-froid imperturbable, la condui-

sit au-devant du président du directoire. Julie, avec sa parure de noces, était la plus ravissante créature que l'on puisse imaginer. Barras resta stupéfait.

« Citoyen directeur, dit le fournisseur sans paraître s'apercevoir de l'embarras de son protecteur, permettez que je vous présente Mme D***, pour qui je vous demande les mêmes bontés que vous avez toujours daigné avoir pour moi-même. »

Barras lui lança un regard foudroyant. Il avait désiré Julie autrement que comme distraction. Il se croyait joué par D***, et, tout en saluant avec sa politesse ordinaire la nouvelle mariée, il ne put s'empêcher de laisser paraître sa mauvaise humeur sur sa physionomie ; il fit à Julie un compliment assez embarrassé, et, au bout de quelques minutes, il fit signe à D*** qu'il voulait lui parler. Celui-ci le conduisit avec de grandes marques de respect dans un autre salon, et attendit humblement ce que le directeur avait à lui dire.

« Que vous manquiez de parole aux gens avec qui vous faites du trafic, lui dit brusquement

Barras, c'est votre affaire. Mais que vous vous permettiez de vous jouer de moi, vous verrez ce qu'il vous en pourra coûter.

— Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage ?

fit D*** d'un ton moitié ironique, moitié respectueux.

— Nous ne jouons pas la comédie, monsieur, s'écria Barras ; vous vous êtes moqué de moi ; vous êtes un drôle.

— Je ne vous comprends pas, dit sérieusement D***.

— Comment, vous déterrez, je ne sais où, une jeune fille belle comme le jour ; vous m'en faites devenir... amoureux : oui, amoureux ; je crois, le diable m'emporte, que je le suis : vous me la promettez, et vous l'épousez ; et ce n'est pas là se moquer de moi ?

— C'est selon, dit froidement D***. Vous avez voulu cette jeune fille, j'ai essayé de la corrompre, j'ai échoué ; je l'aurais bien fait enlever, vous ne le vouliez pas : puisqu'elle ne voulait pas

se donner, et que vous ne vouliez pas la prendre, il fallait bien qu'on vous la donnât. Il n'y avait pour cela qu'un seul moyen : c'était de l'épouser; je l'ai épousée, et je vous la donne : si vous n'êtes pas content, ma foi, je ne sais pas ce qu'il faut faire. »

Cet effroyable discours fut débité comme si celui qui le tenait eût parlé de la livraison d'une fourniture de fourrages ou de farine.

Barras, lui-même, ne put se défendre d'un secret mouvement d'horreur en présence d'un pareil cynisme. Mais Julie était si belle, et le directeur si peu timoré, que ce bon mouvement ne fut que passager; il se leva, et, pressant D*** entre ses bras :

« Ah ! mon ami, s'écria-t-il, que je te demande pardon ! ah ! tu es un grand homme ! c'est entre nous à la vie et à la mort. »

D*** ne demandait pas autre chose. Il s'inclina respectueusement, et vit sa fortune doublée, triplée, en moins de six mois.

« Rentrons, dit-il au directeur, tantôt je vous donnerai les détails. »

Le déjeuner fut splendide et très-gai, quoique

la présence de Mme L*** ne permît pas à quelques-uns des convives de développer l'amabilité dont ils avaient l'habitude de faire preuve en pareilles occasions. Le directeur, placé à la droite de la mariée, fut plein de grâce et d'esprit; le bon Milleret pleurait de tendresse; il n'avait jamais, disait-il, rien fait dans sa vie qui lui fît autant de plaisir que ce mariage, qui était son ouvrage! Le pauvre homme! il n'y avait pas de quoi se vanter!

Des ouvriers, maladroits sur recommandation expresse, n'avaient pas le soir achevé de décorer la chambre à coucher. D*** déclara qu'il emmènerait sa femme à sa maison de campagne de Neuilly. Il n'y avait point d'objection à faire. Mme L*** embrassa sa fille et pleura beaucoup en la quittant, ainsi que Julie: c'était dans l'ordre. Bref, on se sépara le cœur content.

D*** monta donc en voiture et se rendit à Neuilly avec sa jeune femme. Pendant la journée il avait fait part de son plan à Barras. Tout était disposé pour l'infâme trahison si longuement méditée par l'ami du directeur.

On ne s'attend pas à ce que j'entre dans des

détails sur la fin de cette histoire; qu'il suffise de savoir que, grâce à l'obscurité, le directeur prit dans la chambre nuptiale la place du mari de Julie; que cet odieux manége se renouvela pendant plusieurs jours; que, soit hasard, soit dessein prémédité, le directeur s'étant endormi une fois avant le jour ne se réveilla qu'après le soleil levé, ce qui apprit à la malheureuse Julie l'odieux trafic dont elle avait été l'objet. Son désespoir fut grand : mais de peur de faire trop de peine à sa mère elle ne lui en parla pas.

Lorsque l'infâme D*** pensait que l'exemple et l'attrait du plaisir finiraient par mettre sa femme à la hauteur de son temps, s'était-il trompé? Vous l'espérez, lecteur; hélas! je l'aurais bien voulu; c'est une si douce chose que l'aspect d'une candide et pure jeune femme, au milieu de la corruption générale!

Mais, quelque frivole que soit la manière dont je l'écris, ce que j'écris est de l'histoire : il faut bien dire la vérité. Sous le consulat, Mme D*** était une des femmes que l'on citait le plus souvent pour sa légèreté et ses galanteries.

VI

La gageure des trois commères. — Jury pour le prix à donner à la plus vicieuse. — M. de M.....d, président. — Mme M***, premier orateur. — Le colonel et le capitaine. — Le fort du Hâ. — Le général. — Singulière requête. — La reconnaissance. — L'officier de hussards. — Le concierge Giroux. — Quinze jours de bonheur. — Dénoûment imprévu. — Scrupules d'un geôlier vertueux. — Les preuves de saint Thomas.

On parla beaucoup, dans ce temps-là, d'un pari qui eut lieu entre quatre femmes très-connues par leur beauté ou le relâchement de leurs mœurs, et qui rappelle beaucoup le conte de Lafontaine : *la Gageure des trois Commères.* C'était après un souper chez l'une d'elles que

le pari s'engagea. La maîtresse de la maison voyant M. de M.....d, si connu depuis par son esprit et sa liaison avec un grand diplomate, rire aux éclats d'une histoire que venait de lui raconter tout bas Mme M***, demanda de quoi il s'agissait.

« Ma foi, dit M......d, vous le dira qui voudra ; je ne sais pas comment je m'y prendrais pour vous raconter la chose d'une manière à peu près honnête. »

Une histoire que M. de M......d n'osait raconter, devait être quelque chose d'assez exorbitant. Quelqu'un en fit la remarque ; mais Mme D*** L***, qui était une des ennemies intimes de Mme M***, dit d'un petit ton de supériorité :

« Bah ! c'est pour ne pas l'humilier qu'il dit cela. Son histoire sera tout ce qui se puisse entendre de plus uni. Si je vous en contais une !

— Contez-en donc une, madame, dit Mme M***, qui l'avait entendue. Je ne vous disputerai pas le prix de la vertu. Dieu merci ! je ne suis pas prude! mais, quand on fait l'amour, il y a peut-être quelque mérite à ne pas le faire trop bêtement.

— Ces deux femmes me font pitié, dit à Garat Mme B***. J'ai eu quelques-uns de leurs amants ; ce qu'ils m'ont dit d'elles ne me donne pas lieu de penser que leurs histoires soient bien piquantes.

— Mesdames, dit l'artiste, voici quelqu'un qui prétend que vous n'y entendez rien ni l'une ni l'autre.

— Qui ça ? dit Mme D*** L***.

— Moi, madame, dit Mme B*** en s'avançant; et si on osait, on pourrait vous mettre au pied du mur, et vous défier de raconter quelque chose qui vaille ce qu'on pourrait avoir à dire.

— Osez, dit M......d.

— Pourquoi pas? dit Mme D*** L*** qui, après avoir provoqué Mme M***, se trouvait piquée du défi de Mme B***. Quant à moi, je suis toute prête.

— Et moi aussi, fit Mme M***.

— Et moi aussi, » dit en écho Mme B***.

Mme H***, la maîtresse du logis, qui n'était pas autrement timorée, se prêta de très-bonne grâce à la lutte qui s'engageait. On prit place. L'aréopage était compétent. La présidence fut dévolue à M. de M......d, qui, malgré la réserve

qu'il avait montrée à l'endroit de l'histoire de Mme M***, était très-capable de diriger un débat de cette nature.

Avant d'accorder la parole à aucune des parties, il s'approcha de Mme H***, et lui dit à l'oreille :

« Est-ce que vous ne vous mettez pas sur les rangs ?

— Je me réserve de battre le vainqueur, dit gravement Mme H***; si je me présentais, elles reculeraient, et nous perdrions les trois histoires.

— Vous avez raison, » lui dit M.....d, avec ce sang-froid que nous lui avons tous connu, et qui n'était pas ce qu'il y avait de moins comique dans ce singulier personnage.

La séance ouverte, le président régla l'ordre du débat.

« Comme c'est Mme M*** qui a soulevé la question, dit-il, c'est à elle que la parole appartient en premier lieu ; après elle, ce sera le tour de Mme D***L***, et enfin la dernière réplique sera à Mme B***. »

Cette sentence impartiale reçut l'assentiment de l'assemblée ; on fit silence, et Mme M*** commença en ces termes :

« Lorsque j'étais à Bordeaux, j'avais des relations assez intimes avec le colonel d'un régiment qui y tenait alors garnison. Au bout de quelque temps, je remarquai un jeune capitaine qui venait souvent chez lui, et avec lequel le colonel aurait vainement essayé d'entrer en comparaison. Outre que le capitaine avait dix ans de moins que son colonel, il était beau comme l'Antinoüs, et tout son extérieur laissait supposer que l'on ne pourrait avoir qu'à se louer des rapports que l'on aurait avec lui. J'en devins réellement éprise, et j'eus la satisfaction de voir que son extérieur n'était pas trompeur. J'ai été réellement fort heureuse avec le capitaine pendant trois semaines ou un mois. Mais le colonel, qui était jaloux comme un tigre, ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait entre nous. Il dissimula toutefois, et se contenta de montrer à mon pauvre capitaine une sévérité inaccoutumée : les arrêts lui arrivaient comme la grêle; il les rompait pour

venir me voir. Son colonel, qui le faisait espionner, le mettait aux arrêts forcés avec défense de recevoir personne ; nous bravions la consigne ; si bien qu'un beau matin j'appris que le capitaine était pour un mois au fort du Hâ.

« Cette nouvelle me mit au désespoir ; je pris en horreur le colonel ; et lorsqu'il se présenta chez moi , je lui fis répondre que je ne recevais pas. Mais ce n'était pas un homme à se rebuter facilement; il me rencontra chez une de mes amies, me prit en particulier, me reprocha, avec plus de tendresse et d'affliction que de colère, ma conduite à son égard, et finit par me déclarer que rien ne pourrait le faire renoncer à moi. Loin d'être touchée de son amour et de son respect, je sentis redoubler la haine qu'il m'avait inspirée, et je me retirai sans lui répondre.

« Le lendemain, je me rendis chez le général de division qui commandait à Bordeaux. Cet homme, qui m'avait toujours souverainement déplu, m'avait fait une cour assidue, et j'espérais, avec quelques bonnes paroles, en faire ce que je voudrais.

« Quand je fus dans son cabinet, il me demanda avec son ton de galanterie habituelle ce que j'avais à lui ordonner.

« — Bien des choses, répondis-je, et vous serez le plus aimable des hommes si vous m'accordez ce que je vais vous demander.

« — Vos désirs sont des lois pour moi, me dit le général, je vous écoute.

« — Général, dis-je alors, avez-vous entendu dire que j'eusse des relations avec le colonel*** ? »

« Il parut assez embarrassé.

« — Il ne s'agit pas de faire de la politesse, repris-je, mais de me répondre positivement. Savez-vous, pour parler d'une manière claire, que le colonel est mon amant ? Répondez-moi oui ou non.

« — Mais, balbutia le général, je l'ai entendu dire... sans l'avoir cru, s'empressa-t-il d'ajouter.

« — Vous avez eu tort, car cela est. Maintenant, j'ai un autre aveu à vous faire. Vous connaissez le capitaine***?

« — Du régiment du colonel*** ?

« — Précisément.

« — Si je le connais ? sans aucun doute ; c'est un excellent officier qui fera son chemin, et un joli garçon.

« — Je le sais mieux que vous ; mais ce que vous ignorez probablement, et que je suis obligée de vous apprendre, c'est que je suis sa maîtresse.

« — La maîtresse du colonel, dit le général, je le sais, vous venez de me faire l'honneur de me le dire.

« — Je vous parle à présent du capitaine ***, mon cher général ; depuis deux mois il est mon amant. »

« Le général me regarda avec stupéfaction, d'un air qui exprimait autant son étonnement d'une pareille confidence que l'impossibilité où il se trouvait de deviner dans quel but je venais la lui faire. Je le compris, et ne le laissai pas longtemps dans l'incertitude.

« — Vous ne comprenez rien à mes discours, lui dis-je en riant ; je vais devenir plus claire. Ce que je vous ai dit était préalablement indispensable. Je me rends assez bien compte du droit

que croit avoir le colonel d'être jaloux, surtout d'un homme comme le capitaine ***; mais ce que je n'admets pas, c'est qu'il se croie celui de le mettre aux arrêts, aux arrêts forcés, et, ce qui est pis que tout, au fort du Hâ. Commencez-vous à comprendre ?

« — Parfaitement, dit le général en approchant sa chaise de la bergère où j'étais assise.

« — Vous m'avez toujours témoigné beaucoup d'attachement, mon cher général, continuai-je, et quelle qu'ait été la manière dont les circonstances m'ont fait accueillir ce témoignage, vous savez, j'aime à le croire, que je professe pour vous une estime toute particulière. »

« Le général s'inclina, et le mouvement qu'il fit pour accomplir cet acte de politesse, rapprocha encore sa chaise de ma bergère. Je n'eus pas l'air de m'en apercevoir, et je repris ma harangue.

« — Ce serait bien aimable à vous, mon cher général, de m'accorder une grâce que je viens vous demander. Je ne vous prie pas de faire sortir le capitaine du fort du Hâ, mais je viens vous prier de m'y faire entrer. »

« Le général fit sur sa chaise un bond qui la recula de deux pieds. Je ne me déferrai pas.

« — Oui, lui dis-je, il faut que vous fassiez cela pour moi ; d'ici à deux jours, j'aurai un joli petit uniforme de fantaisie. Je ne suis pas une femmelette ; vous avez des officiers qui ont l'air d'un homme tout autant que moi : la chose est faisable si vous le voulez; je viendrai à votre hôtel en costume. Vous signerez un ordre d'écrou pour le lieutenant... n'importe quoi... vous donnerez ordre au concierge de me loger avec le capitaine... vous aurez été le plus aimable homme du monde, et je vous en aurai toute sorte de reconnaissance.

« — Mais c'est impossible! dit le général en se rapprochant tout à fait et en me prenant une main, que j'eus le courage de lui abandonner.

« — Impossible n'est pas français, général, fis-je en souriant ; et vous l'êtes au suprême degré.

« — Mais que dira-t-on si la chose vient à se savoir?

« — Il me semble que dès que j'en fais bon

marché, vous ne devez pas vous montrer plus difficile. »

« Le général réfléchit un instant ; enfin il me dit, en me regardant d'une façon très-alarmante :

« — Et vous seriez reconnaissante ?

« — Oui, dis-je résolûment.

« — Et quelles garanties aurais-je de cette reconnaissance ?

« — Tout ce que vous voudrez, si cela se fait ; rien du tout, si cela ne se fait pas.

« — Mais, dit le général, à qui du reste j'avais fait beau jeu, en bonne conscience, ne serais-je pas bien imprudent de vous faire crédit ? »

« Il n'y avait pas moyen de retourner sur mes pas ; c'était montrer trop clairement au général que l'estime toute particulière que je professais pour lui n'était autre chose qu'un éloignement très-prononcé, et faire ainsi à mon pauvre capitaine deux ennemis au lieu d'un. Bref, après avoir quelque peu bataillé, je sortis avec la promesse du général, qui avait cru, par prudence, devoir prendre sur la reconnaissance promise

quelques à-compte que je ne pus lui refuser.

« Le général était homme de parole. Le surlendemain je me rendis chez lui en costume d'officier de hussards : et je vous jure que je n'étais pas reconnaissable. Le nez dans mon manteau, munie d'une lettre d'audience que je m'étais fait donner l'avant-veille, je parvins jusqu'au général, qui d'abord ne me reconnut pas. Il me fit, sur mon travestissement, une foule de compliments et de plaisanteries de vieille date, comme, par exemple, celle-ci :

« — Je voudrais bien avoir un régiment composé de hussards comme vous. »

« Ou bien encore :

« — Je voudrais, si j'étais hussard, avoir un semblable camarade de lit. »

« Quand je lui eus donné le temps de faire briller son esprit, je songeai à l'essentiel.

« —Et mon ordre d'écrou, général? » lui dis-je.

« Il revint sur son éternel thème de la reconnaissance. Il avait tenu sa parole ; j'aurais mal agi en ne tenant pas la mienne ; notre conférence ne dura que trop longtemps, et je le quittai enfin

après qu'il m'eut donné de son admiration des preuves que jamais ne reçut officier de hussards.

« J'arrivai au fort du Hâ vers la tombée de la nuit. Cette précaution avait été exigée par le général, et s'accordait du reste assez bien avec le désir que j'avais de voir la surprise du capitaine, quand, après quelques instants de silence, je viendrais à me faire connaître. Les gendarmes qui m'accompagnaient, et auxquels je n'avais pas dit un mot en chemin, étaient porteurs du fameux ordre, lequel était ainsi conçu :

« *Le concierge-geôlier du fort du Hâ écrouera,*
« *jusqu'à nouvel ordre, le citoyen Charles Mal-*
« *lard,* » c'est ainsi que le général avait déguisé mon nom ; il ne fallait pas, comme vous voyez, un grand génie, « *sous-lieutenant au... régiment de*
« *hussards présentement en congé à Bordeaux,*
« *pour fait de tapage nocturne.*

« N. B. *Ce prisonnier n'est pas dangereux.*

« Signé : ***

« Général de division commandant le département de la Gironde. »

« Et en forme d'apostille :

« *Le geôlier est autorisé à laisser communi-*
« *quer librement le sous-lieutenant Mallard,*
« *pendant tout son séjour au fort du Hâ, avec*
« *le capitaine *** du *** régiment d'infanterie de*
« *ligne, présentement détenu audit fort.* »

« J'appelai l'attention du geôlier sur l'apostille, et le priai de me laisser voir sur-le-champ le capitaine à qui j'avais l'intention de demander s'il ne lui serait pas désagréable que je devinsse son camarade de chambre. Un louis que je donnai à ce brave homme, et une bourse que je lui laissai voir et qui était assez bien garnie, le déterminèrent à faire sa démarche à l'instant même. Mon plan était fait : j'avais pris un petit billet tout fait qui ne contenait que ces lignes :

« Charles Mallard se rappelle au souvenir du
« capitaine *** qu'il a eu l'honneur de voir à
« Bordeaux, chez Mme M***. »

« Je ne doutais pas qu'il ne comprît qu'il s'a-

gissait de moi ; en effet, au bout de cinq minutes le concierge descendit et me pria poliment de le suivre, disant que le capitaine serait enchanté de me voir.

« Comme il était clair qu'il allait entrer avec moi dans la chambre, je mis mon bonnet de police sur mes yeux, m'enveloppai dans mon manteau, et marchai derrière mon introducteur.

« — C'est ici, me dit-il, en ouvrant la porte ; voilà ce jeune officier, mon capitaine, dit-il à Raoul ; je suis bien aise pour vous qu'il soit venu ici ; cela vous fera de la compagnie. »

« Je vis Raoul sourire au compliment du geôlier, qui n'eût été rien moins qu'agréable pour moi si j'eusse été un véritable prisonnier. Cette gentillesse dite, il se retira et referma sur nous la porte d'entrée de l'appartement du capitaine.

« Celui-ci vint à moi. Comme il était entre moi et la lampe, il ne me reconnut pas.

« — Pardon, monsieur, me dit-il en s'inclinant, quoique je fusse en apparence son inférieur ; je vous ai fait dire, sur le nom dont vous vous êtes recommandé, que je serais heureux de

vous voir ; il en serait encore ainsi quand vous ne vous recommanderiez que de vous-même. Mais permettez-moi de vous demander si ma mémoire me fait défaut lorsqu'il me semble que votre nom et votre personne me sont également inconnus.

« — Capitaine,... dis-je en déguisant ma voix et non sans émotion.

« — Oh ! monsieur, dit Raoul en me tendant la main, il n'y a pas de hiérarchie en prison ; ici nous sommes camarades. Voulez-vous que nous soyons amis et que...? »

« Tout à coup il s'arrêta, me regarda fixement. Le pas qu'il avait fait pour venir me prendre la main avait donné passage à la lumière de la lampe qui donnait alors en plein sur mon visage.

« — Bonté du ciel ! s'écria Raoul, est-ce un songe ?... »

Puis courant à moi, il me prit dans ses bras :

« — Oh ! non, non, dit-il, ce n'est point une illusion ; c'est bien toi, toi qui viens dans une affreuse prison pour partager mon sort ! Ah !

comment ne t'ai-je pas reconnue tout de suite? »

« Je n'ai pas envie de vous dire toute notre conversation; seulement, je me rappelle que je fus assez embarrassée quand il me demanda comment j'avais fait pour réussir dans ce téméraire projet. Il savait que le général m'avait fait la cour. Je ne pouvais lui dire ce qui s'était passé de point en point; je parvins pourtant à faire une histoire assez coulante, dont le résultat fut que Raoul fut plein d'admiration pour le général, et qu'il jurait que son plus grand désir serait de lui prouver sa reconnaissance. Il paraît qu'il y en a de plusieurs sortes.

« Le concierge revint me dresser un lit, qu'il fallut bien laisser faire pour la forme. Enfin quinze jours s'écoulèrent ainsi, qui ne me parurent pas quinze heures.

« Le plus piquant de l'histoire me reste à dire; je demande cependant la permission d'abréger autant que possible cette partie de mon récit. A bons entendeurs, salut.

« Nous étions, Raoul et moi, d'une prudence extrême. Depuis le lever du soleil jusqu'à l'heure

où l'on fermait les portes, j'étais aussi officier de hussards que Raoul était capitaine d'infanterie ; je ne reprenais mon sexe que le soir. Un jour, pourtant, un de ces jours longs et ennuyeux, on ne sait pourquoi, où les heures semblent se dédoubler et où l'on croit que toutes les pendules retardent, un silence complet régnait autour de nous. Je ne sais quelle maudite idée nous traversa la cervelle ; le fait est que nous avions complétement pris le jour pour la nuit, lorsque tout à coup nous fûmes arrachés à notre distraction par le bruit presque simultané de la clef dans la serrure et d'un horrible cri poussé derrière nous.

« C'était Giroux, le concierge-geôlier, qui s'écria, en se tournant vers une personne qu'il allait introduire :

« — N'entrez pas ! n'entrez pas ! n'entrez pas ! »

« Ces trois exclamations furent proférées sur trois tons très-nuancés qui suivaient la gamme de son indignation croissante. Malgré l'injonction du digne concierge, la personne à qui elle

s'adressait, et qui n'était autre que le général qui venait nous faire une petite visite d'amitié, le brave homme ! malgré cette injonction, dis-je, notre ami le général s'était assez approché de la porte pour voir de quoi il tournait ; ce qui, du reste, ne dut le surprendre que médiocrement. Il écarta le geôlier, s'assura si la première porte était refermée, puis appela le capitaine dans la première pièce, repoussant la seconde porte sur moi, qui me trouvais empêtrée, comme vous pouvez le penser, dans ces damnés habits de hussard.

« — Vous êtes un imprudent, capitaine, dit-il à Raoul avec plus de bonté que n'en eût peut-être mis un autre à sa place, après avoir assisté, ou peu s'en faut, à ce que n'aime jamais à voir un homme qui a du goût pour une femme, et surtout se voyant compromis par notre sottise, qui mettait Giroux dans le secret. Et toi, poursuivit-il en s'adressant à Giroux, qu'as-tu avec ton air effrayé ? Eh bien ! oui, ces pauvres enfants, on les a pris sur le fait : le beau malheur, après tout ! il n'y a que toi et moi qui le sachions ;

ni toi ni moi nous ne dirons rien : on te payera bien et il n'en sera plus question. »

« Le malheureux Giroux, qui était un très-honnête homme, ouvrait, en écoutant ce discours, de grands yeux où se peignait une sainte colère, que le respect dû au général avait peine à contenir. L'effort qu'il faisait sur lui-même réagissait sur toute son organisation : ses dents claquaient, son front suait à grosses gouttes, ses genoux tremblaient, et il laissait de temps en temps échapper des exclamations telles que : « Ah ! — Oh ! — Oh, oh ! » sur tous les tons et avec toutes les inflexions qui peuvent exprimer l'horreur d'une grande abomination.

« Quand le général eut achevé de parler, Giroux se mit à pleurer et finit par s'écrier en sanglotant :

« Mon général, mon général ! c'est vous, vous, vous ! qui dites que ce n'est rien... Deux officiers !... »

« Le général, Raoul, et moi-même qui avais fini par me retrouver dans toutes ces tresses et ces cordons, nous partîmes à la fois d'un tel éclat

de rire, que Giroux, décontenancé, commença à se demander s'il avait tout son bon sens ou s'il ne rêvait pas. Vous comprenez de reste ce qui avait si fort scandalisé Giroux. Quand notre accès de gaieté fut passé, nous expliquâmes au vertueux Giroux que, s'il y avait offense envers la discipline ainsi qu'envers le sixième et le neuvième commandement, il n'y avait pas offense envers les lois de la nature ; il se montra incrédule, peut-être pour qu'on lui prouvât la vérité de ce que l'on avançait, comme Jésus-Christ avait prouvé à saint Thomas qu'il avait été crucifié. Bref, Giroux ne promit de se taire que lorsqu'on lui eut donné des preuves irrécusables que j'avais beaucoup plus de droits aux politesses de Raoul qu'à l'uniforme que je portais.

« La moralité de l'histoire est celle-ci. Le général, après cet incident, annonça à Raoul qu'il l'avait demandé comme aide de camp, et que le ministre de la guerre avait autorisé la mutation. Il ajouta qu'il allait partir pour l'armée du Rhin, et qu'il devait se tenir prêt à l'accompagner ; qu'il allait sortir de prison le même jour, ainsi

que son compagnon de chambre, après qui le colonel, profitant d'un congé d'un mois, s'était mis à courir jusqu'à Paris.

« Nous sortîmes donc du fort du Hâ ; Raoul, le soir, me demanda ce qu'il devait faire, me jurant qu'il resterait si je l'ordonnais. Quinze jours dans la même chambre, si promptement qu'ils passent, mûrissent terriblement une liaison, et l'accident ridicule qui nous était arrivé n'était pas de nature à raviver une flamme presque éteinte. Je ne pressai pas Raoul de demeurer; il partit, me regrettant plus, je crois, que je ne le regrettais : il a été tué sur les bords du Rhin. »

Quand Mme M*** eut fini de parler, un murmure assez significatif régna dans l'assemblée, et l'on regarda les deux autres comme battues. Elles, au contraire, se regardaient en souriant dédaigneusement. Leur sourire semblait promettre quelque chose de tellement au-dessus du récit de Mme M***, comme gros sel, que deux ou trois femmes, de l'aplomb desquelles on avait trop présumé, se levèrent en silence et faussèrent compagnie.

M......d, qui présidait, avant d'accorder la parole à Mme D*** L***, s'adressa ainsi à l'aréopage :

« Il me paraît être de mon devoir de prévenir l'honorable assemblée que le récit que vient de faire Mme M*** est de tout point semblable à celui qu'elle m'avait fait en particulier, si ce n'est qu'elle a un peu plus gazé la narration qu'elle a faite à haute voix, que celle qu'elle m'a fait l'honneur de me faire à voix basse, et dans laquelle j'avais remarqué que le choix des expressions propres, et le rapport de certains détails circonstanciés, donnait au piquant plus de caractère. »

A cet hommage rendu aux ressources que Mme M*** avait à sa disposition, et aurait pu employer, elle rougit modestement. Ses rivales trouvèrent que le président montrait de la partialité pour le hussard du fort du Hâ ; cependant, cet incident n'eut pas de suite, comme on dit dans le *Moniteur*, et la parole fut accordée à Mme D*** L***.

VII

Une partie de campagne. — Les cloisons. — Les *aparte* à haute voix. — Les gars. — Où le bon goût va-t-il se nicher? — L'orage, refuge de la vertu. — Contagion. — La porte ouverte. — Résultat inévitable. — Expédient d'un amoureux. — Le ressort cassé. — Une femme dépravée. — Ruse de guerre. — Habile retraite. — Le double essai.

« J'étais à Nantes, dit Mme D*** L***, où j'étais allée pour quelque temps dans la famille d'une femme de mes amies. Nous fîmes une fois la partie d'aller dîner à une ferme qu'elle possédait à cinq ou six lieues de Nantes. Dans la soirée, le temps se couvrit, et, comme nous allions retourner à la ville, éclata un orage épouvantable qu'il eût été imprudent d'affronter.

« Les fermiers nous offrirent l'hospitalité, et force nous fut bien de l'accepter, quoique le peu d'espace ne leur permît pas de nous donner toutes nos aises. Ces braves gens se délogèrent pour nous caser : il n'y avait que deux lits dans toute la maison ; celui du fermier et de la fermière, et celui de leurs deux fils, grands garçons de dix-neuf et dix-huit ans, qui avaient jusqu'alors échappé à la réquisition, parce que Carrier avait de grandes obligations à leur père, et que, contrairement à son habitude, il avait eu l'honnêteté de s'en souvenir.

« Mon amie avait aussi avec elle deux femmes de sa connaissance, avec lesquelles elle était beaucoup moins liée qu'elle ne l'était avec moi. Il fallait donc que nous occupassions deux à deux les lits que la complaisance de nos hôtes mettait à notre disposition. Comme celui de la fermière était le meilleur, les honneurs en furent faits à nos deux compagnes, et nous nous couchâmes, Henriette et moi, dans celui que nous abandonnèrent les deux jeunes gens.

« Quoique la maison fut fort petite, elle était

partagée en deux corps de logis, ou plutôt en deux pavillons. Dans l'un était la chambre du fermier, à l'unique étage élevé au-dessus du rez-de-chaussée, et sous cette chambre était la salle qui servait en même temps de cuisine, et dans laquelle le fermier et sa femme devaient passer la nuit. Le second pavillon se composait, au rez-de-chaussée, d'une grange, et à l'étage supérieur, de la chambre des fils de la maison et d'un grand grenier, où ces bons jeunes gens établirent leur domicile sans plus de façons qu'on n'en fait à leur âge pour passer une mauvaise nuit.

« Nous nous couchâmes gaiement dans ce grand lit de campagne, où l'on avait mis les draps les plus fins de la lingerie, lesquels étaient encore, comme on peut se l'imaginer, horriblement durs pour des petites-maîtresses. L'orage, en outre, qui, au lieu de cesser, était devenu une véritable tempête, faisait un tel vacarme en sifflant à travers les portes et les fenêtres assez mal jointes du pavillon, que nous ne pouvions parvenir à nous endormir.

« La cloison qui séparait notre chambre du

grenier dont les jeunes gens avaient fait leur chambre à coucher, était si mince, qu'ils devaient entendre le moindre mouvement que nous faisions dans notre lit, et que nous ne pouvions perdre une parole de ce qu'ils disaient, lorsqu'il leur arrivait de causer, ce qu'ils avaient soin, cependant, de ne faire qu'à voix basse. Mais les gens de la campagne, qui n'ont pas l'habitude de ces chuchotements, croient quelquefois parler bien bas, et leurs *aparte* ressemblent à ceux du théâtre, qui sont destinés à être entendus de toute la salle.

« Tout ce que nos voisins se disaient à l'oreille nous arrivait donc aussi distinctement que s'ils eussent été dans la même chambre que nous. Comme je ne supposais pas que la conversation de ces jeunes rustres dût être fort intéressante, je n'y prêtais pas une grande attention et j'enfonçais, au contraire, ma tête dans le traversin, pour tâcher d'échapper au bruit de la tempête, et goûter quelque repos.

« Tout à coup, Henriette me poussa légèrement, et me dit très-bas :

« — Alphonsine, dormez-vous?

« — Hélas non, lui répondis-je ; je crois que nous sommes condamnées à faire une nuit blanche.

« — Ne bougez pas, reprit Henriette, et écoutez.

« — Que voulez-vous que j'écoute? » dis-je assez peu contente de ce nouvel obstacle apporté à mon sommeil.

« Henriette me mit la main sur la bouche, et me dit en collant sa bouche à mon oreille :

« — Nos voisins parlent de nous, ma chère, et, si je ne me suis pas trompée, ils n'en disent pas trop de mal. »

« J'en demande pardon aux merveilleux qui m'écoutent ; mais à ces mots prononcés par Henriette, les deux fils de notre hôte m'apparurent soudainement à la pensée, beaucoup moins comme des paysans qu'ils étaient, que comme deux jeunes hommes à la physionomie heureuse, taillés en Hercule, et qui, à en juger par la découverte de mon amie, avaient le goût aussi bon que les gens de la ville.

« J'obéis à l'invitation d'Henriette ; nous restâmes immobiles, retenant notre respiration pour mieux entendre ; l'orage sembla faire trêve un instant, comme pour favoriser notre indiscrète curiosité ; et voici la conversation qui arriva jusqu'à nos oreilles, non sans faire naître en nous d'étranges réflexions.

« — Ma foi, oui, dit le frère aîné ; quand j'attrape la grande Madeleine dans quelque coin, ça me rend bien aise tout de même ; mais je crois bien que ce doit être tout autre chose d'avoir affaire à une citoyenne comme Mme R***.

« — T'aimes mieux les blondes, toi, Jean, à ce qu'il paraît, dit le cadet en étouffant un éclat de rire ; c'est toujours de Mme R*** que tu me parles. Moi, si on me laissait choisir, j'aimerais mieux celle-là qui est couchée avec elle.

« — Celle qu'elle appelait Alphonsine ! dit le frère aîné.

« — Oui, » dit le cadet.

« C'était, comme vous le voyez, mon amie qui avait touché le cœur de M. Jean, et moi qui

avais fait le plus d'impression sur M. Pierre, son frère cadet.

« — Mme Alphonsine n'est pas trop déchirée non plus, dit Jean : mais, comme tu dis, j'aime mieux les blondes : tu sais bien que la grande Madeleine est blonde.

« — Eh bien ! moi je suis fort pour les brunes, dit Pierre : Toinette et Nanon étaient noires comme des corbeaux ; mais cette Mme Alphonsine, avec sa peau blanche et ses petites mains, je suis sûr qu'elle leur en revendrait encore. Elle vous a des yeux, et des cheveux ! »

« Je mordais mon oreiller, de manière à le mettre en pièces, pour ne pas rire en entendant ce panégyrique, où j'étais proclamée supérieure en qualités à Mlles Toinette et Nanon, malgré ma peau blanche et mes petites mains.

« — Ce que c'est pourtant, dit Jean après une pause ; comme ça vous change un homme, une journée passée auprès de jolies femmes de la ville ! Je crois que si Madeleine était là, à côté de moi, je n'y prendrais pas plus garde qu'à une botte de foin ; tandis que si, par mira-

cle, j'avais Mme R*** entre les mains, je lui ferais deux fois plus d'amitiés qu'à Madeleine en deux ou trois rendez-vous !

« — C'est comme moi, dit Pierre avec un accent énergique qui témoignait de la vérité de son assertion, il me semble que si j'étais avec Mme Alphonsine aussi librement que je le voudrais, je mourrais avant de songer à me séparer d'elle.

« — C'est tout de même agréable d'être le mari d'une petite femme comme ça ! dit Jean avec un soupir.

« — Bah ! dit maître Pierre, qui, bien que le cadet, paraissait avoir plus d'expérience que son frère, ce n'est quelquefois pas leurs maris qui sont les mieux traités, et si je n'étais pas un pauvre paysan, je te promets bien que je ne voudrais pas en être quitte pour mes souhaits, et que je m'arrangerais bien de manière à ne point en avoir le démenti. »

« Dans l'ombre, ma position ne me contraignait pas à garder trop rigoureusement mon quant-à-moi ; je ne jugeai donc pas à propos de

me courroucer beaucoup contre cette opinion si naïvement exprimée par mon adorateur, je me contentai de pousser ma compagne et de lui dire bien bas :

« — Entendez-vous ?

« — Il n'est pas si bête qu'il en a l'air, me dit-elle, et il en sait peut-être plus long que nous.

« — Je ne sais pas ce que j'ai, dit Pierre, je ne saurais dormir.

« — Ni moi non plus, dit son aîné ; ce n'est cependant pas le mauvais lit, ni l'orage ; j'ai dormi à poings fermés sur plus dur que cela, et avec un temps encore pire que celui-ci.

« — C'est peut-être le voisinage, dit le frère cadet ! dame, quand on n'est pas accoutumé à ça, c'est bien fait pour vous faire un peu d'effet.

« — Je ne suis pas capable de dormir de quinze jours dans le lit où ces diables de femmes auront couché, dit Jean.

« — Dire que nous sommes là si près d'elles, dit Pierre, si près que si nous parlions fort, elles nous entendraient, et que de si friands morceaux nous passent devant le nez !

« — Dis donc, frère, dit Jean, j'ai lu dans un bouquin que le portier du citoyen Carrier m'a prêté, et qui s'appelle *les Contes de La Fontaine,* l'histoire d'un fermier à qui sa dame a demandé ce que tu sais bien : est-ce que tu aurais osé, toi ?

« — Elle le lui avait demandé? dit Pierre d'une voix altérée.

« — En propres termes.

« — Pardienne ! si elle avait osé le lui demander, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas osé le faire. Je ne suis pas bégueule.

« — C'est vrai, dit M. Jean.

« — Que le diable emporte la pluie! dit Pierre en grondant, s'il ne faisait pas ce temps du diable, j'irais me promener dans le verger.

« — C'est vrai, dit Jean, nous sommes là auprès du feu ; nous y avons touché de trop près, rien qu'avec les yeux ; je sens que ça me brûle.

« — Ma foi, dit Pierre, j'aime encore mieux m'enrhumer que d'être sur les tisons. Je me lève, viens-tu avec moi ? »

« Je sentis la main d'Henriette qui se posait

sur mon bras comme par un mouvement convulsif; cette main était brûlante.

« — Êtes-vous malade? lui dis-je avec intérêt en me rapprochant d'elle.

« — Ils vont dans le jardin, » me dit-elle sans répondre à ma question.

« Je devinai immédiatement que ma blonde amie qui, malgré son air tout anglais, était de sang créole, avait éprouvé magnétiquement une réaction de l'effet produit par elle et par moi sur ces deux hommes; elle n'essaya même pas de me le dissimuler; au contraire, prenant ma main et la posant sur son cœur, elle me fit sentir combien il battait violemment. Le désordre était dans tous ses sens, et je sentis que ses joues en étaient en feu lorsqu'elle me dit en penchant sa tête vers moi :

« — Ma pauvre Alphonsine, je suis folle ! »

« Elle s'était assise sur son séant; à la lueur des éclairs je voyais ses cheveux en désordre; sa gorge, qu'elle avait parfaitement belle, bondissait sous une respiration précipitée; ses yeux, qui ne m'apparaissaient que lorsque la lueur blafarde

des éclairs venait les illuminer, brillaient d'un éclat qui avait quelque chose de sauvage. Je n'osais pas lui dire un seul mot; je sentais que, quoique je ne fusse pas tout à fait montée au même diapason, je ne pouvais me soustraire entièrement à l'influence de cette belle et jeune nature des tropiques, laissant éclater avec naïveté l'ardeur de ses désirs et les appétits de ses sens. J'étais troublée, et j'avais assez d'expérience pour n'avoir pas de doute sur la nature du trouble que j'éprouvais.

« Tout à coup Henriette se jeta à bas de son lit; comme une jeune tigresse, d'un bond elle fut auprès de la porte à l'autre bout de la chambre. Machinalement je la suivis, et je lui pris la main, sans doute pour la faire recoucher.

« — Laissez-moi, me dit-elle d'une voix brève et impérieuse ; ne voyez-vous pas le temps qu'il fait, et ces malheureux qui vont descendre dans la cour, peut-être gagner la mort parce qu'ils nous aiment.

« — Comptez-vous donc les empêcher? lui dis-je enfin.

« — Sans doute.

« — Mais, pour cela, s'ils exigeaient le prix de leur obéissance, leur accorderiez-vous... ?

« — Tout au monde, dit-elle avec exaltation ; n'est-ce donc rien à vos yeux que cet amour sauvage ? »

« Je ne pus me refuser à reconnaître que le sentiment de désir que nous avions inspiré aux deux frères pouvait bien avoir son beau côté. Je sentis que je ne pouvais demeurer froide entre ces trois êtres qui paraissaient en proie au délire monté jusqu'au paroxysme. Nous entendîmes la porte du grenier s'ouvrir, et le bruit des pas des deux jeunes gens qu'ils essayaient vainement de rendre léger pour ne pas nous éveiller. Tout à coup Henriette, qui avait la main sur la serrure, tourna brusquement la clef, et ouvrit la porte au moment où Pierre et Jean se trouvèrent sur le palier.

« Malgré l'obscurité ils nous aperçurent à l'instant même, et à notre aspect les pauvres jeunes gens demeurèrent anéantis comme si nous les avions pris commettant un crime.

« Une fois lancée dans sa téméraire escapade, Henriette, qui n'était plus maîtresse d'elle-même, ne voyait plus rien qui pût l'arrêter.

« — Jean, dit-elle d'une voix assurée, comme l'est celle d'un malade à qui une fièvre violente prête des forces qu'il ne trouverait pas en lui dans un instant de calme, où allez-vous ? »

« Jean ne répondit pas.

« — Nous ne saurions dormir, dit Pierre qui avait plus d'aplomb que son frère, et nous allons faire un tour de verger.

« — La pluie tombe à torrents, dit Henriette en me serrant le bras convulsivement.

« — Bah ! dit Jean, nous y sommes faits, tandis que...

« — Oui, continua Pierre, voyant que son frère n'osait achever, tandis que nous ne sommes pas habitués à affronter un danger dont nous ne pourrions nous tirer à notre honneur.

« —Qu'en savez-vous? » dit Henriette au comble du délire, en posant sa main sur la rude main de l'aîné des deux jeunes gens.

« L'attouchement de cette main fut l'étincelle

qui mit le feu aux poudres. Quelque rustre que soit un homme, il est impossible qu'il ne comprenne pas le langage de la nature, et la main brûlante et contractée de Mme R*** disait assez clairement qu'elle partageait les désirs de celui qui venait d'exprimer si explicitement ceux qu'elle lui avait inspirés. La perfide petite main fut portée aux lèvres du beau jeune homme, qui crut sentir un léger mouvement qui l'attirait vers la chambre. Il se fit un grand silence, et je vis deux ombres passer entre moi et la porte. Je commençais à ne pas être plus calme que mon amie. Je sentais mon sang refluer vers mon cœur, battre rapidement dans mes artères, et au milieu de cette confusion de tout mon être, j'entendais à deux pas de moi des sons inarticulés qui achevaient de troubler ma raison, lorsque tout à coup je sentis un bras nerveux entourer ma taille, et en moins de temps que je n'en mets à vous le dire, j'avais franchi l'espace qui se trouvait entre la porte de notre chambre et la rude couche que les deux frères venaient d'abandonner.

« Quand le premier moment d'exaltation fut

passé, il me sembla bien que j'en voulais un peu à Henriette de ce qu'elle m'avait fait faire. Mais Pierre se montra si respectueux et si tendre tout à la fois, que, lorsqu'en quittant ce beau jeune homme, je rejoignis Mme R***, je ne lui en voulais plus du tout.

« Le lendemain, la pluie avait cessé, mais comme il n'y a que le premier pas qui coûte, nous étions désolées de repartir sitôt : il n'y avait cependant pas moyen de demeurer à la ferme ; il fut donc convenu que nous partirions après le dîner. Pendant le repas, Pierre me regarda d'une manière significative, à laquelle, cependant, je ne compris d'abord pas grand'chose ; mais je ne tardai pas à savoir ce qu'il avait voulu dire : j'étais à me creuser la cervelle pour deviner quelle avait pu être l'intention de mon ami Pierre, lorsque le cocher vint nous raconter d'un air dolent que le grand ressort de la calèche était cassé en deux endroits. Il était impossible de faire venir une voiture de Nantes, et nous paraissions assez peu disposées à nous embarquer dans une charrette de la ferme. Les bons fermiers

insistèrent d'ailleurs tellement pour que nous restassions encore une nuit, nous protestant, ainsi que les deux garçons, qu'ils étaient heureux de se déranger pour nous garder, que nous nous laissâmes persuader, après nous être fait prier tout juste autant qu'il le fallait pour que l'on ne se doutât pas du plaisir que nous avions, Henriette et moi, à ne pas retourner à Nantes sans avoir renouvelé les passe-temps de la nuit précédente.

« Je vis à l'air triomphant qui se peignit dans tous les traits de maître Pierre, qu'il était l'auteur du crime commis sur notre calèche. Un coup d'œil que je lui lançai pour lui faire voir que je l'avais compris et que je le remerciais de son ingénieuse idée, lui causa une telle joie et lui fit faire tant d'extravagantes démonstrations, que je craignis qu'il n'éventât la mèche; une de nos compagnes lui demanda, d'un ton où je crus découvrir une intention marquée, si l'accident qui nous arrivait était une chose si heureuse, pour qu'il parût si satisfait en l'entendant annoncer. J'eus peur qu'il ne s'empêtrât dans ses

réponses ; mais il s'en tira assez bien en lui disant que c'était chose si rare de voir des personnes aussi distinguées à la ferme, qu'il croyait pouvoir plutôt se réjouir de l'honneur que nous faisions à ses parents, que déplorer la perte d'un misérable ressort à laquelle Mme R*** ne pensait déjà certainement plus.

« — D'ailleurs, ajouta-t-il gaiement, et pour reprendre le langage qui lui était habituel, le carrossier de madame est mon compère ; c'est une aubaine pour lui, et je m'en réjouis d'avance. »

« On se promena après le dîner; je saisis la première occasion de parler à Pierre à quelque distance des autres. Il me confirma dans ma conjecture ; j'eus d'abord envie de le gronder, mais il me montra tant de crainte de m'avoir déplu, que je fus obligée, pour le consoler, de lui laisser voir tout le plaisir que j'éprouvais. Cet excellent jeune homme avait toute la simplicité d'un enfant unie à la virile beauté d'un homme fait. Il m'apprit qu'après avoir fait le coup, songeant à la conséquence naturelle, il avait été retirer un

matelas du lit de son père, qu'occupaient nos deux amies, afin, disait-il, de pouvoir me recevoir plus convenablement dans son pauvre grenier. Nous dîmes beaucoup de folies, et je le quittai pour rejoindre la troupe.

« J'allais quitter l'allée que j'avais suivie avec Pierre, lorsqu'au détour, je vis débusquer de derrière la charmille qui la bordait, Mme de Saint-D***, celle qui avait interpellé le jeune homme pendant le dîner.

« Je restai assez étonnée de la voir seule, et je conçus aussitôt une inquiétude assez naturelle; elle pouvait avoir entendu toute la conversation que j'avais eue avec le fils du fermier, et elle avait été on ne peut plus claire. Mme de Saint-D*** s'aperçut de mon embarras, et elle s'empressa, non de me rassurer, mais de me prouver que mes craintes n'étaient que trop fondées. Cette femme, que je ne connaissais du reste que fort peu, avait toujours été mon antipathie. J'avais souvent fait la guerre à Henriette sur sa liaison avec elle, ainsi qu'avec Mme P***, qui l'accompagnait dans notre partie. Mme R*** m'avait tou-

jours répondu qu'elle ne l'aimait pas plus que moi, mais qu'elle la craignait.

« Mme de Saint D*** était en effet la plus méchante femme du monde : libertine sans passions, elle avait une de ces réputations qu'il n'est jamais permis à une femme d'avoir. Je ne fais pas grand cas de la pruderie, ni même de la sagesse ; mais je me jetterais par-dessus le Pont-Neuf, si je savais que l'on dît de moi ce que l'on disait d'elle.

« Je ne fus donc que médiocrement réjouie de l'aspect imprévu de Mme de Saint-D***, et surtout de la harangue qu'elle jugea à propos de me tenir sans autre préambule :

« — Madame, me dit-elle, il me paraît que vous vous consolez facilement de l'accident à l'aide duquel vous nous retenez une nuit encore dans ce taudis!...

« — Je vous retiens, madame! dis-je en prenant un air digne pour cacher l'embarras où j'étais ; je ne comprends pas l'expression.

« — Allons donc, madame, dit Mme de Saint-D***, je suis au fait : vous avez passé la nuit avec M. Pierre, Henriette avec M. Jean, et

M. Pierre a eu l'heureuse idée de briser le ressort de la calèche pour vous forcer à demeurer une autre nuit à la ferme. Vous voyez bien que je sais à quoi m'en tenir ; et pour vous éviter la peine de me dire que j'ai mal deviné, je vous dirai que je suis là depuis un quart d'heure, et que j'ai tout entendu.

« — Eh bien, madame, m'écriai-je furieuse d'une pareille insolence à brûle-pourpoint, à qui Henriette et moi devons-nous compte ici de notre conduite ?

« — A maître André et à sa femme, peut-être, dit Mme de Saint-D***, avec un affreux sourire qui la rendit presque laide.

« — Allons donc, dis-je en affectant une gaieté que j'étais loin d'éprouver, si nous étions des hommes, et que ces jeunes gens fussent des jeunes filles, à la bonne heure ; mais je ne crois pas que nous les ayons déshonorés.

« — Et vous comptez, dit Mme de Saint-D*** en me regardant avec des yeux flamboyants, vous comptez passer cette nuit comme vous avez passé l'autre ?

« — Vous êtes plaisante avec vos questions, dis-je en faisant un pas pour m'éloigner. Que vous importe ?

« — Vous êtes donc bien bête, répliqua Mme de Saint-D*** en m'arrêtant par le bras, puisque vous ne comprenez pas quel intérêt j'ai à vous faire cette question, et même à vous empêcher d'accomplir votre projet ? La chose est pourtant claire comme le jour : j'ai envie de ce jeune homme, et si vous ne me le cédez pas, je vous perds.

« — Vous me poignarderiez que je vous refuserais ! » m'écriai-je emportée par l'exaltation.

« Mme de Saint-D*** me regarda un instant en silence, fit un geste qui annonçait qu'elle venait de prendre une résolution, et me quitta sans proférer une parole.

« J'allai rendre compte de tout à Henriette, qui, connaissant le caractère de Mme de Saint-D*** et de sa digne amie, Mme P***, me dit que nous devions nous attendre à tout de leur part.

« Elles se promenaient seules de leur côté, et paraissaient comprendre que leur société nous

gênait ; aussi, dès que le jour tomba, elles prétextèrent un peu de fatigue, et se retirèrent.

« Nous ne voulûmes pas les imiter, pour ne pas affliger le fermier et sa femme, qui, pour nous divertir, avaient organisé une grande partie de loto. Nous restâmes les dernières, Henriette et moi, et quand la fermière nous donna une lumière pour aller nous coucher, on peut juger de notre stupéfaction en l'entendant nous dire :

« — Venez par ici, mesdames ; vos amies ont dit qu'il était bien juste que chacune eût son tour ; et que puisque notre lit valait mieux que celui de nos enfants, elles voulaient que vous y couchiez cette nuit. »

« Mme R*** me regarda d'un air moitié furieux, moitié plaisant ; cependant je la voyais pâlir de colère.

« — Attendez-moi un instant, dit-elle en saisissant la lumière, je ne peux pas souffrir une pareille chose ; j'espère qu'il sera encore temps, ajouta-t-elle en me pressant la main.

« Elle disparut ; j'attendais son retour avec

une véritable anxiété ; elle reparut au bout de deux minutes, pâle comme la mort.

« — Montons, » me dit-elle.

« Et elle m'indiquait l'escalier qui conduisait à la chambre du fermier.

« Quand nous fûmes seules, elle tomba sur une chaise, et eut une crise nerveuse que je parvins à calmer très-difficilement. Enfin elle put me donner quelques explications.

« —Je ne sais,me dit-elle,comment ces imbéciles ont pris le change ; mais je suis sûre qu'ils se croient avec nous ; les noms d'Henriette et d'Alphonsine, que j'ai entendu prononcer, ne me laissent point de doute à cet égard. Mais ce que vous n'auriez pas imaginé, c'est qu'ils sont tous les quatre dans la même chambre. »

« Je ne pris pas la chose comme Henriette ; je regrettais fort ce qui s'était passé la nuit précédente, et je me sentis révoltée de ce qui se passait dans le moment. Mais je n'étais pas au bout de ce qui devait exciter mon indignation.

« Au point du jour, nous fûmes réveillées par Mme de Saint-D***, qui, avec un cynisme

dont une fille aurait eu honte, nous dit :

« — Je viens vous remercier toutes deux, mes belles, du cadeau que vous nous avez fait à Adèle et à moi. Je puis du reste vous féliciter toutes deux en connaissance de cause, car Adèle a voulu, comme moi, savoir à quoi s'en tenir sur votre bon goût à toutes deux : les deux frères devraient être jumeaux. L'un vaut l'autre. »

« Cette belle harangue achevée, elle disparut. Avant que nous l'eussions revue, nous entendîmes le bruit des roues de la voiture que l'on nous amenait, et que le cocher, qui était parti pour Nantes, le soir même, nous avait expédiée immédiatement.

« Henriette, pour se venger de Mme de Saint-D*** et de son amie, imagina de repartir sans elles ; nous nous habillâmes à la hâte ; nous nous mîmes à la fenêtre, et nous fîmes signe au cocher de rester en dehors de la ferme, d'où il nous fut facile de sortir sans être vues ; depuis ce jour, Henriette ne revit plus Mme de Saint-D*** ni son amie, et ne retourna plus à sa ferme, qu'elle vendit, du reste, six mois après. »

VIII

Le gros sel et les plats fins. — Indiscrétion des dates. — Le couvent. — La bonne maîtresse. — L'amie de pension. — Les lectures. — Ingénuité. — Les gravures. — M. de Voltaire. — La Pucelle. — Un cours de rhétorique. — Le serment. — Le mariage. — Appel à la bonne foi. — Le frère d'une amie. — Les combats de la vertu. — Défaite. — L'enseignement mutuel. — Discrétion.

L'aréopage, qui n'était pas encore appelé à décider la question qui s'agitait en sa présence, parut cependant assez embarrassé à la fin de l'histoire de Mme D*** L***; peut-être ne valait-elle pas celle de Mme M***, mais on pouvait difficilement montrer plus de cynisme. Mme D***

L*** reçut avec une modestie digne d'un grand orateur les félicitations de ses amis, et répondit par un magnifique sourire de dédain aux sarcasmes qu'elle n'entendait pas, mais qu'elle lisait dans les regards des personnes moins bienveillantes. Quand ce petit brouhaha, assez en usage dans toutes les assemblées délibérantes à la suite d'un discours marquant, eut été apaisé, la blonde Mme B*** s'accouda nonchalamment sur le bord du canapé où elle était assise, et, promenant son joli regard azuré, qui était doux sans mollesse et vif sans effronterie, exclusivement sur les hommes qui se trouvaient dans l'auditoire :

« Messieurs, dit-elle avec ce petit air impertinent qui sied si bien aux gens qui savent le porter, vous ne serez peut-être pas fâchés, après les plats au gros sel que l'on vient de vous servir, de goûter de quelque mets un peu plus fin, dont, j'ose l'espérer, la saveur ne sera pas moins piquante. Je déclare que s'il me fallait suivre ces dames sur le terrain où elles nous ont amenés, j'aimerais mieux me reconnaître battue. J'ignore les douceurs de la vie de garnison et de la vie

champêtre; mais, si vous le voulez, je vous dirai une petite histoire assez drôlette qui, pour sentir bon, n'en est pas plus mauvaise. »

Les deux narratrices et leurs tenants *quand même* firent une petite grimace dédaigneuse, mais ne répondirent pas un mot. Mme B*** avait de l'esprit, on l'aimait généralement mieux que ses rivales ; un léger murmure approbateur, qui accueillit son préambule, fit comprendre à celles-ci et à leurs partisans qu'ils seraient mal venus à la plaisanter. Le président l'engagea donc, avec une impartialité qui montrait qu'il était digne des hautes fonctions auxquelles il avait été appelé, à conter ce que bon lui semblerait et comme elle l'entendrait, et Mme B*** commença son récit en ces termes :

« Il n'y a guère ici que Mme V*** qui sache bien mon âge; elle m'a vue naître. »

Cette phrase dite d'une voix flûtée fit rire l'assemblée et rougir, sous l'épaisse couche de rouge qui lui couvrait le visage, Mme V***, qui avait l'habitude de dire : « Nous autres jeunes femmes. »

« Je vous dirai donc que, bien que je ne paraisse que vingt-quatre ou vingt-cinq ans, j'en ai trente-trois, étant née en 1763, reprit Mme B*** sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'avait produit sa révélation sur l'auditoire et sur Mme V*** qui, à l'énonciation de la date exacte, devint de la plus belle couleur de homard. J'ai été élevée au couvent de la rue du Bouloy. Il y avait une grande sous-maîtresse qui était plus bête que corrompue, gourmande et coquette à l'excès, et dont, avec quelques friandises et quelques chiffons, nous faisions tout ce que nous voulions. Ses complaisances se bornaient en général à nous donner une certaine liberté dont le résultat était, tout au plus, de petits péchés véniels; cependant elle doit avoir à se reprocher d'avoir compromis le salut de plus d'une d'entre nous par une certaine complaisance dont les effets étaient plus sérieux. Elle avait une cargaison de romans qu'elle prêtait en cachette à celles qui savaient conquérir ses bonnes grâces par leur générosité. Si ce n'avaient été que des romans purement et simplement, le mal n'aurait pas été grand; mais dans

le nombre, il y avait ce que l'on appelle généralement de mauvais livres. *Clarice Harlowe* et la *Nouvelle Héloïse* eussent déjà été d'assez mauvaises lectures pour des jeunes filles de quinze ans; mais la collection de Mlle Lebrun était au grand complet. Elle avait les romans de Crébillon, les contes de Lafontaine, Boccace, tout l'arsenal enfin dont se sert le diable quand il veut s'emparer de nous au moyen de la lecture.

« Toutes ces demoiselles, même parmi celles qui étaient bien dans les papiers de Mlle Lebrun, n'avaient pas le bonheur de jouir de la faculté de se former le cœur et l'esprit à ces lectures instructives. Il n'y avait que les favorites, et celles, surtout, sur la discrétion desquelles elle pouvait compter.

« J'avais, comme on en a toujours au couvent, une amie intime qui était la fille d'un cousin éloigné de ma mère. La conformité de nos caractères, bien plus que cette parenté contestable, nous avait liées, Berthe et moi, dès notre entrée au couvent. Par une assez singulière coïncidence elle était née la même année, le même jour, à la

même heure que moi. Nous avions cru voir, dans ce rapprochement dû au hasard, une volonté providentielle qui nous ordonnait de ne pas nous quitter dans la vie après y être entrées ensemble, et avoir été réunies de nouveau par une commune éducation. J'aimais Berthe comme une sœur. Quelqu'un a dit que pour qu'une amitié réelle puisse subsister, il faut qu'entre ceux qui l'éprouvent il y ait des dissemblances notables. Il est possible que cette observation soit juste ; s'il en est ainsi, Berthe et moi faisions exception à la règle. Son caractère et le mien étaient tellement semblables que pas une pensée ne venait à l'une sans qu'elle fût approuvée par l'autre ; nous étions vêtues toutes deux de l'uniforme des pensionnaires ; toutes deux nous étions blondes, blanches ; toutes deux nous avions des yeux bleus et un certain embonpoint qui nous allait très-bien ; enfin, quoique nos traits n'offrissent pas les mêmes lignes, nous nous ressemblions comme auraient pu se ressembler deux sœurs.

« Comme nos parents étaient fort riches et

que nous étions extrêmement gâtées, nous avions à notre disposition tout ce qu'il fallait pour devenir les favorites de la grande Lebrun. Nous avions toujours un buffet amplement fourni des meilleures friandises qui sortissent de l'office de mon père ou de celle de Mme P*** de la C***, la mère de Berthe. Il n'y avait pas de pensionnaire qui eût une garde-robe aussi bien montée que les nôtres, et l'on nous passait trop volontiers nos fantaisies pour que l'on songeât à nous en demander plus long quand nous déclarions que nous avions fait présent à une de nos sous-maîtresses d'un ruban, d'une dentelle, ou de tout autre colifichet qui ne nous agréait plus.

« Mlle Lebrun n'avait donc pas, comme on le pense bien, d'élèves plus chéries que moi et ma compagne. Cette fille, qui était d'une simplicité rare, n'avait pas, en mettant entre nos mains ses livres pernicieux, le dessein prémédité de nous dépraver et de nous perdre ; mais ayant été elle-même (ce que l'on ignorait, à ce qu'il paraît, dans le couvent) d'une grande facilité de mœurs dès sa première jeunesse, il lui semblait que la

destinée de toutes les femmes était d'en passer par là, et que, la chose devant arriver tôt ou tard, il ne fallait pas croire que le mal dût en être attribué à ses livres qui nous faisaient tant de plaisir, et qui lui valaient de si bonnes aubaines. Elle nous administrait les poisons que contenait sa bibliothèque secrète avec la même impassibilité qu'un médecin que l'on payerait bien cher pour administrer des remèdes à un cadavre, et qui lui donnerait de l'arsenic ou de l'opium à forte dose, certain que ses drogues ne feraient pas de mal à un homme bon à enterrer.

« Il arrive quelquefois que c'est l'excès contraire qui préserve du poison que recèlent ces dangereuses lectures. On comprend, en effet, que des jeunes filles, des enfants, élevées dans les meilleurs principes, avec une surveillance austère, se trouvent tout à fait dépaysées en tombant sur certains mauvais livres qu'il leur faudrait souvent un dictionnaire pour comprendre. C'était précisément le cas où nous nous trouvions, Mlle P*** de la C*** et moi; nous avions admirablement mordu au style passionné des

romans ordinaires dont Mlle Lebrun avait d'abord amusé notre jeune curiosité ; pourtant il était quelques passages qui nous avaient paru tout à fait inintelligibles, malgré les explications les plus claires ; tel était, par exemple, le passage de Clarice, où il est fait mention d'une horrible maison où Lovelace conduisit sa maîtresse. Nous avions demandé tout naïvement à notre chère Lebrun ce que cela signifiait, et, tout aussi naïvement, elle nous avait répondu qu'il l'avait conduite dans une maison de filles. La glose nous parut aussi obscure que le texte ; comme nous n'étions pas encore fort avancées dans nos lectures, nous n'osâmes pas pousser nos investigations plus loin, et nous ne retirâmes pas de ce passage tout le fruit que le diable était en droit d'espérer. Notre embarras ne fut pas moindre pour l'expédient dont s'avisa Julie, dans la nouvelle Héloïse ; nous eûmes recours à notre oracle qui nous donna une réponse tout aussi catégorique, et à laquelle nous ne comprîmes pas plus qu'à la première.

« Mais, comme on le pense bien, cette can-

deur primitive ne pouvait résister longtemps aux lectures réitérées que la cupidité de Mlle Lebrun nous procurait. Les livres les plus infâmes nous furent fournis par elle, et notre ignorance diminua de jour en jour. Pourtant, je dois le déclarer, nous avions bien plus de théorie dans la tête que d'aptitude à la pratique, et nous connaissions une foule d'histoires à faire rougir un cordelier que nous aurions été fort en peine de dire comment on fait l'amour.

« Une particularité que je me rappelle prouve, du reste, combien la pauvre Lebrun comprenait peu la portée de l'horrible conduite qu'elle tenait avec nous. Elle nous avait prêté un livre des plus énergiques. Le titre portait :

LES DEUX COUVENTS,

Avec 24 gravures.

« C'était une effroyable histoire de carmes et de carmélites qui habitaient deux couvents contigus. Nous la dévorâmes, mais nous fûmes fort désappointées de ne pas trouver une seule des

vingt-quatre gravures promises par le premier feuillet. Nous nous en plaignîmes à Lebrun qui nous répondit gravement :

« — Mesdemoiselles, ces gravures sont de la dernière indécence. Beaucoup de mes livres en avaient de semblables ; je les ai coupées et jetées au feu. De pareils objets ne sont faits que pour les mauvais lieux. »

« Cette délicatesse nous avait paru très-acceptable ; nous regrettâmes fort les gravures condamnées à l'auto-da-fé par cas de conscience de celle qui nous prêtait le texte, et il ne fut plus question d'être instruites, comme disent les savants, je crois, *de visu*.

« On peut se faire, cependant, une idée de la perturbation que ce texte, tout privé qu'il fût des planches explicatives, avait portée dans notre tête et dans nos sens. Malgré cela, je le répète, nous étions dévergondées, sur certains points, comme des mousquetaires, et innocentes, comme nous aurions dû l'être en tout, sur certains autres. Nous n'aurions point reculé devant la proposition de passer huit jours dans un couvent

de cordeliers ou de carmes ; mais s'il nous avait fallu définir positivement ce que nous aurions eu à leur accorder, la chose nous eût été impossible.

« Vous allez en avoir la preuve par un autre fait qu'il faut absolument que je vous raconte, parce qu'il est la base sur laquelle repose mon historiette.

« C'était en 1778, le jour anniversaire de *notre* naissance. Berthe et moi nous venions d'avoir quinze ans. Nous allâmes passer la journée chez la vieille Mme P*** de la C***, la grand'mère de Berthe. On parla beaucoup de Voltaire, qui venait de mourir. La vieille dame, qui était d'une dévotion exagérée, s'emporta contre le philosophe, qu'elle appelait l'antechrist ; et son frère, le grand-oncle de mon amie, vieux chevalier de Saint-Louis, tonna surtout contre un poëme infâme, où il avait essayé de ternir une des gloires de la France, dans une suite de saletés et d'ordures. Mon étonnement et celui de mon amie furent grands ; nous ne connaissions de Voltaire que *la Henriade* et *Mérope*, et les qua-

tre vers d'*Alzire*, qui, déjà, étaient dans toutes les grammaires.

Des dieux que nous servons connais la différence, etc. (1).

Nous ne pouvions comprendre un mot à ce qui se disait. On nous reconduisit le soir au couvent, et nous ne quittâmes pas l'hôtel de la bonne grand'mère avec autant de chagrin que de coutume, parce que nous avions hâte de demander à Lebrun ce qu'avait fait Voltaire, et surtout quel était ce poëme qui avait si fort exaspéré le vieux chevalier de Saint-Louis.

Nous n'y manquâmes pas. La naïve sous-maîtresse nous donna toute satisfaction ; elle nous apprit que Voltaire avait écrit contre la religion des livres passablement ennuyeux (elle ne les avait pas) ; qu'il avait en outre composé des contes et des romans qui, par contre, étaient

(1) Ces quatre vers détestables sont littéralement traduits de quatre vers anglais, très-beaux et très-nombreux du poëte Rowe. — Si Voltaire avait rencontré dans Corneille un vers comme le premier, il n'eût pas manqué de s'écrier : *La différence des dieux! quel langage! quel style!*

fort réjouissants, et que le poëme qui avait si fort excité la colère de l'oncle de Berthe, avait pour héroïne la célèbre Jeanne d'Arc, et s'appelait *la Pucelle d'Orléans.*

« Mlle Lebrun, qui avait sans doute reluqué quelques-unes des charmantes fantaisies que nous avions rapportées à l'occasion de notre anniversaire, ajouta que si elle ne nous avait pas jusqu'alors prêté les romans et les poëmes de M. de Voltaire, ce n'était pas faute de les avoir; mais uniquement par crainte de l'effet qu'une pareille lecture pourrait produire sur nous; que, d'ailleurs, le nom seul de Voltaire, proféré dans le couvent, suffirait pour la faire renvoyer, et peut-être pis, si l'on venait à savoir que c'était par elle que nous nous étions procuré ces ouvrages; qu'elle avait souvent été au moment de faillir à la loi qu'elle s'était imposée à cet égard, tant elle aimait à nous être agréable; mais que, par bonheur, elle avait eu la force de résister à la tentation, et qu'elle s'applaudissait de l'ignorance où nous étions à l'égard de cet écrivain pernicieux.

« Quelqu'un qui eût entendu ce discours et qui n'eût pas connu le catalogue des livres que nous avait fournis Mlle Lebrun, aurait pu croire que les ouvrages que nous avions tenus de cette complaisante personne, n'étaient autres que l'*Introduction à la vie dévote, la Vie des saints,* ou toute autre nourriture spirituelle appropriée à notre sexe et à notre âge. Nous aurions pu, si nous avions eu plus d'expérience, voir l'artifice grossier dont se servait la sous-maîtresse pour nous monter l'imagination et nous faire payer plus cher sa dose de poison. Mais à quinze ans, avec les antécédents qui existaient, nous ne pouvions avoir d'autre sentiment que celui de la curiosité. Nos meilleures provisions, nos plus jolies nippes passèrent de notre cabinet entre les mains de Mlle Lebrun, et le soir même nous fûmes mises en possession d'un exemplaire de *la Pucelle*, orné de notes et de variantes, et de deux gravures par chant, lesquelles, malheureureusement, étaient absentes par suite de la grande mesure de précaution prise par la propriétaire des livres.

« Ce que je vais vous dire va peut-être vous paraître incroyable, mais c'est l'exacte vérité; quand nous eûmes lu les vingt et un chants du poëme de Voltaire, les notes et les variantes qui ne laissent rien à désirer, nous nous regardâmes Berthe et moi, et je lui demandai si elle avait compris ce que Jeanne d'Arc tenait si fort à conserver et dont le poëte faisait dépendre le salut de la France. Elle me répondit que non, et nous voilà tout aussi avancées que pour Clarice et la nouvelle Héloïse.

« Nous nous adressâmes à Lebrun, elle nous rit au nez et nous dit crûment le mot : c'était le substantif formé du nom dont est qualifiée l'héroïne du poëme.

« Nous étions convenues, Berthe et moi, si l'explication de Lebrun ne nous donnait pas de nouvelles lumières, de la pousser un peu et de tâcher de revenir de cette exploration un peu moins bêtes qu'en la tentant. Je regardai Berthe qui m'enhardit d'un coup d'œil, et je dis à la sous-maîtresse en rougissant jusqu'au blanc des yeux :

« — Mais, ma chère Lebrun, vous ne nous apprenez rien de nouveau ; ce mot là est mille fois dans l'ouvrage. Ce que nous voudrions savoir c'est ce qu'il veut dire. »

« Lebrun fut abasourdie ; il est évident qu'elle reculait devant l'explication ; notre simplicité, qui avait résisté aux monstrueuses lectures qu'elle nous avait fait faire, était pour elle un reproche, et elle hésita à consommer l'œuvre commencée et du résultat de laquelle la Providence semblait avoir voulu nous préserver. Mais il n'était plus temps, notre curiosité ne lui laissa pas le temps de s'affermir dans cette bonne résolution ; ce que la corruption avait gâté en nous à notre insu, se faisait jour avec tant de violence, que ce qui était resté pur était éclipsé et jeté dans l'ombre. Mlle Lebrun, vaincue par nos prières et par de nouveaux cadeaux, nous fit un cours très-détaillé qui nous fit rougir plus d'une fois ; et quand nous la quittâmes, nous savions parfaitement, en théorie, ce que c'était que la qualification donnée à Jeanne d'Arc, ce que c'était que d'être ce qu'elle était, et ce qu'il

fallait faire pour cesser de l'être. Tout d'un coup les effroyables lectures que nous avions faites, et que souvent nous abandonnions comme vides de sens pour nous, apparurent à notre imagination qui fut d'abord révoltée de tant d'images obscènes, mais qui avait été tellement saturée de toutes ces horreurs, qu'elle finit par les accepter ; le mal était fait. Les révélations de Lebrun nous rendant désormais intelligibles les scènes les plus licencieuses, nous nous accoutumâmes, peu à peu, à trouver ces choses-là toutes naturelles, et il ne nous manquait plus que l'exécution pratique d'une théorie que nous possédions à fond.

« Voici, maintenant, quel fut le résultat des connaissances que nous avions acquises, et ce qui produisit l'anecdote que j'ai promis de vous raconter. Quand nous nous fûmes parfaitement rendu compte des divers états par lesquels la femme passait successivement, et que nous eûmes constaté à nos propres yeux que nous étions parfaitement ce que Jeanne d'Arc devait être pour que la France fût sauvée, il nous eût été pénible de mourir avec ce précieux trésor, et si la mort eût

été prochaine, nous eussions, comme la fille de Jephté, demandé le temps de pleurer sur notre virginité. La nature avait mis en nous un penchant très-prononcé pour le plaisir. Quand j'étais seule avec Berthe, nos conversations étaient un reflet de nos lectures, et comme nous nous plaisions à multiplier les rapports que le hasard avait établis entre nous, il nous vint en tête l'heureuse idée, pour que l'harmonie qui existait entre nos deux personnes ne fût pas détruite, de nous engager, par un serment solennel, à passer, le même jour, de l'état de fille à l'état de femme.

« Nous avions seize ans quand on nous retira du couvent; au bout d'un mois Berthe fut demandée en mariage par le comte de Ch*** ; les préparatifs se firent avec éclat, et il fut convenu que le mariage serait célébré au château de***, que possédait M. P*** de la C***, à quelques lieues de Paris.

« Comme on le pense bien, je fus désignée comme demoiselle d'honneur de mon amie, qui était presque ma cousine. Tout se passa à mer-

veille ; le comte était un homme de bonne mine, qui paraissait fort amoureux de Berthe, laquelle ne semblait pas le voir d'un mauvais œil.

« Dans la journée, après le dîner, Berthe me prit à part et me dit quand nous fûmes seules :

« — Louise, je viens de me marier ; ce soir je serai tout à fait la femme de M. de Ch***; et notre serment ?

« — J'y ai bien pensé, lui dis-je, mais je crois que nous serons obligées d'y manquer.

« — Cela me portera malheur, » me dit Berthe du ton le plus naïvement sérieux.

« Je ne pus m'empêcher de rire.

« — Mais, repris-je, je ne vois pas trop comment il en serait autrement; à moins, continuai-je avec une légèreté qui était le fruit de la corruption que les lectures du couvent avaient jetée dans mon âme, et dont je ne me rendais pas compte le moins du monde, à moins que ton mari ne me rende le même service que celui qu'il te rendra à toi-même. »

« Berthe ne parut pas goûter extrêmement cette proposition. Je l'embrassai en l'assurant

que j'avais plaisanté, et je lui dis gaiement :

« — Consolons-nous, ma pauvre Berthe, j'aurai mon tour, n'y pensons donc plus.

« — C'est que, reprit Berthe, j'y ai beaucoup pensé, au contraire, je ne suis pas une égoïste. Est-ce que tu ne vois personne...?

« — Ah! m'écriai-je en l'interrompant, il y a bien le chevalier de R***, mais il n'est pas ici.

« — C'est fâcheux, dit Berthe aussi sérieusement que si nous avions discuté une question toute simple. Mais j'avais pensé... que... mon frère.

« — Henri! m'écriai-je en riant. C'est un enfant.

« — Il a un an de plus que nous, dit Berthe ; et il ne demande pas mieux.

« — Tu le lui as donc demandé?

« — Oui, murmura Berthe en rougissant beaucoup, il te trouve charmante, et si tu tiens à notre serment... »

« Je ne voyais Henri que fort rarement. Il était élevé par un précepteur qui était un abbé honnête homme, et qui le surveillait conscien-

sement; je n'avais jamais pensé au frère de Berthe que comme on pense à un enfant. Mais il se présenta immédiatement à ma pensée avec toutes ses grâces, sa jolie taille déjà développée, ses grands yeux noirs que je trouvai pour la première fois tendres et passionnés ; je sentis mon cœur battre avec violence ; un nuage monta devant mes yeux, et je ne pus trouver un mot à dire à Berthe, tant j'étais troublée de ce que je venais d'entendre.

« — Eh bien, me dit-elle, que dirai-je à Henri?

« — Est-ce que tu oserais si tu étais à ma place? lui dis-je enfin d'une voix mal assurée.

« — Oui, me dit-elle résolûment.

« — Mon Dieu, lui dis-je avec naïveté, je ne demanderais pas mieux, mais à présent, je ne sais pourquoi, j'ai peur.

« — C'est que tu ne m'aimes pas, » dit Berthe avec un dépit comique.

« Je me mis à pleurer. Berthe me serra dans ses bras, nous nous parlâmes à peine, mais quand elle me quitta après m'avoir tendrement embras-

sée et que j'eus la conscience de ce qui venait de se passer, je me rappelai que je venais de lui permettre de dire à Henri que la porte de ma chambre serait ouverte la nuit prochaine.

« Au souper, je vis Henri : il était radieux ; je baissais les yeux et je me sentais agitée du même trouble que j'avais souvent éprouvé quand, plus instruite par les révélations de Mlle Lebrun, je lisais quelques-uns des livres qu'elle continuait à nous prêter. La soirée me paraissait d'une longueur interminable, et cependant quand je montai dans l'appartement qui m'était destiné, il me sembla que j'aurais encore voulu reculer l'instant décisif. Je tremblais comme une feuille. Ma femme de chambre couchait dans une pièce qui précédait la mienne ; mais Berthe m'avait appris, dans la conférence où elle m'avait arraché mon consentement, que dans la chambre où je couchais, il y avait une petite porte qui donnait sur un corridor de dégagement, et c'était cette petite porte que j'avais promis d'ouvrir.

« Je congédiai bien vite ma femme de chambre, prétextant une grande envie de dormir, ce qui

était assez naturel, du reste, après la journée assez fatigante que je venais de passer. Lorsque je fus seule, j'allai doucement pousser le verrou de la porte qui menait à la chambre où couchait Mlle Justine; puis je m'arrêtai tout court, saisie d'un tremblement épouvantable. Rien ne peut préciser ce qui se passait en moi : c'était un choc d'idées de libertinage et de pudeur, de craintes et de désirs qui me troublait au dernier point. J'étais brûlante; un instant je résolus de manquer à ma promesse, et par un vertueux retour sur moi-même, je m'élançai dans mon lit et soufflai ma bougie, pour ne pas me donner le temps de la réflexion. Mais hélas! toutes ces bonnes résolutions furent perdues; Berthe qui, avec une sagacité qui faisait honneur à son jugement, avait craint ce qui arrivait, était venue avec son frère dans ma chambre après m'avoir quittée et, par mesure de prudence, avait ôté la clef de la serrure, tandis que le jeune homme enlevait, sans bruit, le verrou que j'avais promis de tirer. Je n'avais pu me douter d'une pareille précaution. Je savais que le verrou était mis et

que la porte était fermée à double tour. Je n'avais donc pas jugé à propos d'aller vérifier si toutes choses étaient en état, ce que, cependant, après ma vertueuse résolution, je n'aurais pas manqué de faire si j'avais eu mon sang-froid.

« Quand je fus couchée, loin de se calmer, mon agitation redoubla. Je sentais ma tête qui se perdait ; l'obscurité ne contribuait pas peu à me troubler : tout à coup je crus entendre le bruit que fait une porte que l'on ouvre avec précaution. Je me jetai à bas de mon lit, et je me dirigeai vers la petite porte : au milieu de la chambre je me heurtai contre quelque chose. Je poussai un petit cri. Presque en même temps, je sentis un bras m'envelopper, tandis que le possesseur de ce bras me couvrait la bouche de son autre main, et me disait à voix basse en me couvrant de baisers :

« — Louise, mon ange, n'ayez pas peur, c'est moi, Henri. »

« Je saisis la main de Henri, et la lui serrant avec force, je lui dis bien bas, mais d'un accent résolu :

« — Henri, si je vous priais à genoux de sortir, m'obéiriez-vous ?

« — Peut-être, dit-il ; mais vous ne me le direz pas.

« — Et pourquoi cela ?

« — Parce que je vous aime de toute mon âme, et que je mourrais si vous le disiez. »

« On dit ces choses-là de bonne foi à dix-sept ans, et à seize on les écoute de même. Je sentis que je voudrais en vain me montrer sévère. Je gardai le silence, et à un baiser de Henri, je crois que je répondis sur le même ton.

« *Daignez m'épargner le reste.* Il est cependant une particularité que je ne puis omettre, parce que ce n'est pas ce qu'il y a de moins piquant dans cette petite aventure. Henri qui, comme pratique, n'en savait pas plus long que moi, et qui n'avait pas fait ses classes en droit érotique sous un habile maître comme Mlle Lebrun, était loin d'être aussi ferré que moi sur la théorie. Je lui en appris donc pour le moins autant qu'il m'en apprit. Nous fûmes malheureusement, par prudence, obligés d'abréger la leçon ; mais au

bout d'un mois, nous étions tous deux de première force.

« Berthe me sut gré de la conscience avec laquelle j'avais tenu mon serment. Plus tard une ridicule jalousie nous brouilla ; je l'ai vivement regrettée ; nous étions faites pour nous aimer et nous comprendre. »

L'assemblée accueillit cette petite histoire avec une grande faveur ; certes, elle ne pouvait passer pour édifiante, mais elle n'était pas, comme le disait Mme B*** assaisonnée de gros sel, comme celles de Mme M*** et de Mme D***L***. Bref, soit qu'elle eût véritablement fait plus de plaisir, soit esprit de parti, le président M......d, après avoir consciencieusement recueilli les avis, proclama Mme B*** victorieuse.

Il rappela ensuite à Mme H*** ce qu'elle lui avait promis ; mais celle-ci, qui aurait pu s'exécuter en toute sécurité, ne voulut pas, elle qui était la maîtresse de la maison, troubler la joie de celle qui avait vaincu. Elle se contenta de dire à M......d :

« Si je voulais vous raconter quelque chose

de plus fort que cela, j'ai dans mon sac une histoire où se trouvent réunies, augmentées et corrigées, les trois histoires que vous venez d'entendre. »

IX

Le consulat. — Le mariage de raison. — Un premier amant. — Sagesse de santé. — Second amant. — L'homme difficile à quitter. — Une lettre anonyme. — Une démarche désagréable. — La réponse qui n'en est pas une. — La logique et la passion. — Faiblesse. — Remords. — La conversation à la porte. — Dans le jardin. — Duel à mort. — Le contact qui tue.

Lorsque le consulat eut remplacé le directoire, le changement qui s'était opéré dans le gouvernement se fit sentir, par contre-coup, dans les mœurs de la société. Les boudoirs et les salons ne se fermèrent pas comme sous la terreur, mais ils s'épurèrent, du moins quant à

la forme ; la gaieté, la galanterie même restèrent à l'ordre du jour ; mais la licence fut bannie. Le temps était passé où des femmes, célèbres par leur beauté, osaient se promener en public, en plein jour, sans mettre entre leurs charmes et les yeux des curieux, d'autre rempart qu'une gaze tellement transparente qu'on pouvait, en les voyant vêtues ainsi, dire qu'on les avait vues nues. On portait bien encore des robes à la grecque, mais il n'était plus permis de pousser la rigoureuse imitation du costume antique, jusqu'à retrousser la robe au-dessous du genou et laisser voir un pied chaussé d'une simple sandale, aux doigts nus duquel brillaient des bagues de diamant. Le premier consul, qui venait de poser la première pierre de l'édifice colossal qu'il allait fonder, sentit que cette corruption, signe ordinaire de décadence chez toutes les sociétés qui avaient cessé d'être, ne convenait pas à un empire naissant. Et puis les saturnales, dont, pendant trois années, la France avait été le théâtre, n'étaient pas dans les mœurs de notre nation. Les réputations que l'on fait aux peuples ne sont

jamais usurpées. La galanterie, dans l'acception honnête du mot, est un des caractères distinctifs du Français, et il y a aussi loin de la galanterie aux orgies de l'époque qui s'écoula entre la terreur et le consulat, qu'il y a de distance entre une femme aimable et distinguée, avec laquelle on a une liaison dans le monde, et une fille dont on achète les complaisances un louis ou dix louis, plus ou moins.

Ceci ne veut pas dire qu'au froncement du sourcil de Bonaparte, les femmes aient congédié leurs amants, fait vœu de chasteté, été fidèles à ce vœu téméraire, et mérité, comme les matrones de l'ancienne Rome, que l'on gravât sur leur tombe :

Elle vécut chez elle et fila de la laine.

Point : les femmes eurent des amants, les hommes ne manquèrent pas de maîtresses, mais on s'arrangea de manière à ce que le scandale ne fût plus à l'ordre du jour. Ainsi, on n'était plus exposé à entendre, dans un salon, des récits de la nature de ceux que la fidélité dont doit se pi-

quer l'historien, m'a imposé l'obligation de reproduire ; les hommes comme D***, l'ami de Barras, n'avaient point disparu de la face de la terre ; Paris en comptait peut-être plus encore ; mais ils ne faisaient plus gloire de leur ignonomie, et les honnêtes gens leur tournaient le dos. L'ordre, en un mot, commençait à remplacer le désordre.

Mais, pour être contenu dans de justes bornes, l'amour ne perd pas ses droits : le Minotaure (1) en comptant ses victimes, ne s'apercevait pas que ses recettes eussent baissé. Les choses allaient leur train comme par le passé, et pour ceux qui étaient au fait de la chronique du jour, ce n'était pas un médiocre divertissement que d'entendre certains maris, à qui rien ne manquait pour être des plus haut placés dans la confrérie, s'écrier, en se frottant les mains :

« Parbleu, depuis que Bonaparte est au pouvoir tout est pour le mieux : il a fait raison de

(1) Il n'est personne qui n'ait lu la *Physiologie du mariage*, de M. de Balzac. La métaphore ingénieuse de ce grand écrivain est aujourd'hui tellement acceptée, qu'il serait puéril d'en donner l'explication.

cette ignoble licence qui régnait sous les autres ; à présent, au moins, on est tranquille. »

Tant qu'il y a de la galanterie, la ruse et les bons tours sont de rigueur. Quand ils n'ont pas d'autres résultats que de minotauriser le mari, il n'y a pas grand mal, puis c'est chose inévitable ; mais quand les choses vont plus loin, elles laissent d'éternels regrets à tous ceux qui prennent part à ces plaisanteries.

Un certain M. F***, Danois de naissance, et qui était venu faire du commerce en France, où il s'était fixé depuis l'âge de vingt ans, avait acquis, à Marseille, une grande fortune dans la fabrication du savon. Il vint à Paris vers la fin du directoire, et se maria avec une charmante jeune fille qui ne lui apporta pas de fortune, mais dont il était passionnément amoureux. M. F*** n'avait alors que quarante-deux ans; il était d'une haute stature, avait de beaux traits, des cheveux blonds, beaucoup de vivacité, si bien qu'on lui aurait donné dix ans de moins que ce qu'il avait réellement. C'était, en outre, le meilleur des êtres, et il était loin de manquer d'esprit et d'a-

grément ; il était même très-bon musicien. Tous ces avantages ne furent pas ce qui engagea Mlle d'A*** à l'épouser.

Mlle d'A***, avec un air froid comme une glace, renfermait en elle le germe de toutes les passions. Du reste, elle était charmante, et, quoique sans fortune, elle était demandée par un grand nombre de prétendants. Ce fut elle qui arrêta son choix sur M. F*** ; sa mère penchait assez pour un jeune homme d'une grande famille, récemment rentré en France, et qui avait été assez heureux pour sauver une belle fortune. Mme d'A*** avait même remarqué que le jeune comte de N*** ne paraissait pas déplaire à sa fille ; mais mademoiselle qui, sans doute, avait déjà ses projets, et qui prévoyait que le bon caractère de M. F*** lui assurait une domination absolue, déclara que son choix était irrévocablement fixé, et qu'elle accordait sa main à M. F***.

Le mariage se fit promptement. Mlle d'A*** se montrait fort impatiente d'en finir. Le bon F*** avait la candeur d'attribuer cet empressement à

la tendresse qu'il croyait avoir inspirée à sa future, et il pouvait, sans être trop présomptueux, avoir cette croyance, attendu que Camille ne se faisait faute de le lui laisser entendre, et même de le lui dire en propres termes. Les gens plus clairvoyants pensaient que, fatiguée de la médiocrité dans laquelle elle avait toujours vécu, elle voulait hâter le plus possible le moment où elle devait jouir d'une opulence qu'elle avait toujours désirée. Si quelqu'un avait pu lire dans le cœur de Mlle d'A***, il y eût vu que cette jeune fille ne songeait pas plus à celui qui allait être son mari qu'au grand Turc ; que, bien que la fortune de M. F*** fût fort belle, ce n'était pas non plus ce qui lui donnait un si grand désir d'être mariée; mais qu'elle ne souhaitait être Mme F*** que pour avoir son indépendance ; qu'elle ne voyait le mariage que comme un moyen de devenir libre, et c'était à cette liberté qu'elle aspirait avec tant d'ardeur.

Mme F*** était charmante ; son mari déclarait qu'il était le plus heureux des hommes ; et, immédiatement après son mariage, la chose

était vraie. F*** était un très-bel homme ; Camille l'accepta comme tel, pendant les six premiers mois de leur union. Mais elle ne tarda pas à s'en dégoûter, et comme, pour elle, son mari n'était qu'un homme comme un autre, le pauvre F***, si bien fêté dans le commencement, se vit tout d'un coup traité avec une froideur désespérante.

Mme F*** cependant avait une tactique assez adroite. Dès le premier jour elle avait exigé que son appartement fût distinct de celui de son mari ; mais il y avait un libre accès à quelque heure que ce pût être. Depuis son refroidissement elle ne lui avait pas interdit l'entrée de sa chambre à coucher, mais l'accueil qu'elle lui faisait n'était pas de nature à engager le pauvre homme à profiter du droit qu'on lui accordait. Peu à peu il finit par ne se présenter qu'en tremblant chez sa femme ; puis il n'y vint plus que de loin en loin ; enfin ses visites conjugales devinrent si rares qu'elles pouvaient être regardées comme nulles.

L'adroite Camille n'avait commencé sa ma-

nœuvre que lorsqu'elle avait été certaine de son empire sur l'esprit du bon M. F*** ; une fois assurée de son pouvoir, elle ne s'était plus gênée, car, il faut bien le dire , dans les six mois pendant lesquels F*** eut tant à se louer de sa femme, il y en avait au moins trois qui n'étaient que de l'hypocrisie.

M. F*** n'était ni un Othello , ni un George Dandin; s'il était facile de le tromper, c'est parce que sa bonne âme ne pouvait supposer le mal. Mais il ne faut pas croire que ce fût un niais. Dans les belles organisations la jalousie n'exclut pas la confiance. L'annonce ou la preuve de la trahison d'une femme aimée peut être poignante, et porter un homme à de terribles excès ; mais aussi ce même homme qui tuerait l'infidèle, rougira de la soupçonner sans motif, et lui laissera toute liberté , plein de confiance en celle qu'il aime.

Camille avait bien étudié le caractère de son mari et elle s'était exactement rendu compte de ce qu'il était. Elle avait vu que M. F*** n'était pas un nigaud à qui l'on ferait croire que des vessies sont des lanternes, mais que c'était

un homme d'une confiance d'enfant, qui ne cherchait pas à voir si on le trompait, et que, pourvu que l'on se donnât la peine de le tromper adroitement, rien ne serait plus facile que d'y réussir. La besogne de Mme F*** se réduisait donc à présenter à son mari toutes ses actions d'une manière acceptable et vraisemblable. Cette précaution prise, Mme F***, chaperonnée par la confiance de son mari, était cent fois plus libre que si elle eût été veuve.

Elle commença par mettre sur le compte de sa santé la réserve qu'elle réclamait de M. F*** à l'égard de ses visites conjugales. Si la *Physiologie du mariage* eût été écrite alors, M. F*** eût été prémuni, par les avis de l'écrivain, contre cette tactique de la femme, et il eût envoyé promener le médecin, cet auxiliaire que M. de Balzac dénonce comme l'un des plus redoutables, quand l'impitoyable docteur lui signifia qu'il devait, s'il aimait sa femme, la ménager beaucoup. Le pauvre F*** fut très-effrayé et promit au perfide docteur une soumission entière à ses ordonnances.

C'était au profit du comte de N***, celui que

Mme d'A*** voulait faire épouser à sa fille, et que Camille, ainsi que l'avait remarqué sa mère, ne voyait pas d'un œil indifférent, que cet artifice fut imposé au malheureux F***, et, depuis un an que durait la liaison du comte et de Mme F***, M. de N*** était le seul qui pût se vanter de lui avoir aidé à donner de coups de canif dans le contrat.

Mais tout passe : Mme F*** se mit un jour en tête qu'il était ridicule de rester fidèle à son amant plus longtemps qu'elle ne l'avait été à son mari, et elle laissa voir à M. de N*** qu'elle était lasse de lui.

M. de N***, qui avait pris la chose au sérieux, et qui aimait Camille tout de bon, se fâcha, se désespéra, pleura, Mme F*** se borna à lui rire au nez, et à le prier de la laisser en repos. Jamais un homme n'est plus amoureux d'une femme, que le jour où elle ne veut plus de lui, et jamais une femme n'éprouve plus d'éloignement pour un homme, que lorsque cet homme, après avoir été son amant, répond, en recevant son congé, qu'il veut rester son amant malgré elle. C'était le cas

de Mme F*** et de M. de N***. Le comte jura que rien ne serait capable de le faire renoncer à sa chère Camille ; qu'il se tuerait plutôt que d'y songer, et que, si on voulait l'y contraindre, il tuerait M. F*** et quiconque aurait la prétention de l'amener à un pareil résultat. De son côté, Mme F***, après avoir ri au nez de M. de N***, s'impatienta, lui fit fermer sa porte, et protesta que rien au monde ne la ferait consentir à renouer une liaison qui lui pesait ; elle allait jusqu'à dire que, tyrannie pour tyrannie, elle aimerait mieux retourner à son mari : ce qui prouve que, dans la colère, on dit une foule de choses que l'on n'a pas la moindre envie d'exécuter, car M. de N*** n'avait pas plus le dessein de tuer M. F***, que Mme F*** n'avait l'intention de rendre à celui-ci les droits dont elle l'avait dépossédé.

Elle espéra d'abord que M. de N*** se calmerait, et elle tint bon. Mais comme elle n'était pas femme à demeurer longtemps sans mari et sans amant, elle mit fin au noviciat d'un jeune aide de camp du premier consul qu'elle laissait soupirer depuis un mois, et qui s'appelait le colonel T***.

Une des singularités du caractère de cette femme, c'était que, sans être capable d'aimer véritablement, elle se montait facilement la tête dans le commencement d'une intrigue, et qu'elle se trompait elle-même sur le sentiment qu'elle éprouvait. Elle prenait son effervescence pour de l'amour, et il était difficile que ceux qui occasionnaient ces transports n'y fussent point également trompés. Ainsi, quand elle se maria avec M. F***, au bout de deux ou trois jours Camille crut aimer son mari à la folie : cela ne dura pas; mais elle l'avait cru franchement pendant quelque temps. La même chose avait eu lieu à l'égard du comte de N*** ; et elle se trouvait tout à fait dans la même position pour le colonel T***.

M. de N*** qui s'aperçut bien vite qu'on lui avait donné un successeur, quoiqu'il ne sût pas à qui il devait s'en prendre, devint presque fou d'amour et de jalousie. Il écrivit lettres sur lettres, se présenta vingt fois par jour chez Mme F*** sans se rebuter de trouver la porte fermée. Enfin, jamais amant congédié ne déplora son martyre sur plus de tons que l'amoureux M. de N***.

Mme de F***, qui était alors dans le paroxysme de son amour éphémère pour le colonel, s'irrita de cette persistance du comte, et, ce qu'elle n'eût jamais fait dans son état normal (non par délicatesse, mais par calcul), elle résolut de s'en débarrasser de quelque manière que ce fût.

M. de N*** venait de lui écrire une lettre plus pathétique que toutes celles qu'il lui avait adressées depuis quinze jours ; elle la déchira en mille morceaux et se mit à son secrétaire, les lèvres tremblantes de colère.

Une heure après, M. F*** recevait le billet suivant, tracé d'une écriture minutieusement contrefaite.

« Monsieur,

« Le comte de N*** est l'amant de votre
« femme. La personne qui vous donne cet avis
« en a des preuves qui lui permettent de vous le
« donner en toute conscience. Au surplus, le
« comte ne s'en cache pas. Demandez-le-lui à
« lui-même ; il vous confirmera ce que j'ai l'hon-
« neur de vous apprendre. »

Le délire seul avait pu inspirer une pareille démarche à Mme F*** , car c'était elle qui avait écrit cet étrange billet. L'insensée n'avait vu qu'une chose, c'était d'être débarrassée de l'obsession de M. de N***. Son amant seul ou son mari pouvaient lui rendre ce service ; elle ne voulait pas exposer le premier ; elle se servit du second.

« Au moins, dit-elle, il m'en délivrera »

M. F***, qui était l'honneur même, ne crut pas d'abord devoir ajouter foi à une dénonciation anonyme, qu'il prenait pour une odieuse calomnie. Il allait donc anéantir le fatal billet, lorsqu'une pensée vint le frapper au cœur. « *Le comte ne s'en cache pas*, disait la lettre, *demandez-le-lui à lui-même...* »

« Il ne s'en cache pas! dit M. F...; il l'a donc dit publiquement ! »

A cette pensée, il sentit tout son sang refluer vers son cœur ; il recevait l'outrage dans toute son horreur. Il monta en cabriolet et se rendit chez le comte.

« Ce que j'ai de mieux à faire, pensa-t-il, c'est de suivre le conseil que l'auteur de cette

lettre me donne, pour me persifler, sans doute. C'est toujours le meilleur parti à prendre en pareil cas. »

Le comte était chez lui, et seul, quand on annonça M. F***. Celui-ci était si pâle, que M. de N*** comprit tout de suite quel était le sujet qui l'amenait. Il se rendit maître de son émotion, et, s'avançant vers M. F***, il lui dit du ton le plus tranquille :

« Eh ! mon cher F***, quel bon vent vous amène ?

M. F***, pâle comme un mort, avait les dents tellement serrées, qu'il fut obligé de faire un violent effort pour dire à M. de N*** :

« Monsieur le comte, veuillez avoir la bonté de faire défendre votre porte ; j'ai à vous parler en particulier. »

Si l'aspect de M. F*** eût pu laisser quelques doutes à M. de N***, ce début ne lui permettait pas d'en conserver. Il redoubla donc de sang-froid, déterminé à repousser toute espèce d'injonction par une roideur équivalente, et à envoyer promener ce mari, qui lui paraissait avoir

le mauvais goût de ne pas vouloir qu'il fût l'amant de la femme. Il donna donc ses ordres conformément aux désirs de M. F***, et, l'ayant invité à s'asseoir, attendit en silence ce qu'allait lui dire le mari de Camille.

« Monsieur le comte, dit enfin celui-ci, je vous ai toujours cru un homme d'honneur.

— Et vous avez bien fait, monsieur, dit fièrement le comte.

— Et quelle est votre opinion à mon égard sur cette question ? reprit M. F***.

— Exactement la même que celle que vous venez d'émettre à l'égard de moi, dit le comte avec une expression qui ne permettait pas de douter de la franchise de sa réponse.

— Eh bien ! monsieur le comte, poursuivit le négociant, je vous donne ma parole d'honneur, que si vous m'attestiez sur la vôtre qu'un fait quelconque est faux ou vrai, je n'en demanderais pas davantage, et que je me tiendrais pour assuré, selon votre réponse, de la vérité ou de la fausseté de l'assertion. »

M. de N***, qui voyait où F*** en voulait venir,

garda le silence et se contenta de saluer en signe d'assentiment.

« Mais, continua le mari, qui semblait comprendre ce que signifiait cette réserve, je vous avoue que, dans le cas où vous refuseriez de répondre catégoriquement à ma question, je regarderais votre silence comme une affirmation.

— Et si la chose n'était pas à ma connaissance? dit le comte avec un aplomb qui faillit empêcher le Danois d'aller plus loin.

— Malheureusement, reprit celui-ci, c'est une question qui vous est personnelle que j'ai à vous soumettre. C'est donc à votre honneur que je fais appel, monsieur le comte, quand je vous somme de me dire si ce que ce billet contient est une calomnie ou l'expression de la vérité. »

F***, plus blanc que le papier qu'il tira de sa poche, tendit la lettre anonyme au comte, qui la lut trois fois en silence, sans que l'émotion qu'il éprouvait se trahît sur son visage.

F***, cependant, l'observait attentivement. Quand le comte eut achevé sa lecture, qu'il n'avait peut-être prolongée que pour se donner

le temps de maîtriser son trouble et d'assurer sa voix, il releva la tête et dit à M. F*** avec assez de calme :

« Malgré ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, monsieur, il est une question préjudicielle que je ne puis me dispenser de vous adresser. Je sais aussi bien que personne quels sont les devoirs d'un homme d'honneur; mais, avant de vous répondre, permettez-moi de vous demander quel usage vous comptez faire de ma réponse dans l'un ou l'autre cas?

— Je n'aime point tous ces préambules, monsieur le comte, dit F*** avec impatience; cependant, je crois pouvoir vous satisfaire. Dans le cas de négative sur l'honneur, je vous demanderais pardon de vous avoir dérangé, et je me retirerais sans arrière-pensée, je le jure; dans le cas contraire, je vous défendrais de remettre les pieds chez moi; et si ma conduite vous offensait, je vous en donnerais toute sorte de satisfaction.

— Puisque vous avez été assez bon pour répondre à ma question, permettez-moi de ne pas

conserver de doute : vous m'affirmez sur l'honneur que telle serait votre conduite dans les deux cas, ou dans le cas où je me tairais ?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, monsieur, dit le comte, permettez-moi donc de ne pas me prononcer. Dieu seul sait où est la vérité. »

Cette réponse ambiguë parut à M. F*** ce qu'elle était effectivement, c'est-à-dire un persiflage. De pâle qu'il était, il devint pourpre.

« Gardez vos plaisanteries pour ceux qui les supportent, monsieur, dit-il au comte brusquement ; je vous ai prévenu que votre silence équivaudrait pour moi à un aveu. J'espérais seulement que vous auriez assez de cœur pour ne pas vous cacher derrière un faux-fuyant. Tenez-vous donc pour dit que je vous défends de remettre les pieds chez moi. »

Il était évident que F*** n'en disait pas davantage, uniquement pour se ménager la facilité de dire quelques dures paroles au comte, qu'il savait brave et d'une humeur à ne pas les supporter.

« Il faudra cependant, dit celui-ci avec son

ton de gentilhomme, que j'aie le plaisir de vous revoir encore une fois pour régler notre petit compe à propos de ces gracieuses paroles. Quand voulez-vous qu'ait lieu cette petite entrevue?

— A la bonne heure! s'écria le négociant; demain, monsieur le comte, à sept heures du matin, au bois de Boulogne.

— Vos armes? dit le comte.

— Celles que vous voudrez.

—A mort? dit M. de N***.

— A mort, dit le négociant.

— Alors il vaut mieux prendre le pistolet et se battre à six pas, à l'anglaise; il y en a toujours un qui y reste; quelquefois tous les deux.

— C'est cela, » dit M. F***.

Et il sortit.

Il est nécessaire d'expliquer en peu de mots la conduite du comte de N***. Beaucoup de personnes en général, et l'auteur de ce livre en particulier, pensent qu'un homme d'honneur à qui un mari vient faire une question comme celle que M. F*** adressait au comte de N***, doit agir d'après ce principe que l'honneur consiste, dans

ce cas, à ne pas dire la vérité. Le comte était parfaitement de cette opinion ; mais on doit se rappeler dans quelles circonstances il se trouvait. Passionnément amoureux de Camille qui le chasse et à laquelle il ne peut s'en prendre, il voit un mari qui vient lui demander compte d'un amour qu'on rejette et le menacer de sa colère. Il est trop heureux d'avoir un homme à qui il puisse faire payer les dédains récents de sa maîtresse. Toutefois il a assez de présence d'esprit pour poser une question préjudicielle à laquelle le mari répond de manière à le rassurer ; peut-être s'il avoue, cet homme, nouvel Othello, va-t-il faire tomber sa vengeance sur sa femme au lieu de s'attaquer à son rival ; F*** déclare quelle sera sa conduite, et, certain que lui seul doit porter la responsabilité de ses actes et de ses paroles, le comte de N***, irrité par les refus de Camille et le nouvel obstacle qu'on lui oppose, avoue à ce trop curieux époux qu'il l'a déshonoré et lui offre la réparation des armes.

Tout cela n'est pas logique ; mais M. de M*** était dans un état qui n'était rien moins que

logique. La passion déraisonne, c'est une vérité aussi vieille que les passions. Le prédicateur qui demande aux hommes, du haut de la chaire, d'étouffer leurs passions et leurs désirs, leur demande une chose à peu près impossible, mais, au moins, c'est logique ; mais je ne sais trop ce que veulent dire ces docteurs, comme on en trouve quelquefois dans le monde, qui viennent dire : « Jeunes gens qui avez des passions, prenez garde qu'elles ne vous emportent trop loin ; modérez-les ; arrêtez-vous à temps. » C'est comme si l'on disait à un malade : « Quand votre fièvre vous prendra, prenez garde qu'elle ne soit trop forte, » ou à un fou : « Ne soyez pas si furieux lorsque vos accès vous arrivent. »

Le comte de N***, qui savait tout aussi bien qu'un autre ce qu'il y a à faire en pareil cas, qui n'eût pas hésité, un mois plus tôt, à jurer sur l'honneur à M. F*** qu'il n'était pas l'amant de sa femme, alors qu'il l'était réellement, et qui eût bien fait, se trouve engagé aujourd'hui dans de telles circonstances qu'il n'a pas la liberté, malgré tout son sang-froid, de choisir le meilleur

parti, et qu'il avoue, sans être plus blâmable, une chose qui, néanmoins, n'est vraie que dans le passé.

M. F***, cependant, est rentré chez lui pour mettre ordre à ses affaires : par une réaction assez bizarre et que l'on comprend parfaitement, il se sentit pris d'une tendresse infinie pour cette femme qui lui avait ravi l'honneur et qui allait peut-être lui coûter la vie. Il voulut la voir. On lui dit que Mme F*** dînait en ville et devait aller à l'Opéra. Elle avait sans doute voulu s'étourdir, épouvantée qu'elle devait être de l'effet produit par son billet anonyme.

M. F*** fut vivement contrarié de ne pas voir sa femme ; il eût voulu lui pardonner; il épancha dans une longue lettre ces trésors de tendresse qui inondent les cœurs honnêtes et généreux dans les grandes circonstances de la vie; il fit son testament par lequel il donnait toute sa fortune à sa femme. Enfin il passa le reste de la journée à s'occuper d'elle, comme si le duel qui devait avoir lieu le lendemain avait eu pour cause un outrage dont elle eût été victime, et

non un outrage dont elle était la complice.

Avant de rentrer chez lui le matin, il avait passé chez un de ses intimes amis à qui il avait demandé d'être son témoin; cet ami avait une maison de campagne à Auteuil, et il avait été convenu qu'il viendrait prendre M. F*** à onze heures du soir; que celui-ci coucherait à Auteuil afin qu'on ne le vît pas sortir de chez lui avec des armes dès le matin, ce qui n'eût pas manqué de donner l'éveil, la volonté expresse de M. F*** étant que M. de N*** et les deux témoins s'engageassent sur l'honneur à s'arranger pour laisser croire, dans le cas où lui, F***, succomberait, que sa mort était le résultat d'un suicide. Une instruction analogue était renfermée dans la lettre destinée à Mme F***, que devait lui remettre le témoin de son mari.

A onze heures précises, M. G***, l'ami de M. F***, vint le prendre comme ils en étaient convenus. M. F***, qui avait tout conté à M. G***, lui fit part du regret qu'il éprouvait de ne pas voir sa femme pour l'embrasser et lui pardonner en silence, car il était loin de penser que la mal-

heureuse lui eût fait elle-même la triste confidence qu'il avait reçue.

M. G*** blâma cette sensibilité hors de saison et entraîna M. F*** hors de son cabinet.

Comme ils allaient descendre l'escalier, M. F*** s'arrêta tout court, et dit à M. G*** :

« Mon ami, descendez seul ; je vais sortir par la porte du jardin, dont j'ai une clef ; j'emporterai les pistolets ; de cette manière rien ne transpirera, et nous serons sûrs de n'avoir pas été vus. »

M. G*** ne vit pas d'inconvénient à l'exécution de cette mesure de précaution ; il descendit seul et alla attendre M. F***, avec son cabriolet, dans la rue Neuve-des-Mathurins, à cinquante pas de la porte du jardin de l'hôtel situé rue du Mont-Blanc. Il y avait plus d'un quart d'heure qu'il y était, et M. F*** n'avait pas encore paru. M. G***, impatienté, retourne à l'hôtel, monte au cabinet de son ami, ne le trouve point, redescend l'escalier, voit dans la cour la voiture de Mme F***, qui rentrait de l'Opéra, suppose que le faible négociant n'a pas eu le courage de

partir sans la voir, et, pour l'arracher à une entrevue qu'il redoute, mettant de côté les convenances, il monte rapidement chez Mme F***, à qui il demande où est son mari.

Le bon M. G*** a mis tant d'action dans son geste et dans ses paroles, que Mme F***, dont la conscience n'est pas tranquille, commence à redouter un grand malheur.

« Je ne l'ai pas vu, dit-elle, et vous, monsieur?

— Je le quitte, madame; mais, depuis une demi-heure, je ne sais ce qu'il est devenu. »

Il n'y avait encore là rien de bien inquiétant; mais Camille, chez qui le remords commence à parler haut, tremble de tous ses membres. Tout à coup elle pousse un cri, ainsi que M. G***, qui la laisse tomber évanouie sur un canapé, pour courir dans le jardin.

Il est nécessaire que nous remontions un peu plus haut, pour mettre le lecteur au courant de ce qui fait évanouir Mme F***, et précipiter M. G*** à travers l'obscurité des allées du jardin. Nous le prions donc de rétrograder d'une demi-heure, jusqu'au moment où M. F*** avait laissé

partir son ami par le grand escalier, pour sortir lui-même par la porte de la rue Neuve-des-Mathurins.

Le pauvre M. F*** était descendu triste et non sans se retourner plus d'une fois vers l'appartement de sa femme. Arrivé à la petite porte, il s'arrêta au moment d'y mettre la clef ; il venait d'entendre une autre clef s'introduire dans la serrure. La porte s'entr'ouvrit, et il entendit distinctement deux voix d'hommes qui parlaient bas. Il prêta l'oreille, se cacha derrière un massif, et voici ce qu'il entendit :

« Un de ces jours, disait en riant une des deux voix, tu rencontreras le mari, et alors tu seras pincé.

— Bah ! tu ne sais pas ; il n'y a rien de plus drôle, reprit l'autre voix, qui n'était rien moins que celle du colonel T***, lequel s'entretenait ainsi, discrètement, avec un de ses amis qui l'avait accompagné jusqu'à la porte du jardin : il se bat demain avec de N***. Je suis le témoin du petit comte ; comment trouves-tu cela ? Moi, l'amant en pied, témoin de l'amant sortant contre le mari!

— On en ferait un vaudeville, dit malignement le camarade du colonel. De N*** ne sait donc pas que c'est toi...?

— Eh! parbleu, non, dit T***; c'est là où est le drôle de la chose.

— Allons, dit l'ami, bonne nuit, et bonne chance pour votre affaire de demain! »

La porte s'ouvrit. F*** n'avait pas perdu un mot, et pendant ce colloque il avait chargé froidement un pistolet. Il laissa entrer le colonel assez avant dans le jardin, et, au détour d'une allée, il se présenta à lui, se nomma rapidement, et lui mit sur le bras une main au poignet de fer, en lui disant :

« A nous deux, monsieur. »

Le colonel resta assez surpris ; mais ce n'était pas le courage qui lui manquait ; il se remit bien vite, et dit à M. F*** :

« Je regrette que M. N*** ne soit pas là pour vous rendre le service que vous vouliez lui rendre demain, dit F*** avec amertume ; mais la chose ne peut se remettre. Voilà deux pistolets, dont un seul est chargé; prenez-en un ; appuyez-le-

moi sur le cœur ; j'en ferai autant pour vous ; nous tirerons ensemble sur un signal donné par l'un de nous, par vous si vous voulez. Si je vous tue, je mettrai votre corps à la porte, dans la rue ; si vous me tuez, vous vous en irez : une seule personne saura que vous serez l'auteur de ma mort, et vous ne devez pas craindre qu'elle vous compromette, celle-là : tout le monde croira à un suicide ; vous devez savoir que mes mesures étaient prises pour cela. Allons, monsieur, êtes-vous prêt ? »

Tout cela avait été dit bien bas, d'un ton froid et solennel. Le colonel ne répondit pas un mot. Il fit signe au négociant de lui tendre les pistolets, et, détournant la tête, il en prit un au hasard. Pas une explication n'eut lieu, tant ces deux hommes, dont l'un déshonorait l'autre, étaient sûrs de leur honneur mutuel. Le bruit des deux chiens, craquant sur leurs ressorts quand ils armèrent leurs pistolets, troubla seul le silence, jusqu'à ce que T*** dit, en s'approchant de F*** :

« Dites lentement une, deux, trois ; à trois, nous tirerons tous deux. »

Bientôt un coup partit. Le négociant tomba raide mort. Le colonel resta debout, immobile, et ne se sauva pas.

C'était au bruit de ce coup de pistolet que Camille s'était évanouie et que M. G*** était descendu dans le jardin.

Les domestiques arrivèrent en foule. On essaya en vain de donner quelques secours à F***; la balle avait traversé le cœur. Les pièces dont était muni M. G*** servirent à constater le suicide du malheureux F***; son odieuse femme fut mise en possession de son immense fortune.

Le colonel T*** ne la revit jamais. Plus tard, devenu officier général, il se maria ; et un jour que, dans un bal, il vit par hasard sa femme assise près de Mme F***, il lui jeta son châle sur les épaules, et lui dit :

« Venez, ma chère, il y a près de nous des êtres dont le contact donne la mort. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

LES

BOUDOIRS DE PARIS.

IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

LES

BOUDOIRS DE PARIS

PAR

LE DUC D'ABRANTÈS.

TOME IV.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1845

I

Les deux sœurs et les deux frères. — La sœur aînée. — Une belle et une laide. — Le soleil luit pour tout le monde. — La mèche de cheveux. — Les informations. — *C'est bon pour toi.* — Le rendez-vous. — La nuit, tous les chats sont gris. — L'air de famille. — La distance qu'il y a entre Meudon et Fontenay aux Roses.

Il y avait à cette époque, à Paris, deux femmes qui faisaient passablement parler d'elles, quoique l'une des deux fût positivement laide. Mais de même que, comme le dit Marot :

Il n'est point de presteur,
S'il veult prester, qui ne fasse un debteur.

il n'est aussi pas de femme, tant laide fût-elle,

qui, si elle le veut, ne trouve avec qui se damner. Les deux femmes dont il est ici question étaient sœurs, et elles avaient épousé, à deux ou trois ans de distance, les deux frères.

M. E***, l'aîné, qui avait épousé Mlle de K***, la jeune, avait eu le bon lot. Aline de K*** n'était pas plus que sa sœur ce qu'il fallait être pour faire le bonheur d'un galant homme, mais du moins elle était ravissante. Paul E*** l'avait épousée par amour ; elle n'avait pas de fortune ; lui, au contraire, était fort à son aise, et avait en outre une assez belle position militaire, étant aide de camp d'un des généraux qui commandaient sur le Rhin. Les devoirs de son état l'arrachèrent aux douceurs de la lune de miel, et il n'était marié que depuis six mois lorsqu'il fut emporté par un boulet de canon.

Il n'avait pas eu le temps de se repentir du mariage qu'il avait fait, parce que dans les premiers temps sa femme se conduisit assez bien, ou tout ou moins avec assez de prudence pour qu'il ne crût pas être trompé. Lorsque Mme E*** se trouva veuve, elle imagina de se faire chape-

ronner par sa sœur aînée dont elle ne redoutait pas l'austérité, sachant à quoi s'en tenir à cet égard.

Mlle Marguerite de K*** vint donc s'installer dans la maison de sa sœur, ce dont elle ne fut pas fâchée, attendu qu'elle y trouva un confortable que sa position personnelle ne lui permettait pas de se donner. Comme l'avait prévu la jeune veuve, la surveillance de Mlle Marguerite ne fut pas gênante le moins du monde. Elle eût eu mauvaise grâce à prêcher à sa sœur, maîtresse de ses actions, après tout, une retenue qu'elle était loin d'apporter elle-même dans sa conduite. Quoiqu'elle fût fort laide, ainsi que je l'ai dit, Mlle de K*** avait de grandes prétentions à plaire : elle ne manquait pas d'esprit, avait une organisation volcanique, et comme sa laideur ne gâtait que son visage, et se trouvait presque rachetée par une taille fort bien prise, une magnifique chevelure, et tous les types enfin qui caractérisent les natures du genre de celle de Mlle de K***, elle ne fut pas sans trouver quelques désœuvrés qui, faute de mieux, se laissèrent prendre à ses agaceries.

Ceux qui en furent quittes pour quelques jours ne furent pas trop à plaindre ; car peut-être furent-ils dédommagés par le bon naturel de Marguerite de ce qu'elle ne pouvait leur offrir en beauté. Mais il y eut un malheureux qui paya plus cher l'expérience qu'il avait voulu faire en essayant d'une femme laide.

Paul E***, le mari d'Aline de K***, avait un frère qui s'était mis dans les fournitures et qui avait gagné, en assez peu de temps, une fortune assez rondelette. C'était un homme qui entendait très-bien son affaire, et qui, chose rare chez les fournisseurs de ce temps-là, n'agissait qu'avec probité. M. George E*** était du reste un homme d'un caractère fort simple. Ce n'était pas tout à fait un sot, puisqu'il avait eu l'esprit de bien faire ses affaires, quoique fort jeune ; mais ce n'était pas un génie. Le brave homme, lorsque Paul mourut, ne cessa pas de porter à sa veuve l'amitié qu'il avait pour son frère. Toutes les fois qu'il venait à Paris, il descendait chez elle ; et les magnifiques cadeaux qu'il se faisait un plaisir d'offrir à sa belle-sœur, payaient amplement

l'hospitalité si peu gênante qu'elle lui donnait.

Dans un de ces voyages, je ne sais par quelle fatalité, il se mit en tête de savoir ce que c'était que l'amour d'une femme laide. Le voilà à pourchasser M[lle] Marguerite, qui ne fit pas la cruelle. George était assez bel homme; la fougueuse Bretonne remercia le ciel qui lui envoyait si belle proie : George était généreux; la fille pauvre ne fut pas fâchée de cette aubaine; George était simple et bon, M[lle] Marguerite ne pouvait désirer mieux. Elle ne fit donc languir le cher fournisseur que tout juste ce qu'il fallait pour que le pauvre garçon crût à la réalité du sacrifice d'un honneur étrangement compromis. Bref, le manége de M[lle] de K*** fut si adroit, que le bon George s'en empêtra tout à fait, qu'il se donna les gants, vis-à-vis de lui-même, d'avoir fait faire à cette pauvre fille le premier pas dans le sentier du vice qu'elle avait jusqu'alors si soigneusement évité, et qu'il trouva tout simple que sa pauvre victime, en lui annonçant que sa faiblesse avait des suites, lui demandât de lui rendre, en l'épousant, l'honneur qu'il lui avait ravi.

Le fait est que, des œuvres de M. E*** ou de tout autre, Mlle de K*** était bel et bien enceinte. L'honnête George ne balança point ; sa délicatesse lui imposa une grande réserve dans sa conduite. Il alla trouver sa belle sœur à qui il ne dit pas un mot de sa liaison avec Marguerite et des suites qu'elle avait eues ; mais il lui déclara purement et simplement, que si elle n'y voyait pas d'inconvénient, il était dans l'intention de devenir doublement son beau-frère en épousant Mlle de K***.

Aline, qui était au fait, ne parut pas plus instruite qu'il ne le fallut; elle remercia son beau-frère de vouloir bien faire le bonheur de sa sœur, et, peu de temps après, la noce se fit.

Les occupations de George E*** ne lui permettaient pas de demeurer longtemps à Paris ; presque toujours il était aux armées, où ses intérêts rendaient sa présence indispensable. Sa femme, à la tête d'une bonne maison, se gêna moins que jamais pour suivre ses penchants. Elle avait une certaine maison de campagne à Meudon, où se passaient les scènes les plus curieuses. Du

reste, elle avait une redoutable concurrente dans Aline, qui, belle comme elle l'était, ne pouvait manquer d'illustrer au moins autant que sa sœur, dans les fastes de la galanterie, et leur nom patronymique, et le nom semblable que le mariage leur avait donné.

Il n'y avait guère que six mois que Marguerite avait épousé George E***, lorsque le colonel R***, qui avait connu Paul E*** à l'armée, arriva à Paris. Le traité de Léoben n'était pas encore conclu, et, depuis plus de quatre ans, le colonel R*** n'était pas venu à Paris. Il avait appris le mariage de Paul avec Aline, parce qu'il connaissait Paul particulièrement ; mais, depuis la mort de celui-ci, il n'avait pas plus songé à George et à Aline, que, du reste, il n'avait jamais vus, que s'ils n'eussent point existé. Le mariage du frère cadet de Paul avec la sœur aînée de sa veuve lui était donc complétement inconnu ; ce qui n'a rien de surprenant. Les officiers avaient, en campagne, d'autres chats à fouetter, que de s'occuper des mariages qui se faisaient à Paris, surtout lorsque, comme le colonel R*** et tant d'autres, on avait

gagné tous ses grades sur le champ de bataille, et que, parti de très-bas, on n'avait pas de relations avec la société de la capitale.

Paul E***, avant la bataille où il avait été tué, saisi d'un triste pressentiment, avait remis à un de ses amis, capitaine comme lui et aide de camp du même général, une petite boîte d'or qui renfermait des cheveux de sa femme, en lui recommandant de les conserver jusqu'à son retour à Paris, et d'aller les porter à Alice, à qui il devait les remettre en personne.

Cet officier avait accepté la mission. Un an après, il fut lui-même blessé mortellement, et chargea de la boîte d'or M. R***, qui promit d'accomplir le désir de Paul, bien que celui-ci n'eût jamais été lié avec lui bien intimement. Le temps enlève beaucoup d'importance aux impressions qui ont d'abord été les plus poignantes. Le colonel R***, qui d'abord avait vu dans la mission dont il s'était chargé, une chose sainte et solennelle, finit par n'y plus voir qu'une promesse, très-sacrée il est vrai, mais qui se dépouillait considérablement du prestige sentimental

dont il l'avait entourée. Il garda soigneusement la boîte, se promit d'accomplir fidèlement sa promesse, mais il cessa d'y attacher une idée plus poétique que ne le permettait le milieu d'insouciance et de positivisme (que l'on me pardonne le mot) dans lequel il vivait.

Bref, quand le colonel R*** arriva à Paris, il ne se doutait pas qu'il y eût au monde d'autre Mme E***, née de K***, que la veuve de Paul E***.

Le colonel ne devait passer que fort peu de temps à Paris; il rencontra, dès le premier jour de son arrivée, un de ses camarades de l'armée du Rhin.

« Tu as connu, lui dit-il, ce pauvre diable de Paul E*** ?

— Sans doute.

— J'ai une commission pour sa veuve. Quelle femme est-ce?

— Diable! une des plus jolies femmes de Paris!

— Coquette?

— Numéro un!

— Rien que cela?

— Mais... quelque chose de plus.

— Et tu dis qu'elle est jolie ?

— Comme un amour !

— Bon, dit le colonel, qui n'avait pas une mince idée de son mérite, cela me changera ; je suis fatigué de ces blondes et bonnes Allemandes, qui font du sentiment à perte de vue, tout en prenant le chemin de l'alcôve quand on leur demande la permission de s'asseoir. »

L'ami du colonel, qui ne trouvait dans un pareil projet rien que de très-naturel, lui souhaita bonne chance et s'éloigna.

Or, cette conversation avait eu lieu à l'orchestre de Feydeau. L'ami de M. R*** n'avait pas vu que dans une baignoire, qui se trouvait derrière la place qu'ils occupaient, se trouvait une femme, et que cette femme était Mme George E***, la sœur aînée d'Aline.

Dès qu'elle entendit qu'il était question de sa sœur, elle avait prêté l'oreille, tout en s'enfonçant dans l'ombre pour ne pas être vue, et n'avait pas perdu une parole de ce qu'avaient dit les deux amis. En sortant du spectacle, elle

courut chez Aline pour lui raconter ce qui venait de se passer, et, en bonne sœur qu'elle était, la prévenir que le colonel était un très-joli homme, à qui ses agréments pouvaient faire pardonner sa présomption. Mme Paul E*** n'était pas chez elle, et ne devait rentrer que fort tard. Marguerite, qui avait sans doute son temps pris, ne l'attendit point; mais le lendemain, elle était chez sa sœur de grand matin.

On venait, lorsque Mme George E*** arriva, de remettre à Aline une lettre, par laquelle le colonel R***, arrivant de l'armée du Rhin, demandait la faveur de se présenter chez Mme E***, pour lui offrir ses hommages et s'acquitter d'une commission dont il était chargé *pour elle personnellement*. Ces derniers mots étaient soulignés. Aline, qui ne pensait guère à son mari, mort, il est vrai, depuis trois ou quatre ans, cherchait quelle pouvait être la personne de sa connaissance qui lui envoyait un message spécial; elle ne pouvait parvenir à deviner, toutes ses relations se trouvant par hasard en ce moment en Italie ou à Paris. Elle était à se creuser

la tête, et allait répondre au colonel qu'elle le recevrait dans la journée, quand elle vit entrer Marguerite.

« Devines-tu ce que cela peut être? » dit Aline à sa sœur, en lui tendant la lettre du colonel.

Marguerite jeta un coup d'œil sur le papier, puis, le rendant à Aline avec un sourire :

« Je ne devinerais peut-être pas, lui dit-elle, mais je le sais. »

Et elle se mit à conter à sa sœur la conversation qu'elle avait entendue la veille à Feydeau; elle fit le portrait du colonel R*** en appréciatrice experte en pareilles matières, et la conclusion de son discours fut qu'elle félicita sérieusement sa sœur d'avoir quelque chose à démêler avec un homme aussi agréable.

Mais l'âme d'une femme, surtout d'une jolie femme, et d'une jolie femme à la mode, est un composé de bizarreries et de caprices. Aline qui, dans toute autre circonstance, sur la description de M. R*** faite par sa sœur dans les mêmes termes, eût peut-être désiré s'en passer la fantaisie; Aline, dis-je, ne trouva dans cette prémé-

ditation de conquête qu'une grossière et choquante fatuité dont son amour-propre se révolta. Elle le dit franchement à sa sœur, et jura que M. R*** en serait pour ses projets et ses frais d'entreprise.

« Tu as tort, dit avec une cynique naïveté Mme George ; c'est un des plus beaux hommes que j'aie vus. »

Aline, qui ne chômait pas de galants, et des mieux faits, ne fut que médiocrement touchée de l'argument, qui, du reste, avait infiniment plus de portée pour Marguerite. Comme elle n'était pas méchante et qu'elle aimait beaucoup sa sœur, elle ne lui dit pas :

« C'est bon pour toi ! »

Mais elle lui dit en riant :

« Ma foi, s'il te fait envie, je te l'abandonne !

— Tout de bon ?

— Tout de bon.

— Alors, dit Mme George, je ne te demande que deux choses : la première, c'est de ne pas répondre à cette lettre ; la seconde, c'est de

monter en voiture et d'aller jusqu'à demain matin à la maison de Fontenay-aux-Roses. Cela te dérange-t-il?

— Pas le moins du monde, » dit Aline, qui, sans deviner positivement les intentions de sa sœur à l'égard du colonel, savait qu'elle laissait le présomptueux entre bonnes mains.

Une heure après, Mme Paul E*** était sur la route de Fontenay-aux-Roses, Mme George E*** sur celle de Meudon, où, comme je crois l'avoir dit, elle avait une manière de *petite maison*; et le colonel R*** se caressait la moustache en relisant un billet parfumé conçu en ces termes :

« Je serai heureuse de recevoir une personne
« qui a été le compagnon d'armes de M. Paul E***
« Des arrangements, qu'il me serait difficile de
« changer, m'obligent à partir ce matin même
« pour ma maison de campagne de Meudon, où
« j'aurai toute la journée des ennuyeux, dont
« je n'offre pas la compagnie au colonel R***;
« mais, vers sept heures du soir, je serai déli-
« vrée des importuns, et si le colonel n'est pas

« effrayé de la solitude qu'il trouvera à Meudon,
« je l'y recevrai avec plaisir, et nous pourrons
« en liberté causer de la mission dont il a bien
« voulu se charger.

« M. E*** née de K***. »

L'M qui précédait le nom d'E*** était passablement griffonné, et pouvait très-bien passer pour un A. Cette aimable épître était cachetée avec une très-jolie pierre gravée, dont l'empreinte représentait une femme avec le doigt posé sur la bouche pour recommander le silence. On ne demande pas de la discrétion à un homme à qui l'on donne un rendez-vous à la campagne, à sept heures du soir, quand on ne veut avoir avec cet homme qu'une entrevue officielle. Le colonel n'avait donc pas besoin du fonds énorme de fatuité dont il était pourvu, pour interpréter, comme une avance, le billet qu'il venait de recevoir. Il attendit donc le soir avec une grande impatience, et, à sept heures du soir, il était à Meudon, et entrait dans la cour de la maison de Mme E***.

Marguerite, qui s'était monté la tête pour le colonel, avait attendu la fin du jour avec une égale impatience. L'histoire des gens à congédier était une fable ; mais elle avait ses raisons pour ne pas vouloir recevoir M. R*** au grand jour. Elle savait très-bien qu'elle était laide. Si les choses avaient été engagées d'une autre façon, elle n'eût pas désespéré d'amener le beau colonel où elle voulait l'amener, même en entrant dans la lice à visage découvert ; mais comme il s'attendait à trouver un prodige de beauté, elle jugea qu'il était plus prudent de ne l'aborder que visière baissée, sauf à chercher à consolider sa victoire quand elle l'aurait obtenue.

Une camériste adroite et discrète, qui avait été postée en *vedette* par Marguerite, et qui avait l'air de se trouver dans la cour par hasard, s'approcha du colonel au moment où il descendait de cabriolet, et lui dit en lui faisant une belle révérence.

« C'est M. le colonel R*** à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Lui-même, dit le colonel en prenant par

habitude le menton à la femme de chambre, à laquelle son bon génie eût dû lui crier de se tenir, car elle était très-jolie.

— Madame vient de congédier son monde; dit la soubrette, elle est dans le parc : si monsieur le colonel le désire, je vais le conduire près d'elle, ou je vais appeler madame.

— Ne dérangez pas Mme E***, dit le colonel; je vais me rendre près d'elle, si vous voulez bien prendre la peine de me montrer le chemin. »

Mlle Victorine indiqua la route au colonel, et, au fond d'un bosquet assez sombre, elle s'arrêta tout à coup devant une sorte de grotte dont on avait fait un charmant boudoir, et elle dit :

« Madame, voici monsieur le colonel. »

Tout ce mystère avait un air de bonne fortune à ne pas s'y méprendre un seul instant. La grotte était assez obscure; mais comme il ne faisait pas encore nuit, le colonel put, d'un coup d'œil, se convaincre que cette retraite écartée était aussi bien consacrée à de douces conversations en tête-à-tête, qu'à la méditation solitaire. La maîtresse du lieu était assise, ou plutôt à demi

couchée sur un petit lit de repos, en manière de sofa. Elle se leva, et M. R***, prévenu en faveur de Mme E***, par les indications de son ami, ne distingua, dans le clair-obscur où se trouvait Marguerite, qu'une taille très-bien prise, et qui lui parut d'une flexibilité voluptueuse, et une forêt de cheveux noirs, dont les longues boucles encadraient un visage dont il ne voyait pas les traits, mais dont son imagination composait l'ensemble de manière à lui donner tout le courage nécessaire pour son entreprise.

Mme George lui adressa quelques mots pour s'excuser de le recevoir dans cet endroit sauvage. Sa voix était pleine et vibrante comme l'est d'ordinaire celle des femmes de sa constitution. Le colonel, fin connaisseur, augura bien de ce type distinctif, et répondit à son hôtesse que c'était à lui à demander pardon pour l'indiscrétion qu'il commettait en la relançant jusque dans sa solitude. « Mais, ajouta-t-il, j'étais si impatient, madame, de vous présenter mes hommages, que je n'ai pas eu la force de résister à l'offre que m'a faite votre femme de chambre de me conduire près de vous. »

Mlle Victorine s'était discrètement retirée, et Marguerite, en châtelaine hospitalière, avait invité le dangereux visiteur à s'asseoir à ses côtés.

« Puis-je savoir, colonel, lui dit-elle, ce qui me procure le plaisir de recevoir votre visite ? »

Les projets de M. R*** ne lui permettaient pas de s'exposer aux chances d'un attendrissement réel ou feint, à propos de la mémoire de Paul E*** ; aussi, son placet était tracé à l'avance, et il répondit à Marguerite.

« Je serais désolé, madame, d'être le témoin d'une douleur que le message dont je suis porteur excitera sans doute. Si vous êtes aussi bonne que vous êtes belle, j'obtiendrai de vous la permission de vous donner simplement un paquet cacheté que j'ai mission de vous remettre en mains propres, et ce ne sera pas en ma présence que vous prendrez connaissance de ce qu'il renferme.

— Je ne suis pas belle, dit en souriant Marguerite; mais j'aime assez à m'entendre dire que je suis bonne; comme je ne me doute pas de ce que peut contenir ce paquet, je vous accorde

facilement votre requête. Donnez-moi votre paquet; je ne l'ouvrirai que demain. »

Le colonel s'acquitta de sa mission, et pressant, un peu prématurément peut-être, une main qu'on ne retira pas :

« Permettez-moi, dit-il, de vous remercier, de vous témoigner mon respect et ma reconnaissance pour tant de bonté. »

Et il imprima, sur cette main qui tremblait un peu, un baiser un peu plus prolongé que ne le comportait le respect dont il devait être le gage, et qu'il eût fallu bien de la complaisance pour ne prendre que comme le simple baisement de main que l'usage autorise chez nous, et qui était encore plus de mise alors que de nos jours.

Il sembla au colonel que l'émotion avec laquelle il avait donné ce baiser sur la main qu'on ne lui disputait pas, était partagée jusqu'à un certain point par celle a qui la main appartenait. Le lecteur, qui connaît les projets de Marguerite, sait d'avance qu'il était plus que probable que le colonel ne s'abusait point.

Rien n'est plus propre à abréger les prélimi-

naires, en pareille circonstance, que le silence et l'obscurité. M. R*** ne resta pas longtemps aux compliments généraux. La nuit n'était pas encore tout à fait arrivée, qu'il avait déjà trouvé moyen de ne s'en plus tenir aux baisers sur la main. Il est vrai de dire que Mme E*** se montrait si peu effarouchée de son entreprenante vivacité, qu'il devait se croire encouragé à ne pas se contenter de ce qui lui était accordé avec une si faible résistance. Bref, il en vint à demander les preuves les moins équivoques de la bonne volonté dont on se disait animée à son égard.

Marguerite, qui ne désirait pas moins que le colonel d'en arriver à ce résultat, crut cependant devoir montrer quelque hésitation.

« Vous êtes pressant, colonel, lui dit-elle; on voit que vous êtes habitué à vaincre.

— Nous autres militaires, dit le colonel, savons-nous jamais si nous serons de ce monde dans quelques jours ? Nous n'avons pas le droit de faire crédit au bonheur.

— Mon Dieu! dit-elle, vous parlez comme si vous deviez partir demain matin!

— Et si cela était? s'écria le colonel.

— Mais cela n'est pas, répondit-elle en souriant.

— Hélas ! dit M. R***, puisqu'il faut vous le dire, la chose n'est que trop réelle : demain, je repars pour l'armée.

— Je me préparerais bien des regrets en cédant, ajouta timidement Mme E*** qui craignait peut-être d'être prise au mot sur son refus.

— Ah! dit l'habile manœuvrier, une seule chose pourrait me retenir; ce serait le souvenir du bonheur que vous pourriez me donner, et l'espoir de le goûter encore. »

L'intention de Mme E*** n'était pas de désespérer le colonel. Elle accepta donc, comme concluante, la banalité qu'il venait de lui débiter, et le colonel R*** à qui la foi ne manquait pas, et qui, grâce à cette foi qui fait des miracles, se croyait le possesseur de la plus jolie femme de Paris, demeura dans la bienheureuse grotte jusqu'à trois heures du matin, prodiguant les plus vives, les plus tendres caresses au laideron dépravé qui l'avait fait tomber, au bénéfice de sa débauche, dans un piége habilement tendu.

On était en été : le jour devait venir de fort bonne heure : Marguerite, satisfaite sans doute de la manière dont sa victime avait employé son temps, feignit de craindre pour sa réputation en le gardant plus longtemps, et, à la faveur du crépuscule et d'un voile assez ample qu'elle jeta sur sa tête, comme par hasard, elle regagna sa demeure, s'appuyant sur le bras du colonel, qui ne s'aperçut pas du tour qu'on lui avait joué, et qui, tout en se dépitant intérieurement de n'avoir pu voir les traits de sa nouvelle conquête, n'avait pas osé lui demander de lui laisser voir, à la clarté d'une bougie, ce visage que la nuit lui avait dérobé.

Il avait été convenu que le colonel ne partirait pas le lendemain, et Mme George n'avait pas vu d'inconvénient à lui permettre de se présenter chez elle dans la journée.

Mais le colonel, qui ne se doutait pas de l'existence de celle dont il avait si facilement conquis les faveurs, était persuadé qu'il avait eu affaire à Mme E***, veuve de Paul E***, à laquelle il avait écrit le matin, et dont il croyait avoir reçu une réponse.

Dans la journée donc, il sortit de chez lui, léger comme un triomphateur, et se dirigea vers l'hôtel de Mme Paul E***. Le concierge lui dit que madame était au logis, et il se fit annoncer.

Il trouva dans le boudoir où il fut introduit, deux femmes de taille pareille, de galbes à peu près semblables, dont l'une, âgée de vingt-cinq ans à peine, était délicieusement belle, tandis que l'autre, qui avait plus de trente ans, était épouvantablement laide. Il n'hésita pas, et alla droit à Aline. Dans le trajet qu'il fit de la porte à la bergère où était la maîtresse de la maison, il aperçut sur un guéridon le paquet qu'il avait remis cacheté la veille; le paquet était ouvert, et, à côté, était posée la boîte d'or de Paul E***.

« Je vous remercie, monsieur, lui dit Aline d'une voix qu'il reconnut avec délices, de la peine que vous avez prise: j'ai été sensible à ce souvenir de ce pauvre Paul : je viens de faire à l'instant l'ouverture de ce paquet; vous me pardonnerez, si vous me voyez encore tout émue. »

Après ce qui s'était passé la veille, M. R*** trouva assez singulier que telle fut la première

parole de Mme E***; mais il attribua cette sensibilité obligée à la présence de la femme laide, et mit aussi sur le compte de l'émotion de bon ou de mauvais aloi, quelque différence qu'il remarquait dans l'inflexion de cette voix qu'il croyait d'abord avoir reconnue pour être celle qui, la veille, lui avait parlé plus tendrement.

Il murmura quelque phrase banale à propos de l'émotion conjugale dont on faisait parade devant lui, et finit par demander à Aline si elle était revenue de bonne heure de la campagne.

« Ah! lui dit celle-ci d'un air étonné ; mais c'est à faire à vous, colonel ! Depuis si peu de temps à Paris, vous êtes au fait des moindres pas des gens qui n'ont même pas le plaisir de vous connaître... intimement ! Et qui vous a dit que j'eusse été à la campagne ? »

R*** fut étourdi de cette question ; puis réfléchissant que la manière assez brusque dont s'était entamée sa liaison avec Mme E***, ne lui permettait guère de se proclamer du premier coup, il crut comprendre qu'on voulait lui dire de prendre garde à ses paroles, et il dit avec assez d'aplomb :

« Je l'avais entendu dire.

— Mon Dieu ! poursuivit Aline, ce n'est pas un mystère ; mais voyez ce que c'est que les indiscrets : si j'y avais été en cachette, je me croirais bien en sûreté, et voilà le colonel R***, qui est arrivé avant-hier, et qui le sait déjà.

— Oh ! si c'était un secret, dit la femme laide en baissant les yeux, je suis sûre que le colonel est trop galant homme pour le trahir, et que tu n'aurais rien à redouter. »

Le son de cette voix, qui était parfaitement semblable à celui d'Aline, si ce n'est qu'il avait plus de rondeur et de vivacité, attira l'attention de M. R***, et lui rappela, bien plus encore que celui de Mme Paul E***, la soirée qu'il avait passée à Meudon.

Mme Paul ne parut pas s'apercevoir de l'effet que la voix de sa sœur produisait sur le colonel; elle se tourna vers lui, et lui dit sans affectation :

« C'est ma sœur, colonel ; ne trouvez-vous pas que, sans nous ressembler, nous avons bien un air de famille, et que le son de nos voix surtout est le même? »

Le colonel s'inclina en signe d'assentiment.

« Êtes-vous pour longtemps à Paris, colonel ? demanda Aline d'un air d'indifférence.

— Je devais partir aujourd'hui même, dit M. R*** en attachant sur elle un regard significatif, auquel elle ne parut pas comprendre la moindre chose ; mais à présent, je ne sais plus quand je partirai.

— Voilà une grande victoire pour la personne qui opère un pareil miracle, dit Aline ; je parierais que c'est une affaire de cœur.

— Oh ! oui, dit le colonel avec un soupir formidable.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la maîtresse de la maison ; voilà un soupir qui me ferait croire que c'est l'espoir plus que la reconnaissance qui vous retient.

— Ne pariez pas, madame, dit R***, qui commençait à trouver la plaisanterie infiniment trop prolongée ; je n'ai plus d'autre espoir à avoir que de voir se renouveler les instants pleins de charmes que j'ai déjà passés près de la personne dont il s'agit.

— C'était donc une ancienne connaissance ? dit assez insolemment Mme Paul E***.

— Je ne l'ai vue qu'une fois dans l'ombre, et une fois en plein jour, dit le colonel, et, ajouta-t-il avec intention, dans la seconde entrevue, je ne lui ai pas dit un mot d'amour.

— Vous avez eu tort de perdre votre temps à lui parler d'autre chose, » continua Mme E***, curieuse de voir jusqu'où irait la patience du colonel, et décidée à ne le mettre au fait que lorsqu'elle se serait un peu amusée de son embarras.

Soit qu'il fût sur la voie de la mystification dont il avait été l'objet, soit qu'il sentît qu'il n'était pas de force à lutter d'assurance avec cette jeune femme qui, selon lui, parlait d'elle-même comme s'il se fût agi d'une autre personne, M. R*** ne releva pas la balle, et se contenta de lancer à la belle persifleuse un regard qu'il était facile de traduire par cette bravade :

« Je ne le perds pas toujours ainsi. »

Aline vit que l'ennemi reculait devant le combat; elle changea de terrain.

« Avez-vous été au spectacle depuis votre arrivée? dit-elle au colonel.

— Une seule fois, dit M. R***.

—Ah! oui, reprit Aline; je le savais; à l'Opéra-Comique. Vous y étiez avec le colonel D***. »

R*** fut assez étonné de voir Aline informée de cette circonstance, dont elle ne lui avait point parlé la veille. Il se souvint de ce qu'il avait dit la veille, et, craignant quelque mauvais tour, quoique bien loin de supposer la réalité, il se tint sur la réserve.

« Vous avez dû être assez content de Feydeau, continua Mme Paul E*** ; mais je voudrais bien savoir ce que vous pensez des femmes de Paris.

— Il y en a de charmantes, répondit prudemment le colonel.

— Croyez-vous que leur conquête soit aussi facile que celle des Allemandes? Car vous arrivez, je crois, de l'armée du Rhin, dit Aline engageant cette fois plus franchement l'escarmouche.

— Ma foi, dit le colonel, je crois qu'en tout pays il y a des femmes faciles et des femmes impossibles à vaincre.

— C'est, dit Aline, parce qu'en tous pays il y a des hommes qui plaisent et des hommes qui déplaisent. N'est-il pas vrai, Marguerite?

— Oui, dit Marguerite ; il y a tel homme qui plaira beaucoup à une femme et qui sera antipathique à une autre.

— C'est pour cela, ajouta Aline, lâchant à bout portant cette énorme bordée dans la réserve du colonel, qu'un homme a toujours mauvaise grâce à dire : « J'aurai cette femme. » Il y a des femmes que tel homme n'aura jamais, dussent-elles se donner au reste de l'univers »

Il était impossible que M. R*** ne vît pas, surtout à la manière dont cette phrase fut prononcée, qu'elle ne l'avait pas été sans une intention bien positive. Il regarda d'un air étonné celle qui l'avait dite, et se demanda s'il avait rêvé que, douze heures auparavant, cette femme, qui semblait lui reprocher d'avoir montré trop de présomption en se promettant de la posséder, était entre ses bras, lui donnant des preuves de l'amour le plus passionné.

Mme E*** vit qu'il était temps de frapper le

grand coup. Marguerite était revenue de Meudon de bonne heure, et, à peu près à la même heure, Aline était arrivée de Fontenay-aux-Roses. Les deux sœurs avaient eu une conférence, où Marguerite avait avoué à sa sœur ce qui s'était passé; comme il était probable que le colonel, furieux, ne reverrait jamais Mme George quand il saurait la mystification dont il avait été l'objet, que, d'un autre côté, il n'était guère possible qu'il restât longtemps la dupe de l'erreur où il avait pu être le premier jour de son arrivée. Marguerite, dont peut-être aussi le caprice était passé, consentit à se prêter à l'exécution du dénoûment. Aline, sachant que le colonel devait venir dans la journée, retint sa sœur auprès d'elle, et, comme on l'a vu, le colonel les trouva ensemble.

Quand elle vit qu'il était temps de mettre un terme à une conversation où l'un des interlocuteurs était étrangement abusé sur sa position vis-à-vis des deux autres, Mme Paul E** se leva, et, faisant un gracieux salut au colonel, lui dit :

« Pardonnez-moi, monsieur, si je vous quitte ; j'ai quelques ordres à donner ; je vous laisse avec

ma sœur : c'est une autre moi-même. Si vos occupations vous laissent un peu de liberté, je retourne demain à la campagne, je serai charmée de vous y recevoir. Vous qui savez tout, savez-vous bien où elle est ?

— Oh ! madame, fit, d'un ton de reproche, le colonel à qui cette question fit monter le rouge au visage.

— Mon Dieu, dit de l'air le plus naturel Mme Paul E***, je n'ai pas pour résidence le château de Versailles ou de Chambord; je vous l'assure; il est bien permis à un homme qui arrive de si loin, de l'ignorer, et je ne vous en voudrais pas d'ignorer que ma maison de campagne est à Fontenay-aux-Roses.

— Fontenay-aux-Roses, dit le colonel abasourdi !

— Tout bonnement, dit Aline : vous savez où c'est !

— Pardon... mais je croyais... il ne se peut pas.

— Voilà qui est charmant ! s'écrie en riant Mme Paul tandis que sa sœur, visiblement embar-

rassée, se tournait de l'autre côté ; vous allez voir que je ne sais pas où je demeure !

— En vérité, dit R***, de plus en plus dérouté, je croyais que c'était à Meudon...

— Ah ! j'y suis, dit Aline en redoublant ses éclats de rire ; c'est que vous ne saviez pas que ma sœur et moi nous avons épousé les deux frères, et que nous sommes toutes deux E***, nées de K*** ; la seule différence, c'est qu'elle s'appelle Marguerite, et moi, Aline, et que je demeure à Fontenay-aux-Roses, et elle à Meudon. »

Elle disparut après cette cruelle révélation, qui tomba comme la foudre sur la tête du colonel anéanti. Il trouvait, l'infortuné, que la différence qui existait entre les deux sœurs, et qu'Aline n'avait pas mentionnée, était celle qui lui importait le plus, à savoir que l'une, celle qui se moquait de lui, était belle comme un ange, et que l'autre, celle qu'il avait possédée, était laide comme le péché.

Marguerite se hasarda à se retourner vers le colonel.

« Adrien, lui dit-elle timidement, m'en voulez-vous ? »

Cette femme, que R*** n'eût peut-être pas trouvée exorbitamment laide dans une autre circonstance, lui fit l'effet de la tête de Méduse. Il n'eut pas le courage de lui répondre, ne songea pas même à la saluer, et se retira plus rapidement qu'il ne l'eût fait s'il avait eu en face une compagnie de pandours ou de uhlans.

II

Courte et bonne. — Un testament. — Legs singulier. — Une lettre posthume. — Le légataire dans l'embarras. — L'envie de rire. — Seconde lettre posthume — Le parti bientôt pris. — La bigamie est un cas pendable. — Le mal marié. — — L'arrangement à l'amiable. — Le bal de l'Opéra. — Les rubans cerise et vert. — Un coup hardi. — Les deux dominos. — La promenade en voiture. — Le billet. — Accord. — Une rouerie pillée. — Mlle G..,h, le prince B***, M. d'E.., et moi.

L'époque du consulat vit naître une liaison qui dura jusque sous la restauration, et qui avait fini par prendre la même consistance qu'un mariage, tant le monde l'avait acceptée et s'y était accoutumé. Quoique cette longue durée

soit déjà par elle-même un fait assez remarquable, ce n'est pas cependant ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire de cette liaison. La manière dont elle s'établit est des plus excentriques, et mérite d'être racontée.

Mme de C***, qui venait de rentrer de l'émigration, était la maîtresse de M. d'A***. Quoique Mme de C*** fût encore jeune, elle ne s'abusait pas sur le temps qui lui restait à vivre : elle était attaquée de la poitrine, et savait parfaitement à quoi s'en tenir sur son état. Elle avait toujours beaucoup aimé le plaisir, et la maladie dont elle était atteinte avait développé ces dispositions au suprême degré. Elle savait qu'en ne se ménageant pas elle avançait le terme de son existence, mais elle semblait en avoir pris son parti et avoir choisi pour sa devise ce mot célèbre d'une princesse :

— Courte et bonne !

Mme de C*** avait perdu presque toute sa famille pendant la révolution ; elle n'avait que des parents éloignés, et comme elle avait conservé une assez jolie fortune, on pense bien que ces

collatéraux ne la négligeaient pas. Mais elle ne cachait pas la résolution qu'elle avait prise de les déshériter, et quoiqu'ils eussent cru devoir ne pas abandonner la partie, et tenir bon jusqu'à la fin, il est probable qu'ils s'attendaient assez à en être pour leurs peines, quand Mme de C*** mourut en 1802.

Elle avait pris toutes ses dispositions, en femme qui ne se fait pas illusion, et on trouva, à sa mort, un testament en bonne forme, par lequel elle laissait toute sa fortune à Mme de R***, qui était son amie d'enfance.

Personne ne fut étonné de ce legs. Mais il n'en fut pas de même de la conduite que tint Mme de R***. Il n'y avait pas trois mois que Mme de C*** était morte, lorsque, au grand scandale des honnêtes gens, s'établit, entre la légataire universelle et M. d'A***, l'ancien amant de la défunte, une liaison des plus intimes. Les quolibets ne manquèrent pas d'aller leur train, et les mauvais plaisants prétendirent que Mme de C*** avait laissé à Mme de R*** tous ses biens immeubles et meubles, y compris M. d'A***.

Ils ne savaient pas si bien dire. Mme de C***, qui était un des plus étranges esprits qui fût au monde, avait inséré dans son testament une clause ainsi conçue :

« On trouvera dans mon écrin un paquet ca-
« cheté à l'adresse de Mme de R***, ma légataire
« universelle. Il devra lui être remis intact,
« pour qu'elle en prenne connaissance en par-
« ticulier, et qu'elle se conforme à ma volonté
« y exprimée, ce que je laisse à sa conscience
« seule à exécuter. »

Le paquet avait été trouvé et remis à la légataire. Que l'on juge de son étonnement quand elle trouva le codicille suivant enfermé dans cette cédule (1).

(1) Quelque singulière que puisse paraître cette étrange pièce, ainsi que la lettre adressée à M. d'A***, je n'ai pas hésité à les reproduire. Je me serais borné à les citer, sans les donner textuellement, si je n'avais eu entre mes mains les originaux que l'obligeance de leur propriétaire, proche parent de M. d'A***, m'a mis à même de copier.

« Je laisse à votre conscience, ma chère Aga-
« the, l'accomplissement d'une partie de ma
« volonté que vous trouverez énoncée ci-après.
« Vous savez combien vous m'avez toujours été
« chère. Je ne fais donc que suivre le mouve-
« ment de mon cœur en vous laissant une for-
« tune que se partageraient d'avides collatéraux,
« pour lesquels je ne me sens que de l'indiffé-
« rence, sinon une répugnance positive.

« Mais, vous le savez aussi : l'amitié qui nous
« unissait ne suffisait pas à ce cœur dont vous
« avez si bien connu toutes les pensées, tous
« les secrets. Depuis plus de trois ans, j'aime de
« toute mon âme un homme qui a fait le bon-
« heur de ma vie, et qui, avec vous, est tout
« ce que je regrette en ce monde. Il m'est im-
« possible, en songeant à la mort, de vous sépa-
« rer dans ma pensée. Comprenez-vous que, pour
« une âme tendre, c'est un grand bonheur de
« réunir ainsi, par l'imagination, tout ce qu'elle
« aimait sur la terre au moment de quitter la
« vie ? Je désire qu'il en soit ainsi, et, si vous
« m'aimez réellement, vous vous conformerez

« à ce désir, qui est ma plus chère pensée.

« L'expression claire et nette de ce que je « vous demande, de la condition morale que « je mets à l'acceptation de mon testament, est « celle-ci : Je vous lègue toute ma fortune, « sous la condition expresse de lier votre vie à « celle de M. d'A***.

« Je n'ai pas le dessein de vous rien imposer : « si vous voulez épouser M. d'A***, et qu'il soit « dans les mêmes intentions, vous ferez bien, « ce me semble, de prendre ce parti. Mais, s'il « répugne à tous deux, ou à l'un de vous, je « déclare que mon but sera également rempli, « si vous devenez pour lui ce que je suis (on « pourra dire bientôt ce que j'étais), c'est-à- « dire une *amante* (1) tendre et passionnée, s'il « est pour vous ce qu'il a toujours été pour « moi, le plus sincère, le plus fidèle des amants.

« Comme il faut penser à tout, et qu'il n'est

(1) Mon respect pour le texte que je reproduis, m'oblige à conserver les expressions qui, du reste, n'avaient rien de ridicule à cette époque, du moins dans le style écrit. Je ne sais si en parlant on les employait. Cela est probable.

« pas convenable qu'une jeune femme, dans « votre position, fasse les avances auprès d'un « homme, je laisse à M. d'A*** une lettre où je « lui fais part de mon désir, sans, toutefois, lui « faire connaître que je me crois en droit de « vous imposer moralement cet engagement, « comme condition du legs que vous fait mon « amitié.

« J'ai hésité longtemps avant de prendre le « parti de vous faire connaître mon désir par la « voie dont je me sers. Vingt fois j'ai été sur le « point de vous réunir tous deux près de moi, « et de vous demander de me promettre ce que « je souhaitais ardemment ; mais il m'en eût « trop coûté d'emporter votre refus dans la « tombe, et je meurs avec l'espoir que mes « vœux seront réalisés. La mort m'en paraîtra « moins amère. »

Mme de R*** lut dix fois de suite cette pièce curieuse, sans pouvoir en croire le témoignage de ses yeux. Elle n'éprouvait aucune espèce d'éloignement pour M. d'A***, mais elle eût

songé à devenir la maîtresse de l'empereur de Maroc, pltuôt que celle de l'amant de son amie. La seule pensée lui eût paru une très-mauvaise action, et voilà son amie elle-même qui, en lui laissant une belle fortune, lui impose, pour condition, de devenir la maîtresse ou la femme de l'homme qu'elle-même avait aimé. Mme de R*** était tentée de croire, ou que la lettre posthume n'était pas authentique, ou que le jour où elle avait été écrite, Mme de C*** n'avait pas toute sa raison, ou bien encore (car devant une pareille bizarrerie, pas une supposition n'était bizarre) qu'elle avait voulu compenser son bienfait par une malignité, et que M. d'A*** était indirectement chargé de venger Mme de C*** du bonheur qu'elle n'avait peut-être donné à son amie que pour faire pièce à ses héritiers.

Mme de R*** voyageait dans les espaces des suppositions, et, au milieu des écarts de son imagination, n'avait pas encore songé à l'exécution du singulier codicille de Mme de C***, lorsqu'on lui annonça M. d'A***.

Elle eut d'abord la pensée de lui refuser sa

porte ; mais, réfléchissant que cet état de choses ne pouvait durer, curieuse d'ailleurs de savoir comment Mme de C*** s'y était prise vis-à-vis de M. d'A***, elle ordonna qu'on le fît entrer.

M. d'A*** s'avança avec une figure de circonstance, sur laquelle se lisait aussi visiblement un grand embarras, que la douleur causée par la mort de sa maîtresse.

« Je sollicite de vous, madame, dit-il à Mme de R***, la faveur d'un entretien particulier. »

Mme de R***, qui savait parfaitement sur quoi allait rouler la conférence que sollicitait M. d'A***, donna ses ordres pour ne pas être dérangée.

Ces préliminaires exécutés avec solennité, M. d'A*** tira de sa poche un papier contenu dans une enveloppe exactement semblable à celle qui contenait le codicille adressé à Mme de R***, et après s'être mouché, avoir toussé, craché et passé deux ou trois fois la main sur son front, il dit enfin :

« Peut-être, madame, vous doutez-vous de ce qui m'amène.

— Un peu, » dit Mme de R***, qui, malgré la gravité de la situation, ne put réprimer un léger sourire, dont l'excuse était dans la position critique de M. d'A***.

La réponse de Mme de R***, au lieu de donner du courage à ce pauvre homme, le déconcerta tout à fait; d'autant plus que, malgré les efforts qu'elle avait faits pour dissimuler le malencontreux sourire, M. d'A*** l'avait saisi au passage, ce qui ne contribua pas à le rassurer. Sa contenance, de plus en plus embarrassée, devenait de plus en plus comique. Le sourire furtif se changea en une envie de rire réprimée à grand renfort de mouchoir et de morsures à l'intérieur de la bouche.

Cette malheureuse envie de rire empêchait Mme de R*** d'épargner à son visiteur, en abordant elle-même la question, la peine de trouver une entrée en matière.

Si elle eût voulu parler, elle eût éclaté infailliblement. C'est, du reste, une chose connue de toutes les personnes rieuses : dans une situation donnée, lorsque l'envie de rire se fait

sentir, plus la situation est solennelle, triste même, plus il est difficile de réprimer ce besoin de rire, qui passe presque à l'état spasmodique, et qui est bien plutôt un accident nerveux, qu'un accès de gaieté proprement dite.

On ne peut nier, après tout, que la situation fût très-embarrassante pour M. d'A***, qui était fort loin d'être un sot. Mais, en pareil cas, l'homme le plus spirituel du monde ne trouve pas un mot à dire, et M. de Talleyrand, qui n'avait pas l'habitude de rester court, n'eût peut-être pas, dans une situation semblable, trouvé le moyen de dire deux.

Il fallait pourtant se lancer. M. d'A***, qui sentait qu'une fois la conversation engagée, les choses iraient d'elles-mêmes, prit toute sa résolution, et, au risque de dire une balourdise, dit d'un air piteux à Mme de R***.

« Nous avons perdu Mme de C*** ! »

Certes, il n'y avait dans cette phrase toute simple rien de grotesque ni de risible; mais comme Mme de C*** était morte depuis deux mois, comme, d'ailleurs, il était clair que M. d'A***

n'avait fait cette communication sur le ton officiel que pour dire quelque chose, Mme de R***, qui étouffait son envie de rire depuis dix minutes, éclata sans pouvoir résister, et eut un de ces accès de fou rire que connaissent seuls ceux à qui le bon Dieu a donné la précieuse faculté de rire ainsi.

Ce dénoûment eut un tout autre résultat que celui auquel on aurait pu s'attendre. M. d'A***, qui sentait tout ce que son attitude avait de ridicule depuis son arrivée, sourrit lui-même de sa propre gaucherie; puis, laissant rire Mme de M*** tout à son aise, il attendit en silence, et quand il la vit en état de l'écouter :

« Madame, lui dit-il, veuillez prendre connaissance de l'écrit qui m'a été remis ce matin par le notaire de Mme de C***. J'attendrai vos ordres chez moi. »

Il lui remit la lettre de Mme C***, s'inclina respectueusement et se retira sans ajouter un mot.

Mme de R*** se mit en devoir de lire le papier que venait de lui remettre M. d'A***. Il contenait ce qui suit :

« Mon cher Alphonse,

« Vous savez combien je vous aimais (je me
« sers de l'imparfait, parce que je serai morte
« quand vous lirez ces lignes), vous savez aussi
« quelle tendre amitié j'ai pour ma chère
« Agathe. Je n'ai pas cru pouvoir faire un meil-
« leur emploi de ma fortune que de la lui lais-
« ser ; vous m'auriez, j'en suis sûre, approuvée
« si je vous eusse consulté.

« Moi morte, mon cher Alphonse, qu'allez-
« vous devenir ? car je suis convaincue que vous
« m'aimez autant que je vous aime. Une des
« choses qui me coûtent le plus au moment de
« mourir, c'est la pensée de vous laisser seul et
« abandonné à toutes les déceptions des relations
« du monde en général, et de celles du cœur en
« particulier ; laissez-moi donc disposer de ce
« cœur qui, vous me l'avez dit bien souvent, est
« tout à moi. Laissez-moi vous léguer ce bon-
« heur que je ne pourrai plus vous donner par
« moi-même.

« Mme de R*** est veuve : il me serait infini-

« ment agréable que vous l'épousassiez. Je ne « vous cache pas que je lui ai fait, en la nom- « mant ma légataire universelle, une sorte de « condition morale de ce lien, objet de toutes « mes espérances ; mais je ne voudrais pas que ce « désir devînt une tyrannie. Sans être son mari, « vous pouvez vous attacher à elle par un lien « tout aussi fort que celui du mariage. Conser- « vez-lui l'amour que vous avez pour moi ; dé- « vouez-vous à son bonheur : si ce vœu de mon « cœur se réalise, j'ai la conviction que j'aurai « fait le bonheur de tous deux.

« Elle sait, par une lettre que je lui ai adres- « sée et où je lui fais part de mon désir, que « vous en êtes également instruit ; elle attendra « votre démarche, parce qu'il est dans l'ordre « que ce soit vous qui fassiez les premiers pas. « Si vous m'avez jamais aimée, vous n'hésiterez « pas un seul instant. »

Prévenue par la lettre de Mme de C**, Mme de R** ne trouva dans celle qui était adressée à M. d'A** que ce qu'elle s'attendait parfai-

tement à y rencontrer. Cependant, la visite de M. d'A*** avait quelque peu éclairci l'horizon où elle s'égarait une demi-heure auparavant. L'empressement qu'avait mis l'amant de Mme de C***, prouvait qu'il était pour le moins disposé à obéir à la singulière fantaisie de la défunte, et Mme de R*** crut se rappeler que dans le ton avec lequel il avait dit : « J'attendrai vos ordres chez moi, » il y avait, sinon l'espoir, au moins le désir de la voir aussi docile qu'il l'était lui-même à la volonté dernière de Mme de C***.

La circonstance était assez bizarre pour que l'on pût ne pas traiter les choses comme on les traite dans l'habitude de la vie. Mme de R*** descendit au fond de son cœur, l'interrogea, et le résultat de cet examen fut que, deux heures après, on lui annonçait M. d'A*** qui se présentait de nouveau, autorisé par le billet suivant, aussi significatif que laconique :

« Je vous attends.

« Agathe de R*** »

Quand M. d'A*** fut seul avec Mme de R***,

elle remarqua, non sans un peu d'humeur, que l'embarras de celui-ci était presque aussi grand que le matin.

« Monsieur, lui dit-elle un peu sèchement, épargnons-nous des explications qui paraissent vous embarrasser : vous m'avez dit que vous attendiez mes ordres. Cela veut dire probablement que, de votre part, il n'y a pas de protestation contre les volontés de notre amie.

— Vous l'avez dit, madame, pourvu que...

— Mon Dieu, interrompit Mme de R***, pourvu qu'il n'y en ait pas de la mienne ; je sais ce que vous allez me dire.

— Peut-être, madame, dit M. d'A*** avec un aplomb qui étonna Mme de R***.

— Je vous écoute, dit-elle.

— Je vous demanderai, continua M. d'A***, la permission d'être très-explicite dans ce que je vais avoir l'honneur de vous dire. Mme de C***, formule sa volonté de deux manières : le mariage et une liaison intime. Le mariage...

— Eh bien, interrompit encore la vive Mme de R***, qui était autant qu'un autre attachée à sa

liberté, mais qui voyait dans l'objection que s'apprêtait à faire M. d'A***, une sorte de défiance contre elle-même; eh bien! monsieur! le mariage? croyez-vous que votre nom serait déshonoré parce que je le porterais?

— A Dieu ne plaise que j'aie une pareille pensée, dit le pauvre M. d'A*** ; mais il y a des choses qui sont quelquefois matériellement impossibles.

— Ah! fit Mme de R***, qui ne demandait peut-être pas mieux que de voir surgir une impossibilité contre un mariage qu'elle se croyait obligée de demander, pour satisfaire à sa dignité personnelle.

— Oui, madame, poursuivit M. d'A***; comme vous l'avez dit tout à l'heure, il faut que ce que nous avons à nous dire soit dit avec le moins de paroles possible. Je serai heureux de vous voir agréer la demande que je vous fais de mettre à exécution la volonté dernière de Mme de C***, pourvu que ce ne soit point au moyen d'un mariage, et cela, parce que je suis marié! »

Mme de R*** était une des plus grandes rieuses

de la terre ; la chute du discours de M. d'A*** lui parut si prodigieuse, qu'elle se remit à rire sur de nouveaux frais, tellement que M. d'A***, qui avait accompli sa tâche, et qui, du reste, ne voyait rien de bien désespérant pour lui dans cette hilarité, se mit franchement de la partie, et ce fut bientôt un duo d'éclats de rire qui formaient, soit dit en passant, une assez singulière oraison funèbre à la pauvre Mme de C***.

Quand l'accès fut passé, Mme de R*** demanda à M. d'A*** une explication un peu plus détaillée, et voici ce qu'elle apprit.

M. d'A*** avait épousé dans l'émigration une jeune Anglaise dont il était devenu passionnément amoureux : au bout de deux mois il lui était devenu complétement impossible de demeurer avec sa femme, qui avait le plus insupportable caractère de la Grande-Bretagne. La jeune Mme d'A***, née d'une mère irlandaise, était catholique ; M. d'A***, sans être dévot, avait des principes religieux, ou, peut-être, politiques qui lui faisaient regarder le divorce comme une énormité. Se sentant incapable, par

caractère, d'essayer la guérison de sa jeune épouse, et de la dompter comme Petruccio dompte Catherine (1), il se borna à la rendre à ses parents, avec une pension honorable ; après quoi il voyagea jusqu'à l'époque où les événements lui permirent de rentrer en France. De retour à Paris, il ne jugea pas à propos de se vanter de son mariage, qui, ayant été contracté, non à Londres, mais en Irlande, n'était pas connu de la plupart des émigrés français. Les quelques amis qui en avaient connaissance furent priés par lui de n'en point parler ; le secret fut religieusement gardé, et M. d'A*** n'avait jamais cru devoir en parler à Mme de C*** ; l'éloignement que celle-ci avait plusieurs fois témoigné pour un nouveau mariage avait rendu la confidence de M. d'A*** inutile à titre de légitime défense. Mais il ne pouvait décemment se dispenser de l'avouer à Mme de R***, qui, comme on l'a vu, accueillit cet aveu par un éclat de rire dont

(1) Personnages principaux de la charmante comédie de Shakspeare, intitulée TAMING OF THE SHREW, *la Méchante femme mise à la raison*.

la contagion s'étendit jusqu'à M. d'A*** lui-même.

Le mariage étant donc impossible, la question se simplifiait singulièrement. Il ne s'agissait plus que d'obéir à la volonté de la testatrice, ou de la violer. Il paraît que les deux légataires étaient pénétrés du respect que l'on doit aux volontés des morts, car, à partir de cette époque, jusqu'à la mort de M. d'A***, arrivée en 1816, Mme de R*** fut sa maîtresse, sans que l'on ait jamais eu à lui reprocher aucune autre liaison.

Une chose assez remarquable, c'est que l'Anglaise étant morte de la poitrine en 1808, M. d'A*** n'épousa pas Mme de R***.

Cette Mme de R*** avait une sœur qui ne se piquait pas d'une grande fidélité dans ses amours. Elle n'était pas jolie, et parfois il lui arrivait de se permettre, en matière de galanterie, de petits expédients qui, en toute autre matière, auraient été de véritables escroqueries; mais les *Cours d'amour* sont abolies, et la police correctionnelle ne connaît pas de ces sortes de délits.

Celui qui me revient en mémoire, et dont se rendit coupable Mme de S***, offre quelques rap-

ports avec celui dont se servit Mme E*** la laide, pour se passer la fantaisie du colonel dont sa sœur avait fait fi ! Il a surtout, pour moi et pour les personnes qui sont au fait d'une certaine histoire, le mérite très-piquant d'avoir été renouvelé depuis par une jeune personne qui, probablement, ne savait pas qu'elle pillait Mme S***, et qui a, du reste, assez de fonds pour avoir trouvé, dans sa propre imagination, cette petite drôlerie.

Voici l'histoire de Mme S***.

Elle ressemblait de taille, de tournure, d'allures, à une jolie femme de ce temps-là, qui était assez agréable pour être fort courue, assez compatissante pour ne pas faire toujours courir vainement, et assez occupée pour que, cependant, quelques-uns des coureurs ne pussent arriver.

On l'appelait Mme de G***. Mme S*** avait remarqué, parmi les admirateurs de Mme de G***, un homme fort agréable qui lui eût fort convenu. Elle y songea si bien qu'elle finit par en avoir la tête perdue, et qu'elle jura qu'elle n'en aurait pas le démenti.

Les bals masqués de l'Opéra venaient de reprendre ; ils n'étaient pas alors ce qu'ils sont, hélas ! devenus ; un bal de l'Opéra était une chose fort divertissante, où les femmes les mieux posées n'étaient point déplacées, où elles s'amusaient beaucoup à intriguer des hommes de leur monde, lesquels devaient prendre grand plaisir à ces intrigues faites avec finesse, esprit, et, si je puis m'exprimer ainsi, avec parfum. Et puis, que de *suites d'un bal masqué !*

Mme S***, qui avait de l'esprit, n'était pas une des dernières dans ces folles et joyeuses fêtes. Un carnaval, c'était au fort de sa passion pour M. de M***, le soupirant de Mme de G***, elle résolut de mettre à profit le domino, et elle commença ses opérations.

Il n'est pas difficile de savoir, à Paris, quand on veut prendre la peine de s'en inquiéter et de jeter quelques écus, ce que font habituellement une femme à la mode et un homme assez répandu. M. de M*** allait tous les samedis au bal de l'Opéra. Mme S*** en fut informée : Mme de G***

n'y allait presque jamais. Mme S*** le sut également ; et son plan fut fait.

Un samedi, elle sut que Mme de G*** allait au bal de l'Opéra ; elle s'y rendit de son côté, dissimula sa taille, de manière à ne pas être reconnue, et chercha Mme de G***, du déguisement de laquelle elle avait eu le signalement par une femme de chambre gagnée.

Quand elle fut assurée que Mme de G*** ne venait pas pour M. de M***, elle se mit en quête de celui-ci, qu'elle trouva occupé à scruter tous les dominos du foyer, pour tâcher de deviner quel était celui qui renfermait Mme de G***. Elle lui prit le bras, déguisa sa voix, et le conduisant vers l'extrémité du foyer :

« Vois-tu, lui dit-elle, ce domino qui porte sur l'épaule gauche un nœud de trois rubans cerise, liés d'une faveur verte ?

— Eh bien ? dit M. de M***.

— Eh bien, dit Mme S***, c'est celui que tu cherches.

— Qui te l'a dit ?

— Que t'importe, pourvu que ce soit elle ?

— Mais qui ? demanda M. de M***.

— Si tu ne sais pas ce que tu cherches ici, dit Mme S***, ce n'est pas ma faute.

— Qui es-tu donc, toi, dit M. de M*** pour te donner la peine de me montrer une femme que j'aime ?

— Toujours des questions ! interrompit Mme S*** ; puisque je le fais, c'est que sans doute j'y ai un intérêt.

— Ah ! je comprends, dit M. de M***, vous êtes jalouse, madame ?

— Comme un tigre, dit en soupirant la pauvre Mme S***.

— Et qui attend Mme de G*** ? dit tout bas M. de M***.

— C'est ce qu'il est fort inutile que vous sachiez, dit Mme S*** ; allez : essayez. Si vous êtes éconduit, entrez dans la loge numéro 27, et restez-y jusqu'à ce que je vous appelle. Surtout, obéissez ; j'ai autant d'intérêt que vous à tout ceci. Me le promettez-vous ?

— Oui, dit M. de M***, j'obéirai ; je vous remercie. »

Il serra avec reconnaissance la main de Mme S***, qui tressaillit malgré elle ; puis il se dirigea vers Mme de G***, qui le reçut comme une femme reçoit l'homme qui lui déplaît, quand elle attend l'homme qu'elle aime.

Pendant la demi-heure qu'il passa à obséder cette pauvre Mme de G***, Mme S*** était sur les épines. Elle avait joué un coup hardi : M. de M*** était fort aimable ; si sa combinaison allait tourner contre elle-même ! Confondue dans la foule, elle suivait le couple à travers les ondulations de cette mer vivante, et ne le perdit pas des yeux. Enfin, à sa grande joie, elle vit Mme de G*** faire un geste d'impatience ; et elle était alors si près d'eux, qu'elle entendit sa rivale dire à M. de M*** :

« Eh bien, monsieur, vous ne vous trompez pas ; j'attends ici quelqu'un, et puisque vous savez qui je suis, demeurer malgré moi serait d'un homme mal appris. Je vous prie de vous éloigner. »

M. de M***, salua et gagna d'un air consterné la loge numéro 27, où il fut bientôt rejoint par

le domino noir à taille épaisse, avec qui il avait déjà causé.

« Eh bien? lui dit Mme S***.

— Vous m'avez fait faire une sottise, dit M. de M*** ; je n'oserai plus remettre les pieds chez elle.

— Peut-être! dit Mme S***. Voulez-vous m'écouter?

— Je suis à vos ordres, dit piteusement M. de M***.

— Je l'espère bien, » pensa Mme de S***.

Elle fit succéder à cette réflexion un instant de silence; puis sous la barbe de son masque, elle raconta l'histoire suivante à M. de M***.

« Un homme que j'aime est amoureux de Mme de G*** ; elle n'est pas sa maîtresse, mais, ce soir, ils doivent se trouver ici, et je suis sûre que, demain matin, il n'aura plus rien à désirer. Les mesures sont prises de telle manière qu'il est facile de les tromper tous deux, vous, en prenant la place de cet homme, moi, en prenant vis-à-vis de lui celle de Mme de G***. Vous voyez, ajouta-t-elle perfidement, que vous pouvez

vous fier à moi ; mon intérêt vous garantit ma sincérité.

— Vous êtes un ange, dit M. de M***, qui ne songea pas à ce qu'il y avait d'improbable dans la pensée de faire passer la femme assez grosse qui lui parlait pour la mince Mme G***.

—Vous me remercierez plus tard, dit Mme S***, restez là : il ne faut pas qu'on vous revoie ; je reviendrai quand il en sera temps. »

Elle sortit là-dessus, laissant M. de M*** se délecter par avance du bonheur qu'il allait goûter en fraude.

Tout marchait à souhait. Une demi-heure n'était pas écoulée, que le bienheureux mortel à qui Mme de G*** avait véritablement donné rendez-vous, descendait l'escalier de l'Opéra, tenant sous son bras le bras du joli domino au nœud de rubans cerise, liés d'une faveur verte, et montait avec elle dans une bonne voiture qui les eut bien vite menés là où l'amour les attendait.

Mme S*** alla au vestiaire, y trouva sa femme de chambre qui, à l'aide d'un domino exactement semblable à celui de Mme G***, fit d'elle-

même une Mme G*** à s'y méprendre ; elle reprit sa jolie taille, laissa passer sous son masque quelques boucles de cheveux blonds qui auraient pu se mêler à ceux de Mme de G*** sans que l'on s'aperçût de la fraude, et alla se poster dans une voiture de remise qui l'attendait à la porte.

La femme de chambre prit le domino de sa maîtresse, se fit une taille qui ressemblait à celle que s'était faite Mme S***, se chargea d'un domino d'homme, et gagna le numéro 27 où M. de M*** commençait à trouver le temps long.

« Mettez ceci, » dit la femme de chambre de cette voix de bal masqué qui est la même pour tout le monde.

M. de M*** s'empressa d'obéir.

« Vous êtes Édouard à présent, dit la soubrette; je ne puis vous en dire davantage. Mme de G*** est à la porte, dans une voiture de remise, où elle vous attend ; descendez ; appelez George sous le péristyle ; un domestique de place vous mènera à la voiture ; le reste vous regarde, les gens de la voiture sont au fait. Ne vous trahissez pas en parlant trop. Adieu, bonne chance. »

Elle disparut sans attendre les remercîments de M. de M***, qui descendit et appela George; George vint, le conduisit à la voiture, et ouvrit la portière sans mot dire.

« Est-ce vous, Édouard? dit une voix qu'il reconnut pour celle de Mme de G***. Une des ressemblances les plus frappantes qu'eût Mme S*** avec Mme de G*** était dans le son de sa voix.

— C'est moi, » dit le faux Édouard en s'élançant dans la voiture.

La portière se referma discrètement, et les chevaux partirent au grand trot.

M. de M*** ne savait pas où il allait; il éprouva quelque embarras. Mme de S*** s'en aperçut, et s'empressa de le mettre sur la voie du sort qui lui était destiné.

« Mon Dieu, dit-elle, je fais une grande imprudence, même en vous accordant une heure dans cette voiture. Édouard, ramenez-moi à l'Opéra. »

Là où en étaient les choses, elle savait bien qu'elle pouvait risquer cette prière sans craindre qu'on la lui accordât.

« Diable ! se dit M. de M***, il paraît que M. Édouard n'avait obtenu qu'une heure ; il faut profiter des instants. »

Et sans plus de discours, il se mit à profiter des instants.

Il avait voulu ôter le masque de la fausse Mme de G***.

« Si vous m'aimez, lui avait-elle dit, n'insistez pas ! »

Il avait ses raisons pour ne pas se montrer exigeant ; lui-même gardait le sien. Il fit une cote mal taillée, on baissa les stores et on ôta les masques. L'incognito fut respecté, et le tête-à-tête n'y perdit rien.

Il y avait près de deux heures que la voiture roulait quand Mme S*** songea au rôle qu'elle jouait.

« Il doit être bien tard.

— Non, dit M. de M***, il n'y a qu'une demi-heure que nous sommes en voiture. »

Mme S*** ne jugea pas à propos de le contredire, et la voiture continua à rouler.

Enfin, Paris a beau être grand, une voiture ne

peut pas rouler toujours. Le cocher, d'ailleurs, avait reçu le mot de Mme S***, qui était femme à penser à tout. La voiture s'arrêta donc. A travers les stores on aperçut les lanternes de l'Opéra : le bal allait finir. Mme S*** remit son masque.

« Descendez, dit-elle à M. de M***. A tantôt. »

M. de M*** sentit le rouge lui monter au visage. Il s'aperçut pour la première fois qu'il avait pris la place d'un autre ; il fut étourdi de ce mot :

« A tantôt ! »

Quand Mme S*** l'avait prononcé, M. de M*** était déjà descendu ; sur un signe qu'elle fit à George, George releva le marchepied, s'élança derrière la voiture, et les chevaux s'éloignèrent rapidement. Ils étaient déjà au bout de la rue de Richelieu, que M. de M***, foudroyé, était encore sur les marches du théâtre. Enfin il rentra chez lui, le cœur partagé entre le plaisir d'avoir eu ce qu'il désirait, et le regret d'une mauvaise action.

Cependant sa promenade en voiture l'avait

quelque peu fatigué, et il dormait encore quand on lui apporta le billet suivant :

« Vous n'avez trompé personne, n'ayez donc « point de remords ; une femme qui vous aimait, « et qui vous aime bien plus encore à présent, « vous a trompé ; elle vous en demande par- « don. »

Ce billet était simple et tendre tout à la fois. M. de M***, d'abord stupéfait, puis furieux, finit par se calmer ; il se rappela que dans sa course nocturne il avait passé de si doux instants, qu'il ne se sentit pas le courage d'être irrité. Puis il chercha à deviner à qui il avait eu affaire. Dès l'abord il pensa à Mme S***. Elle n'était pas jolie, mais elle n'était pas laide ; il en prit tranquillement son parti. Il s'habilla, alla chez elle, et la trouva seule. En le voyant, elle rougit, malgré sa grande habitude du monde. M. de M*** prit sa main, et la baisa si tendrement, qu'il était impossible de se méprendre à cette caresse, qui est admise comme simple politesse. Mme S***

serra la main de M. de M*** ; ils ne se dirent rien : ils s'étaient compris. M. de M*** est, de tous les amants de Mme S***, celui qu'elle garda le plus longtemps.

Puisque j'ai parlé d'une aventure récente qui est copiée sur celle de Mme de S***, il est juste que je dise tout de suite, sans attendre que l'ordre des temps m'amène à en parler, que les victimes de Mlle G......h n'étaient pas ses complices. Ils croyaient bien avoir affaire à Mme de V***; mais ils ne se faisaient point passer pour ce qu'ils n'étaient pas. Ainsi le prince B***, qui est allé en fiacre jusqu'à la place Royale, est monté dans le fiacre et en est descendu comme prince B*** ; ainsi moi qui vous parle, si un de mes amis, qui était avec moi, ne m'eût prévenu du guet-apens, j'y tombais bel et bien ; ainsi y est tombé M. d'E***, et bien d'autres, peut-être. Après tout, M. de M*** était moins coupable que le prince B***, que M. d'E***, que moi et les autres, parce qu'après tout nous avions la fatuité de croire que la charmante femme dont l'ingénieuse Mlle G.....h prenait le nom et l'apparence, avait la bonté de

nous agacer de son propre mouvement, tandis que M. de M*** avait la conscience qu'on ne lui accorderait rien pour ses beaux yeux.

III

Mélancolie inexplicable. — Migration en Orient. — Une lettre de crédit. — Ali Ebn-Bekar. — Les nuits d'Orient. — Une antipathie. — Le besoin de considération. — Un service. — L'invitation à dîner.—Récit. — L'ophthalmie. — Première entrevue dans les ténèbres. — Premiers soupçons. — Un ami. — Réhabilitation prématurée. — Seconde entrevue dans les ténèbres. — La citation allemande. — Conviction. — Plan d'enlèvement. — Troisième entrevue : tête-à-tête dans les ténèbres. — Une fleur cueillie. — La vérité. — Criminel par impuissance. — Départ inattendu. — Regrets et recherches inutiles.

En 1802, un négociant d'une des principales villes du Midi, et que je prendrai la liberté d'appeler du pseudonyme de Delaunay (1), quitta sa

(1) Comme je n'invente aucune des histoires que l'on trouvera dans cet ouvrage, on comprend qu'il m'a fallu avoir recours

patrie et alla se fixer à Constantinople, où il avait des relations d'affaires. Lorsque Delaunay s'expatria, il y avait six mois qu'il était marié. Mme Delaunay était une femme charmante : son mari l'avait épousée par inclination. Cependant, depuis son mariage, on avait remarqué qu'il s'était opéré un grand changement dans le caractère de cet homme, qui avait toujours passé pour un homme aimable. Il était devenu morose et atrabilaire, de gai et joyeux qu'il était autrefois. Personne ne pouvait se rendre compte de la cause de ce changement : ses affaires prospéraient, et on le savait, parce qu'un homme qui est dans le commerce dissi-

à la complaisance des personnes qui ont bien voulu me fournir des documents. Je n'ai accueilli, du reste, les communications qu'avec une extrême réserve, et en me montrant fort sévère sur leur authenticité. Quelque étrange que paraisse celle que l'on va lire, je crois pouvoir affirmer sur l'honneur que tous les détails en sont vrais; si j'ai complétement changé les noms, c'est que je n'ai été autorisé à faire usage du récit que l'on avait bien voulu me faire, que sous cette condition expresse. Je n'ai usé que médiocrement de mon droit de *metteur* en œuvre, en essayant de dramatiser le sujet; car je le répète, tout est positivement vrai.

mule difficilement une fausse position à ceux avec qui il est en relations habituelles. On ne pouvait pas davantage attribuer à une union qu'il avait si ardemment souhaitée, cette subite transformation, parce que la réputation de la jeune fille qu'il avait épousée était au-dessus de tout soupçon ; et il n'était pas dans la ville une seule personne qui n'eût été prête à jurer sur sa tête que Mme Delaunay était arrivée pure dans les bras de son mari, et qu'elle ne lui avait donné, depuis son mariage, aucun sujet de mécontentement. On se perdait donc en conjectures sur le changement de caractère de Delaunay, lorsque, tout à coup, il annonça qu'il allait s'établir en Orient.

Il partit en effet ; bientôt, comme c'est l'usage, on ne parla plus de lui, ni de son originalité de nouvelle date, et il ne fut plus question de lui qu'à propos des denrées orientales qu'il expédiait aux négociants de son pays, et des lettres de crédit que les banquiers qui le connaissaient donnaient sur lui aux rares voyageurs qui se rendaient à Constantinople.

Quelques années s'étaient écoulées, lorsqu'un jeune Allemand, que nous appellerons Frank, arriva à Constantinople. Ce jeune homme, qui avait fait de brillantes et solides études, voyageait pour compléter son éducation; il venait de visiter la France. Tout à coup, il lui prit fantaisie de voir l'Orient, et, indépendant comme l'est un voyageur, il partit pour la Turquie. Il se trouvait précisément, quand il songea à entreprendre ce voyage, dans la ville natale de Delaunay. Il ne lui fut pas difficile de trouver, dans ce pays qui avait de fréquents rapports avec l'Orient, un banquier qui lui donnât une lettre de crédit pour Constantinople. Comme la somme dont Frank se faisait créditer était assez considérable, et que le temps qu'il avait passé dans cette ville avait mis le banquier auquel il s'adressa à même d'apprécier le mérite du jeune voyageur, le banquier joignit à la lettre de crédit une lettre de recommandation des plus pressantes pour le négociant de Constantinople. Ce négociant était M. Delaunay.

Le banquier donna aussi au voyageur une

autre lettre pour un jeune Turc, avec lequel il était en relations d'amitié. Ali Ebn-Bekar reçut l'étranger, recommandé par son ami de France, avec une cordialité et une hospitalité tout orientales, et le força à se loger dans sa propre maison.

Frank ne fut pas moins bien reçu par M. Delaunay. Le négociant lui fit toutes les politesses et les protestations que l'on peut faire à un riche client, et à un homme dont on lui vantait le mérite et les bonnes qualités ; et le jeune voyageur n'eut qu'à se louer de l'idée heureuse qu'il avait eue de visiter un pays où il recevait un si aimable accueil.

Il y avait un mois que Frank était à Constantinople, et le bon Ali Ebn-Bekar lui avait si bien et si franchement exprimé le désir de le garder longtemps, qu'il ne songeait pas à s'en aller. Il était, comme tous les Allemands, d'une nature rêveuse et contemplative, et quoique, dérogeant en cela à la coutume de sa patrie, il n'eût pas laissé en Allemagne une *promise* qui lui avait juré une fidélité éternelle, il aimait, par

ces belles nuits d'Orient, sur le bord de cette mer si poétique, à passer des heures entières à contempler les astres qui se réfléchissaient en tremblotant dans les eaux toujours bleues du Bosphore, étendu sur de bons carreaux auprès de son ami Ali Ebn-Bekar, qui fumait tranquillement sa pipe, moins absorbé peut-être que Frank dans la contemplation, mais non moins silencieux.

Parfois Frank, entre deux bouffées de tabac, s'écriait en italien (c'était la langue qu'Ali parlait le mieux) :

« Quest' è bello ! amico mio (1) !

—Bello, bello (2), » répondait gravement Ali Ebn-Bekar.

Et les deux amis se remettaient à fumer en silence.

J'en demande pardon aux lecteurs expansifs que ce laconisme fait sourire de pitié. Frank et Ali Ebn-Bekar comprenaient tous deux la nature et l'amitié. Tous deux s'étaient juré une amitié

(1) Ceci est beau, mon ami.
(2) Bien beau.

inaltérable, et tous deux sentaient tout ce qu'il y avait de poésie dans le spectacle sublime qu'ils avaient sous les yeux ; mais peut-être trouvaient-ils qu'il y avait plus de profit à le contempler en silence, qu'à se disputer sur la manière de l'admirer.

Un soir, Ali Ebn-Bekar attendait Frank; Frank ne rentra qu'après minuit.

« Tu m'inquiétais, lui dit Ali. D'où viens-tu donc?

— Ma foi, dit Frank, j'ai rencontré ce Français pour lequel j'ai une recommandation ; nous avons été prendre des sorbets chez lui, et je m'oubliais dans sa compagnie. »

Ali Ebn-Bekar passa sa main sur sa barbe d'une manière qui est particulière aux Orientaux lorsque quelque chose leur est désagréable ; mais il garda le silence.

« J'aime ce Français, » dit Frank qui s'aperçut de la mauvaise humeur de son ami, mais qui savait que sa loyauté ne lui permettait pas de calomnier un honnête homme.

Ali Ebn-Bekar passa deux fois sa main sur sa

barbe, lança une énorme bouffée de tabac, et ne répondit pas.

« Et toi, Ali ? » dit Frank qui venait d'allumer sa pipe, et qui s'arrangeait sur les coussins en attendant une réponse.

Ali ôta sa pipe de sa bouche, baissa un instant la tête pour réfléchir, puis dit gravement :

« Non.

— Et pourquoi cela ? dit Frank en riant.

— Parce que je crois avoir le droit de ne pas l'aimer.

— T'a-t-il fait quelque chose ?

— Non, dit Ali.

— Alors, dit Frank, je serais plus satisfait si tu m'avais dit : « Je ne l'aime pas, parce que je n'ai pas le droit de l'aimer. »

— C'est juste, dit Ali, et c'est aussi ma pensée.

— Diable ! dit l'honnête Frank ; et pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ?

— Il y a deux raisons, dit le Turc avec toute la gravité des hommes de son pays : c'est que je ne savais pas que tu voudrais en faire

ton ami, et que tu n'étais pas encore le mien.

— Mais, qu'est-ce donc? dit Frank en se levant.

—Je l'ignore, dit l'impassible Ali Ebn-Bekar; mais quand je rentre et que je vois la fumée s'élever au-dessus de mon toit, je suis sûr qu'il y a du feu dans la cheminée. Il en est ainsi pour les hommes : pour que l'on dise de ce Français ce que l'on dit de lui, il faut qu'il y ait quelque chose de vrai. »

Frank attendait que le Turc s'expliquât plus clairement; mais celui-ci ne voulut pas en dire davantage.

« Demain, dit-il à son ami, je te dirai ce que je saurai. Je ne veux point parler à la légère. »

Le lendemain, Frank se promenait aux environs de la ville, lorsqu'au détour d'une route il rencontra Delaunay : à l'aspect du négociant, il tressaillit involontairement, et il se trouva mal à l'aise quand celui-ci lui dit d'une voix douce :

« M. Frank, voulez-vous venir passer la soirée avec moi dans mon jardin? Je désire vous parler en particulier. »

Le premier mouvement de Frank fut de refuser :

« J'ai promis, dit-il, excusez-moi... »

Delaunay le regarda fixement ; puis il lui dit avec amertume :

« M. Frank, on vous a dit du mal de moi !

— Oui, dit Frank résolûment.

— Et que vous a-t-on dit? dit vivement Delaunay.

— Rien de positif ; je vous le jure sur l'honneur.

— Et c'est pour cela que vous refusez de vous reposer chez moi, » dit le négociant en prenant le bras de Frank.

Frank pressentit que le secret que Ali Ebn-Bekar ignorait ou ne connaissait qu'imparfaitement, il allait le connaître tout entier ou du moins être sur la voie qui devait le mener à la découverte ; il suivit Delaunay, qui le fit entrer dans un des nombreux jardins qui couvrent les rives du Bosphore, et où presque tous les habitants riches ont des habitations de plaisance.

Dans le milieu de ce jardin était une assez jolie

maison, et, à la quantité de serviteurs qui accoururent à la voix de Delaunay, Frank vit tout de suite que cette maison était autrement habitée que ne l'est ordinairement une maison de plaisance.

Delaunay le conduisit dans un kiosque fort élégant, fit apporter des pipes, du tabac et des sorbets, et congédia tous ses serviteurs.

Frank se sentait ému sans pouvoir se rendre compte de ce qui causait son émotion. Il éprouvait ce que l'on éprouve d'ordinaire au moment de voir s'entamer quelque chose de solennel. Il sentait que Delaunay ne l'avait conduit en ce lieu que pour lui faire une confidence : mais de quelle nature allait être cette confidence? pourquoi le choisir, lui, Frank, pour la recevoir? Il s'y perdait et attendait avec impatience que Delaunay entrât en matière. Il ne tarda pas à être satisfait ; mais comme, par une assez bizarre circonstance, les personnes du pays de Delaunay ne lui avaient pas dit qu'il fût marié ; comme Ali Ebn-Bekar était resté à cet égard dans une réserve excessive, Frank qui, ne voyant pas de

femme chez Delaunay, le croyait ou célibataire ou veuf, Frank, dis-je, crut avoir mal entendu quand le négociant lui dit :

« C'est sans doute à propos de ma femme, que l'on m'a peint à vous sous de si terribles couleurs.

— Votre femme? s'écria Frank, à qui ce mot retentit dans le cœur comme une soudaine révélation.

— Sans doute, reprit Delaunay avec amertume; les sots peuvent se tromper sur ce qu'ils ne voient pas; car j'espère, ajouta-t-il avec une hauteur qui semblait déplacée dans sa bouche, quoique ce ne fût que l'expression d'un sentiment tout naturel, j'espère que l'on ne saurait trouver dans le reste de ma conduite rien dont ne se fît honneur l'homme le plus irréprochable.

— Oui, dit Frank en rougissant du petit mensonge qui, après tout, n'en était pas un, puisque ce pouvait être aussi bien à la femme de Delaunay qu'à toute autre chose, qu'avait fait allusion Ali Ebn-Bekar; oui, il s'agissait de votre femme; mais je suis un mauvais juge dans de pareilles

questions, attendu que rien n'a été formulé devant moi.

—Mon Dieu, M. Frank, je vous en dirai autant que le premier barbier de la ville (1). Et tenez, soyons francs ; c'est pour cela que je vous ai prié de venir ici : vous êtes un homme d'honneur, un homme de sens, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur. »

Frank ne trouva pas un mot à répondre ; il lui sembla qu'on l'enveloppait dans un filet aux mailles d'acier. Delaunay poursuivit.

« On vous a dit, ou l'on vous dira, mon cher Frank, que j'ai une très-belle femme : ce n'est malheureusement que trop vrai. Elle est belle, bien belle ! elle l'était du moins ! on vous dira aussi que je la renferme comme un Turc ; c'est encore vrai, malheureusement encore trop vrai ! Mais ce que l'on ne vous a pas dit, ce que l'on

(1) On sait que dans l'Orient les boutiques des barbiers sont le rendez-vous de tous les oisifs, et que c'est là que les fabricants de nouvelles vont les débiter, comme autrefois en France dans les cafés.

ne vous dira pas, parce qu'on l'ignore, c'est ce que je souffre de la nécessité où je suis de la tenir enfermée, la pauvre créature ! Ah ! M. Frank, si vous saviez ce que je souffre. »

Quoique Frank eût le meilleur cœur du monde, et qu'en disant ces mots M. Delaunay eût éclaté en sanglots qui n'étaient pas feints, pas un mouvement de pitié n'entra dans le cœur de Frank pour cet homme qui fondait en larmes : il avait compris qu'il y avait un crime, et que le crime était dans cette douleur même. Frank ne prononça pas un mot.

Delaunay essuya ses pleurs, parut réfléchir un instant ; puis, après avoir fait deux ou trois fois le tour de sa chambre :

« M. Frank, dit-il, s'il était en votre pouvoir de faire revenir l'opinion sur le compte d'un homme calomnié, le feriez-vous?

— Oui, dit Frank, dont l'âme droite ne transigeait pas avec le devoir.

— Et pour cela, il vous faudrait des preuves de son innocence ?

— Des preuves irrécusables, dit Frank d'un

ton ferme qui pouvait laisser supposer qu'il craignait qu'on ne cherchât à le tromper.

— Eh bien, dit Delaunay avec une pénible effort; venez demain ici, je vous ferai trouver avec Mme Delaunay, et vous saurez toute la vérité.

— Toute la vérité? dit Frank.

— De sa bouche, dit Delaunay.

— Je viendrai, monsieur, dit Frank d'un ton glacial.

— Et d'ici là, M. Frank, voulez-vous me donner votre parole que vous ne parlerez à personne de la conversation que nous venons d'avoir?

— Je vous donne ma parole, dit Frank : à demain, monsieur. »

Il se leva; Delaunay le reconduisit jusqu'à la porte du jardin. Frank le salua.

« Je retourne à Péra, dit Delaunay; nous ferons route ensemble. »

Quoique cette proposition déplût à Frank, la politesse l'empêchait de refuser. En chemin, il ne dit pas une parole. Deux ou trois fois la pensée lui vint de prendre à la gorge cet homme sur

lequel il avait un avantage physique très-marqué, et de le forcer à lui avouer toute la vérité ; il ne céda pas à la tentation ; mais, dès qu'il lui fut possible de quitter honnêtement M. Delaunay, il le salua et s'éloigna.

Son ami Ali Ebn-Bekar ne manqua pas de s'apercevoir de l'agitation où cette entrevue avait jeté notre jeune Allemand. Il lui en demanda affectueusement la cause.

« Jusqu'à demain, lui dit Frank, ne me fais aucune question, et ne me parle pas de ce qui a été hier le sujet de notre conversation. »

Ali se conforma aux désirs de son ami et il ne fut entre eux question de rien. A l'heure indiquée, Frank se rendit au jardin de M. Delaunay. Il trouva un jeune Grec qui l'attendait à la porte et qui l'introduisit près de son maître.

D'après les promesses que lui avait faites Delaunay de le faire trouver avec sa femme, Frank imaginait que le négociant ne l'avait invité à dîner au jardin que parce que Mme Delaunay devait paraître à dîner. Son illusion ne fut pas de longue durée. Il traversa la salle à manger pour

aller au salon où l'attendait Delaunay, et il tressaillit en ne voyant que deux couverts. Depuis deux jours qu'il se trouvait mêlé, sans l'avoir cherché, à ce drame domestique, il avait senti qu'il ne toucherait pas impunément à ce feu caché sous la cendre, et qu'une importante phase de sa vie venait de commencer. Quand il fut introduit près du négociant, Frank portait sur son visage le reflet des pensées qui l'agitaient. Il salua Delaunay en silence.

« Vous voilà, M. Frank, lui dit celui-ci avec une bonhomie mal jouée ; vous m'avez tenu parole, je tiendrai la mienne.

— Mon exactitude prouve que j'y ai compté, dit Frank d'un ton froidement poli ; j'ose espérer que vous êtes toujours dans les mêmes intentions. »

Delaunay lui jeta un regard soupçonneux. Était-ce donc la curiosité ou tout autre motif personnel qui avait fait accepter à Frank, avec tant d'empressement, la mission médiatrice que l'on réclamait de sa complaisance ? Et cet homme duquel Delaunay a compté se faire un

instrument pour lancer au monde la justification de sa conduite, vient-il au contraire sonder ses secrets comme partie intéressée ou comme juge?

Frank qui comprit, sans en mesurer toute la portée, ce qui se passait dans l'esprit du négociant, se conduisit avec un sang-froid qui eût fait honneur à un diplomate. Il dépouilla par degrés l'air glacé qui avait effrayé Delaunay, et il opposait à la feinte bonhomie de son hôte cette bonhomie naïve, réelle et honnête qui faisait le fond de son caractère tout germanique. Il ne parut pas éprouver le moindre désappointement en entendant Delaunay lui dire :

« Nous ne parlerons de la chose en question qu'après le dîner. »

Frank au contraire lui répondit avec un sourire :

« Quand vous voudrez ; cela vous regarde. »

Il réussit complétement dans ce qu'il s'était proposé, à savoir : inspirer à Delaunay une confiance illimitée. En effet, pendant le dîner, Frank fut si calme en apparence, si gai, si cordial, que si le négociant avait conçu d'abord quelques

soupçons sur les intentions de son convive, ils se trouvaient tout à fait dissipés à la fin du dîner.

Delaunay fit apporter une bouteille d'un très-vieux vin de Chypre, et remplissant son verre et celui de Frank :

« Je vous porte une santé, lui dit-il en le regardant entre les deux yeux.

— Laquelle? dit Frank naïvement.

— Bah! dit négligemment Delaunay, vous ne devinez pas?

— Ma foi non, dit l'autre avec son imperturbable sang-froid germanique.

— A la santé de Mme Delaunay, fit le négociant, l'œil attaché sur l'œil du voyageur.

—De tout mon cœur, » dit Frank à haute voix.

Il lui sembla qu'une voix criait au fond de son âme :

« Et à sa délivrance! »

Après le dîner on prit le café, des sorbets, on fuma, on parla de choses et d'autres, plus ou moins indifférentes. Frank trouvait que les minutes étaient des heures. Mais il était tellement maître de lui-même qu'à son impassibilité appa-

rente on eût pu croire qu'il avait tout à fait oublié ce qui l'avait amené en ce lieu.

Mais Delaunay ne l'oubliait pas; quand il se crut sûr d'avoir rencontré dans Frank l'homme qu'il cherchait, il rompit brusquement la conversation, et dit au jeune homme en se levant :

« Vous savez ce que vous m'avez promis. Veuillez m'attendre ici ; je reviens à l'instant. »

Il sortit. Frank sentit revenir le trouble qu'il était parvenu à maîtriser. Ses artères battaient avec violence; sa poitrine se gonflait ; il sentait son cœur bondir et sa tête fermenter. Quel spectacle allait lui être offert. Ce moment d'incertitude fut affreux. Frank ressemblait à un homme à qui l'honneur impose de braver un péril qu'il ne connaît pas, qui court avec courage au-devant de ce péril, mais qui comprend toute l'horreur de sa situation.

Enfin M. Delaunay rentra ; il était seul ; Frank respira; il sentait que quelques minutes allaient encore s'écouler avant qu'il fût en présence de ce dénoûment si redouté et si impatiemment attendu : Delaunay était pâle comme la mort ;

il ferma la porte avec soin, puis s'asseyant ou plutôt se laissant tomber près de Frank :

« M. Frank, lui dit-il, vous allez tout savoir. »

Franck était haletant ; il se contint et ne répondit pas, de peur que le son de sa voix ne trahît l'émotion qui l'agitait.

« Il y a quatre ans, lui dit M. Delaunay, j'épousai une femme charmante que j'adorais. Les affaires de la maison exigèrent que, six mois après mon mariage, je quittasse mon pays natal pour venir me fixer en Orient. Je partis donc ; mais jugez de ma douleur, quand je vis, durant la traversée, ma pauvre femme atteinte d'une ophthalmie aiguë qui lui faisait souffrir les plus cruelles tortures. La lumière la plus douce blessait ses yeux comme si l'on y eût enfoncé un fer chaud ; je consultai, dès mon arrivée, un savant médecin anglais, établi à Constantinople depuis longues années ; il prononça un arrêt cruel : « Si vous voulez conserver, non pas la vue, mais l'existence à votre femme, me dit-il, il faut qu'elle cesse, dès aujourd'hui, de voir la lumière. » Ma pauvre femme disait qu'elle aimait mieux

mourir que devenir aveugle à vingt-deux ans ; ma douleur n'était pas moins grande ; j'étais condamné à ne plus la voir. On essaya d'abord d'un bandeau impénétrable ; toujours la lumière, plus subtile que la main des hommes, se faisait un passage, et les tortures recommençaient ; enfin, nous acquîmes la triste conviction que le docteur anglais n'avait dit que la vérité, et ma femme fut condamnée à des ténèbres perpétuelles.

—Horreur! murmura Frank qui sentait son cœur inondé de pitié pour cette pauvre jeune femme, et qui ne pouvait s'empêcher d'accorder un peu de cette pitié à l'homme qui lui parlait et qui paraissait si malheureux du malheur de celle qu'il aimait ; si malheureux de l'obligation où il était de renoncer à la vue d'une femme adorée.

— Oui, reprit Delaunay, horreur! car depuis lors ma vie est empoisonnée ! Depuis lors je n'ai pas goûté une heure de repos ni de bonheur. J'ai mis cette pauvre femme en esclavage, parce que je ne veux pas qu'elle meure ! On dit qu'il y a des peuples sauvages qui tuent les malades incurables; ces gens-là sont plus civilisés que

nous, et il y a plus de pitié à tuer une pauvre créature qu'à la priver de la lumière du ciel. Hélas ! ce n'est pas seulement la lumière du ciel ; une lampe d'albâtre, entourée de doubles mousselines, l'infortunée ne pourrait pas la supporter, et les souffrances qu'elle éprouverait sont telles que sa vie serait en danger par suite des désordres que ces souffrances occasionneraient dans le cerveau. Oh ! mon ami, plaignez-la ! plaignez-moi ! nous sommes bien malheureux ! »

Delaunay tendit la main à Frank qui s'aperçut à la contraction de cette main que l'émotion du négociant n'était point feinte, et qu'il avait droit à être plaint quand il s'écriait :

« Je suis malheureux ! »

Frank serra la main qu'on lui tendait et pourtant il ne trouva pas un mot à dire. Serait-ce donc que les âmes honnêtes en contact avec les âmes viles se sentent averties par un intérêt secret qu'elles vont se souiller si elles se laissent aller aux penchants tendres qui les entraînent, et qu'une voix intime leur crie : « Le cri de désespoir qui part de cette âme, c'est le cri du remords ? »

« Tout cela, continua Delaunay, je l'ai dit à deux ou trois personnes ; on s'est permis de douter de ma parole ; je voulus invoquer le docteur Simpson ; il était reparti pour l'Angleterre ou les Indes ; je n'ai pu retrouver sa trace : on m'a menacé ; ma douleur s'est révoltée contre la menace ; l'ambassadeur de France m'a fait venir, je lui ai répondu fièrement, et à mon tour j'ai menacé, si l'on me tourmentait encore, d'embrasser le mahométisme, et de mettre ma liberté sous la sauvegarde du turban. Enfin l'on m'a laissé tranquille, cependant vous le dirai-je? Je sais que, trop crédule d'une part, trop incrédule de l'autre, l'opinion publique me condamne ; je le sais, et j'en souffre ; je souffre de ce que je devrais mépriser. Je me suis posé trop fièrement pour descendre à une concession envers les gens qui m'ont méconnu, mais je sens que je serais heureux dans mon malheur, de faire voir la vérité à un homme d'esprit et de cœur, qui pourrait dire à la calomnie : « Taisez-vous, vous « parlez ainsi, parce que vous ne savez pas ; moi « qui sais, moi qui ai vu, j'ai le droit de parler. »

« Voulez-vous être cet homme, M. Frank? Voulez-vous venir avec moi au sein de ces ténèbres, dans lesquelles vit plongée cette pauvre victime? Voulez-vous l'enteudre vous dire tout ce qu'elle a souffert? Et quand vous aurez entendu ces choses, quand vous saurez à quoi vous en tenir, êtes-vous homme à tenir le langage dont je vous parlais tout à l'heure? »

Le grand sens dont était doué Frank, et peut-être aussi une invincible prévention contre Delaunay, ne lui permirent de voir dans la seconde partie du discours de cet homme, que ce qu'il y avait réellement, c'est-à-dire, le désir de se réhabiliter aux yeux du monde, dont la considération lui était utile. Il se sentit sur le point de se lever et de lui crier :

« Vous êtes un monstre! »

Mais la pensée dominante qui l'avait amené chez Delaunay le retint; on lui offrait le moyen d'approcher cette femme; il n'hésita pas. D'ailleurs, il ne songea pas une minute que ce qu'il venait d'entendre pouvait ne pas être vrai.

« Vous savez ce que je vous ai dit hier, dit-il

à Delaunay; je vous le répète ; je suis à vos ordres. »

Delaunay se leva et fit signe à Frank de le suivre.

Le trouble de Frank était à son comble. S'il avait été moins naïf et plus au courant des passions, il se fût aperçu que ce trouble qu'il éprouvait en approchant de l'appartement de cette femme, ne provenait que d'une chose, à savoir : qu'il en était passionnément amoureux.

Amoureux d'une femme que l'on ne connaît pas, que l'on n'a jamais vue, que l'on ne verra jamais? d'une femme infirme?

Pourquoi pas?

Pourquoi pas amoureux d'une femme que l'on n'a jamais vue? On l'est bien d'une femme que l'on a vue, quoique sur mille autres cette vue n'ait produit aucun effet. La vue n'étant pas d'un effet sûr, on peut donc s'en passer comme agent.

Pourquoi pas amoureux d'une femme que l'on ne verra jamais? On l'est bien d'une femme que l'on ne verra plus.

Pourquoi pas amoureux d'une femme infirme? Ne l'est-on pas d'une femme méchante, colère, trompeuse, jalouse? Si l'amour tient contre les défauts, ces maladies de l'âme qui blessent tout ce qui approche celle qui en est affligée, pourquoi ne tiendrait-il pas contre une infirmité, douloureuse maladie du corps, qui ne blesse que la pauvre victime qui en est atteinte?

Bref, Frank était amoureux de Mme Delaunay : toutefois il ne s'en rendait pas compte.

Il suivait son guide en silence. Quand ils furent vis-à-vis une porte, Delaunay s'arrêta et dit :

« C'est ici ! »

Frank sentit ses jambes se dérober sous lui, et fut obligé de s'appuyer contre la muraille.

On entra dans l'appartement. Une lampe, qui jetait une lueur sépulcrale, servait à peine à se guider dans la première pièce. Delaunay s'arrêta encore et dit d'une voix mal assurée :

« Voilà sa chambre. »

En disant ces mots, il prit Frank par la main, et, soulevant une épaisse portière qu'il laissa re-

tomber aussitôt, il l'introduisit dans la chambre de la pauvre jeune femme.

Delaunay ne quittait pas la main de Frank; il le fit asseoir près de lui sur un sofa qui était à l'entrée, puis il dit :

« Ma bonne amie, je suis là avec M. Frank, cet ami dont je vous ai parlé.

— Monsieur, dit une voix d'ange qui partait de l'extrémité opposée de la chambre, je vous suis reconnaissante d'avoir bien voulu descendre dans mon tombeau. »

Cette voix était si douce, elle retentit si sympathiquement dans le cœur de Frank, qu'il commença à comprendre ce qu'il éprouvait.

« C'est moi, dit-il en cherchant à maîtriser son émotion, qui vous dois beaucoup, madame, pour avoir bien voulu m'admettre à l'honneur de pénétrer dans votre solitude.

—Elle s'y accoutume, » dit Delaunay.

Frank entendit distinctement un soupir du côté d'où était venue la douce voix. Il lui sembla que les paroles de son hôte étaient le rugissement de la bête féroce jouant avec la proie qui gémit sous ses ongles.

« On ne s'accoutume pas à la souffrance, dit la voix.

— Vous souffrez beaucoup, madame? dit Frank avec intérêt.

— Beaucoup, répondit la voix dont le timbre voilé annonçait que ces yeux, condamnés à ne plus voir, n'avaient pu l'être à ne pas pleurer.

— Même dans les ténèbres? continua Frank, qui s'affermissait dans son rôle de juge instructeur.

— Oh! oui, même dans les ténèbres. »

Il aurait fallu être idiot pour ne pas comprendre que, dans cette réponse, *même* voulait dire *surtout*.

Frank comprit et frissonna.

« Mieux vaut souffrir dans les ténèbres, dit Delaunay d'une voix sombre, que mourir en revoyant le jour.

— Peut-être, dit douloureusement la douce voix.

— Vous feriez croire à mon ami que l'on vous retient ici malgré vous, dit le négociant.

— Je n'ai pas dit cela, » dit la voix d'un ton plaintif.

La traduction n'était pas plus difficile que précédemment. Frank donna à cette exclamation son véritable sens et comprit qu'elle signifiait : « Il n'est que trop vrai ! »

« Je ne saurais avoir une pareille pensée, dit-il en faisant sur lui-même un grand effort pour trahir hautement ce qu'il avait dans le cœur; vous savez ce que je vous ai dit; je tiendrai ma parole; et pour preuve de ma sincérité, pour preuve de la confiance quej'ai en la vôtre, comme je n'ai plus guère qu'un mois à demeurer à Constantinople, je vous prie de me permettre de venir, avant mon départ, une ou deux fois offrir à madame mes hommages et l'expression de mon respect. »

Le coup était hardi. Frank entendit dans l'ombre Delaunay grincer des dents et un soupir de remercîment partir du côté où était la douce voix.

Delauney se vit enferré. Mais il s'était trop avancé pour reculer. Il fallut consentir à ce que demandait Frank. L'étranger et la prisonnière échangèrent quelques phrases de politesse, et les deux hommes se retirèrent.

Quand ils furent sortis de ce triste appartement, mausolée qui avait pour hôte une créature vivante, Delaunay était plus pâle encore que lorsqu'il était revenu près de Frank, et qu'il lui avait fait sa confidence.

« Vous avez touché du doigt la vérité, dit-il à Frank d'une voix étouffée, vous serez à même de renouveler cette expérience ; je compte sur votre honneur pour l'exécution de la parole que vous m'avez donnée.

— Je n'ai pas besoin que l'on me rappelle mes devoirs, dit Frank avec un peu de hauteur; Dieu, qui lit dans les cœurs, sait si le mien est rempli de l'amour de la justice. »

Ces deux hommes étaient gênés l'un près de l'autre; la conversation fut abrégée et Frank se retira la rage dans le cœur, quoiqu'il lui eût été difficile de préciser ce qu'il éprouvait.

Il rentra et trouva Ali Ebn-Bekar qui l'attendait.

« Tu viens de chez Delaunay? lui dit Ali.

— Oui, dit Frank, et j'ai bien peur que cet homme ne soit un grand scélérat.

— Je l'ai toujours pensé, reprit Ali.

— Ah! mon ami, s'écria Frank douloureusement, cet homme est marié!

— Je le sais, dit froidement le Turc.

— Et il enferme sa femme, parce que, dit-il, la lumière du jour la tuerait.

— Je sais encore cela, reprit Ebn-Bekar, du moins je sais qu'il le dit, mais je ne l'ai jamais cru. Il faudrait que sa femme elle-même me le dît pour que je pusse le croire.

— Ah! dit Frank avec un grand soupir, elle me l'a dit.

— A toi! Tu l'as donc vue?

— Vue? non. Mais je suis resté une demi-heure avec elle et son mari dans une chambre où régnait l'obscurité de la mort.

— Et elle t'a parlé de sa maladie? dit le Turc.

—Oui, » dit Frank en laissant tomber sa tête dans ses mains.

Ali Ebn-Bekar continua à fumer en silence.

Tout à coup Frank bondit comme un lion blessé pendant son sommeil; la traduction des

paroles de Mme Delaunay a tout à coup retenti dans son cœur; il se souvint de *même dans les ténèbres*, que le truchement intime avait traduit par *surtout dans les ténèbres;* il se souvint de cette réponse : *Je n'ai pas dit qu'on me retînt de force!* qui lui avait traversé le cœur comme un trait glacé, quand il avait compris au son de la voix qu'elle voulait dire : *Oh! vous, qui que vous soyez, qui m'entendez, sachez que c'est la violence qui m'impose une si misérable vie!*

« Ali, dit-il à son ami, cet homme est un monstre; sa femme n'est point aveugle, il faut la délivrer. »

Quoique Ali Ebn-Bekar ne comprît pas bien, en sa qualité de Turc, quel grand crime pouvait commettre un mari en enfermant sa femme, il avait une âme si droite que l'idée de fourberie et de violence rendait méprisable, à ses yeux, l'homme qui s'en rendait coupable, eût-ce été pour s'assurer un droit qu'on ne pouvait lui contester. Il tendit la main à Frank et lui dit avec son calme ordinaire.

« Il faut la délivrer. »

Frank lui serra la main à la lui briser. Ali sourit et reprit :

« Tu l'aimes !

— Moi ? dit Frank en rougissant.

— Je ne te fais pas une question, poursuivit Ali Ebn-Bekar ; je te fais part d'une observation sur un fait dont tu n'as peut-être pas connaissance. Tu l'aimes! j'en suis fâché! mais, puisque cela est, qu'y faire? »

Cette doctrine de fatalité ne pouvait manquer de plaire à Frank; il garda le silence, et ce silence semblait dire que, comme Ali, il ne voyait pas qu'il y eût rien à faire, sinon de délivrer Mme Delaunay.

Ali le fit asseoir près de lui; Frank lui raconta tout ce qui s'était passé. Ali ne l'interrompit pas une seule fois; seulement à mesure que Frank lui rapportait une circonstance dont il était frappé, il ouvrait un doigt de la main gauche. Quand Frank eut achevé, Ali avait quatre doigts de la main gauche ouverts.

« Quatre choses m'ont frappé dans ton récit, dit-il à Frank. La première, que je connaissais,

c'est la menace, faite par Delaunay aux autorités européennes, de se faire musulman si on l'inquiétait. Tu sais que nos lois nous donnent sur nos femmes un pouvoir absolu; on ne peut donc pas procéder par la voie légale.

« La seconde, c'est que Mme Delaunay sait l'allemand, et que son mari n'en comprend pas un mot.

« La troisième, c'est qu'elle ait pris soin de t'en instruire.

« La quatrième enfin, c'est que tu aies demandé et obtenu la permission de revenir. Dans l'hypothèse qu'elle est victime de la jalousie ou de la vengeance de son mari, ce n'est pas pour rien qu'elle t'a donné tous ces détails ; tu dois lui adresser la parole en allemand et elle te répondra dans la même langue. La chose marche toute seule. La question sera directe, et la réponse précise. On ne peut avoir un plus sûr moyen de savoir à quoi s'en tenir. Quant à présent, voici la conduite qu'il te faut tenir. Observe-toi vis-à-vis de Delaunay ; fais-lui bon visage; vois-le, comme par le passé; ni plus ni moins. Il faut

peut-être opposer un peu de ruse à la ruse; témoigne-lui de l'estime; qu'il ne s'aperçoive pas que le résultat de la démarche qu'il a hasardée a été de te rendre amoureux de sa femme et son ennemi, à lui, au lieu de te prouver, comme il le voulait, qu'il est le meilleur des maris. Quand on n'a pas avec soi tout ce qui est nécessaire pour attaquer le lion que l'on veut détruire, il faut attendre qu'il sommeille ou qu'il aille boire à la fontaine pour s'emparer de lui ou le tuer par surprise. Si cet homme a dit vrai, d'ailleurs, il mérite ton amitié ; s'il a menti, c'est une bête féroce qu'il est permis d'attaquer par tous les moyens possibles. »

Les conseils d'Ali étaient bons. Frank résolut d'en profiter. Peut-être n'a-t-il pas été fait mention, lors de l'entrevue dans la chambre, de la circonstance de la langue allemande. La chose était venue tout naturellement. Mme Delaunay, élevée par une bonne qui était allemande, parlait cette langue comme le français ; elle avait reçu une brillante éducation qui l'avait mise à même de perfectionner ce premier enseignement, et

elle lisait les poëtes allemands comme elle aurait lu Racine et Corneille. Dans la conversation elle trouva moyen, quand Frank lui dit qu'il était Allemand, de lui dire qu'elle parlait sa langue, et elle ajouta négligemment :

« Il y a bien longtemps que je n'ai parlé allemand : personne autour de moi ne l'entend, pas plus M. Delaunay que les autres. »

La pensée de parler allemand à cette femme, devant son mari qui ne l'entendait pas, ne vint point au naïf et candide voyageur. Mais, sur l'observation d'Ali, il comprit l'occasion qu'il avait laissé échapper, et se promit bien de réparer son tort. Quelque répugnance qu'il eût à suivre la dernière partie des conseils d'Ali Ebn-Bekar, il prit son parti en homme résolu à arriver à son but. Il alla revoir M. Delaunay, qui lui fit un accueil des plus gracieux; deux ou trois jours après, Frank se trouvant dans un café, avec lui et plusieurs personnes qui faisaient assez mauvais visage au négociant, Frank, dis-je, saisit cette occasion de se débarrasser de la tâche qui pesait le plus à sa loyauté : la justification de Delaunay. Il amena

adroitement la conversation sur un terrain d'où, par une transition toute naturelle, il lui fût facile d'entrer sur celui où il voulait se placer. Enfin il en vint à prononcer le nom de Mme Delaunay.

« Pauvre femme, dit-il, si jeune, et, dit-on, si belle, être condamnée à d'éternelles ténèbres! Il faut, comme moi, l'avoir entendue, lui avoir parlé, pour comprendre qu'après elle, le plus malheureux, le plus à plaindre, c'est celui qui veille à l'exécution de cet épouvantable régime! Oui, je ne crains pas de le dire, peut-être est-il lui-même plus à plaindre que cette pauvre créature. »

Ces paroles furent dites avec tant de chaleur, tant de sentiment (car Frank pouvait y attacher un sens que lui seul devait connaître), que les assistants ne purent s'empêcher de jeter un regard de pitié sur Delaunay, qui pressait avec effusion la main du voyageur. On voyait que les vieilles préventions s'effaçaient sous la parole de ce jeune homme si ardent, si beau, si naïf, que tous avaient appris à estimer depuis qu'il était dans le pays, et que sa position et sa loyauté

connues ne permettaient pas de prendre pour un compère. On l'interrogea. Il dit ce qu'il crut pouvoir dire sans rougir vis-à-vis de lui-même d'une complaisance trop grande. Il ne se fit point le panégyriste de Delaunay ; mais il lui rendit l'estime des honnêtes gens qui hésitaient à la lui accorder. Frank sentit bien qu'il trompait ces honnêtes gens ; mais il sentait aussi qu'il le fallait pour la réussite de son projet, et puis, disait-il, ce ne sera pas pour longtemps.

Un mot assez adroit, que Frank avait lancé dans cette circonstance, lui assura le renouvellement de l'entrevue qui ne laissait pas que de l'inquiéter.

« Oui, s'était-il écrié, je me suis trouvé avec elle, je m'y trouverai encore ; son mari m'a permis de renouveler cette triste visite. »

Delaunay fit une assez laide grimace, qu'il essaya de dissimuler, mais qui n'échappa point au regard de Frank.

Huit ou dix jours après cette conversation, qui avait consacré la réhabilitation de Delaunay, Frank l'amena si adroitement sur le terrain où il

voulait le conduire, que le négociant ne put faire autrement que de proposer au voyageur de le conduire près de sa femme. Frank accepta, comme on le pense bien : il était devenu tout à fait maître de lui-même. Doué d'une âme grande et forte, plein d'honneur et de droiture, il était déterminé à savoir la vérité ; et, dans le cas où les choses seraient conformes à ce que disait Delaunay, à étouffer cet amour qui, il le sentait bien, s'était emparé de son cœur ; mais aussi, dans le cas où Delaunay ne serait qu'un imposteur, Frank avait juré d'arracher cette malheureuse femme à la persécution, et de lui consacrer son existence, si elle voulait répondre à l'amour de celui qui tenterait tout au monde pour la délivrer. Cette résolution avait produit ce que produit toujours une résolution énergique chez les hommes d'une nature d'élite : plus de troubles, plus d'hésitations ; le but était devant lui ; il marchait droit au but.

Il était donc fort calme en apparence, quand il pénétra, avec Delaunay, dans le tombeau de cette pauvre victime. On causa de choses indif-

férentes ; puis on parla de poésie. Frank établit une comparaison entre la poésie allemande et la poésie française. Quand la discussion fut engagée, Frank, qui allait avoir enfin la clef de tout ce mystère, et dont le cœur battait avec violence, dit avec le plus de tranquillité possible à Mme Delaunay :

« Ah ! madame, veuillez entendre ceci, et vous me direz ensuite si j'ai tort. »

Puis, le voilà qui se met à débiter avec assurance une période allemande, dont la traduction littérale n'était rien moins que ce qui suit :

« Dites-moi la vérité. Êtes-vous malade ou
« victime ? Ces ténèbres sont-elles un remède ou
« un cachot ? Si vous souffrez, pardonnez-moi et
« répondez-moi en français que j'ai tort ; si vous
« êtes ici prisonnière, espérez ; je vous délivrerai,
« dût-il m'en coûter la vie. Pour toute réponse,
« dites-moi : Vous avez raison ! »

Frank avait réuni tout ce qu'il avait de forces pour prononcer ce petit discours : le son de sa voix n'avait pas trahi l'émotion qui l'agitait intérieurement. Mme Delaunay garda le silence.

« Eh quoi ! madame, dit Frank en tremblant, vous ne me répondez pas?

— Elle ne vous a peut-être pas compris, dit Delaunay avec humeur.

— Vous m'avez bien compris, madame? dit Frank qui commençait à trembler.

— Oui, murmura la pauvre femme.

— Eh bien ! dit le voyageur, ai-je tort?

— Non, dit d'une voix faible Mme Delaunay.

— Ah ! s'écria Frank en frappant dans ses deux mains ; j'avais raison ; n'est-il pas vrai, madame? dites-moi que j'avais raison. »

La pauvre créature trouva à peine assez de force pour laisser échapper sa réponse : cependant, ce fut avec un indicible bonheur que Frank entendit le *oui* qui confirmait toutes ses espérances ! Ses espérances ! oui, c'est le mot ! Il serait tombé dans une cruelle déception, si cette femme lui avait répondu : « Que me voulez-vous? je suis malade ! » Il lui aurait fallu renoncer à elle ; estimer Delaunay ! Maintenant, il n'a plus qu'à le combattre, la tâche est facile.

La délivrance de celle qu'il aime est le prix de la lutte.

Il délibéra un instant s'il ne s'élancerait pas sur Delaunay pour le forcer à donner la liberté à cette infortunée; mais il réfléchit promptement à ce que cette pensée avait d'imprudent. Seul, entouré de ténèbres, dans une maison qu'il ne connaissait pas, et dont chaque pierre, disposée d'après les intentions du maître, obéissait peut-être, par de secrets ressorts, à sa volonté, Frank comprit qu'il exposait sa vie sans fruit pour celle qu'il voulait arracher à la torture. Il coupa court à la conversation, sous prétexte qu'une discussion sur une langue que ne connaissait pas M. Delaunay, devait être sans intérêt pour lui; il demeura encore un quart d'heure, pendant lequel Mme Delaunay, accablée par ce qu'elle venait d'entendre, troublée par l'espoir de recouvrer sa liberté, fut incapable de prononcer un seul mot; et lorsque Frank se retira, et qu'il prit congé, ce fut à peine si la pauvre femme trouva la force de lui répondre.

Frank était hors de lui quand il rentra chez

Ali Ebn-Bekar. Il lui rendit compte de ce qui venait de se passer. Le bon Ali frémit et de l'épouvantable certitude que son ami venait d'acquérir, et des périls où il allait peut-être se précipiter. Cependant, il ne lui fit pas d'observations : son grand sens lui avait appris qu'il est des circonstances dans la vie où l'on peut déplorer la position ou la conduite d'un ami, mais où ce serait folie, quelque raisonnable du reste que fût cette proposition en elle-même, de lui proposer de renoncer à ce qu'il a dessein de faire.

Ali se mit à la disposition de Frank. Ils prirent leurs mesures comme devaient les prendre deux hommes également décidés, également intelligents, dont l'un avait toute l'énergie que donne l'amour, et l'autre toute la prudence et tout le sang-froid que donnent l'amitié et la raison. Ils avaient de l'argent ; en moins de huit jours, Frank fut en état de pénétrer dans cette maison de campagne qu'habitait Baptistine (c'était le nom de Mme Delaunay), maison confiée à une surveillance en laquelle Delaunay se confiait si complétement !

Comme la chose ne pouvait se faire violemment, il devint indispensable que Frank eût une entrevue avec Mme Delaunay avant le jour de l'enlèvement Il n'avait pas été question de gagner la vieille femme qui la servait ; c'était la nourrice de Delaunay : on l'aurait faite reine de France, qu'elle aurait refusé de trahir son maître; elle se serait laissé tuer plutôt que de servir à la trahison. Tout le reste de la maison appartenait à Frank, hors un renégat qui couchait dans le jardin ; lequel , je ne sais pourquoi , était également à l'abri de la corruption. Ces deux cerbères étaient un peu gênants. Rien n'était plus facile que d'endormir la vieille ; mais du dehors, si l'on se permettait d'avoir la moindre lumière , le renégat le voyait et tout était perdu. On eût bien pu les endormir tous les deux ; mais les soupçons alors étaient éveillés ; et comme l'enlèvement n'était prêt que pour deux ou trois jours après celui où devait avoir lieu l'entrevue, on se trouvait assez embarrassé.

Voici ce que décida la sagesse d'Ali Ebn-Bekar :

« Puisque, dit-il à Frank, tu peux t'intro-

duire sans que le renégat s'en aperçoive, fais endormir la vieille par un innocent somnifère : tu n'auras pas de lumière ; mais tu ne vas à ce rendez-vous que pour fixer la grande affaire, qui est le départ. Il n'y a pas besoin de lumière pour cela. Tu restes un quart d'heure, et tu reviens ; puis, le jour fixé, on fait ce qu'il y a à faire ; et si je rencontre le renégat sur ma route, je l'envoie savoir là-haut, plus tôt qu'il n'y comptait, laquelle de ses deux religions est la meilleure. »

On voit qu'Ali Ebn-Bekar, qui était honnête homme et bon mahométan, n'aimait pas les renégats. Il avait bien raison.

Frank suivit de point en point les avis de son ami. Le serviteur chargé de préparer les aliments de la vieille nourrice glissa le soir dans son vin un petit paquet que lui remit le jeune Allemand, et qui contenait le plus innocent des somnifères. La vieille s'endormit profondément, et elle eût ronflé à côté d'une pièce de quarante-huit pendant dix heures sans s'éveiller. A l'heure convenue, pendant que le renégat faisait sa ronde,

un des hommes qui étaient à la dévotion de Frank l'introduisit par la droite du jardin, profitant de l'instant où le renégat était à la gauche, et cinq minutes après il était dans la fatale chambre obscure.

En y entrant, il sentit que tout le courage factice qu'il s'était imposé pour arriver à son but, l'abandonnait au moment où il touchait à ce but. Dans l'obscurité il rencontra la main de Baptistine, il la saisit, la porta à ses lèvres, et la couvrit de ses larmes sans pouvoir faire un mouvement. La pauvre enfant était encore bien plus émue : elle tremblait de tous ses membres. Enfin Frank l'attira vers lui, la serra contre son cœur, et aux palpitations du cœur qu'il pressait contre le sien, aux soupirs qui se mêlaient à ses soupirs, il sentit qu'il était aimé ; que de loin son cœur avait été compris. Le bonheur inonda son âme ; il sentit renaître son courage, il osa donner un baiser qui lui fut rendu dans l'ombre, et ces ténèbres, complices des tortures qu'avait imposées un mari coupable, devinrent les complices de la vengeance pleine et entière qu'en tirait le libérateur.

Pour parler sans métaphores on peut dire, en restant chaste et retenu, que Frank fut aussi heureux que peut l'être un homme en pareil cas. Ève, au moment où elle fut formée, n'était pas plus entièrement pure que ne l'était Baptistine au moment où le délire de ses sens la mit aux bras de Frank.

Elle n'avait eu un mari que pour être torturée.

C'était là, du reste, le mot de cette épouvantable énigme. Voici ce que raconta Mme Delaunay au voyageur :

« Lorsque M. Delaunay épousa Baptistine, il en était éperdument amoureux. Elle ne l'aimait point ; mais son cœur était aussi vierge que sa personne ; elle n'aimait que ses fleurs, ses oiseaux, sa musique et ses livres ; elle était innocente comme l'enfant qui vient de naître ; il ne lui parut donc pas extraordinaire que M. Delaunay n'ait pas exigé d'elle ce que sa mère lui avait dit qu'il était en droit d'exiger. Il est vrai qu'elle n'avait pas bien compris ce que cela voulait dire. Pendant six mois, Delaunay ne lui

parla de rien ; et, quoiqu'elle eût eu avec sa mère, à ce sujet, une explication où celle-ci était entrée dans des détails un peu plus clairs, les choses en étaient restées là, parce que la mère de Baptistine, qui avait entendu parler des fredaines antérieures de Delaunay, n'attribuait sa manière d'être qu'à un état de maladie passager et que des femmes bien élevées n'aiment pas à entrer en conversation sur cet article avec un homme.

« Ce ne fut que lorsque Delaunay partit pour l'Orient, que la mère de Baptistine, qui avait interrogé sa fille, se détermina à parler à son gendre. Celui-ci envoya promener sa belle-mère, et partit, sans prendre congé, trois ou quatre jours après cette scène, dont le secret avait été gardé sans doute par le voyageur.

« A peine Delaunay fut-il arrivé à Constantinople, que ses procédés envers sa femme changèrent aussitôt. Un docteur anglais, nommé le docteur Simpson, le voyait tous les jours, et tous les jours Delaunay prenait des remèdes que lui apportait le docteur, quoiqu'il ne fût pas malade. D'un autre côté, Baptistine avait été mise en

chartre privée, sous la surveillance de la vieille nourrice, et il lui avait été déclaré qu'elle ne verrait personne au monde. La pauvre enfant avait failli en devenir folle. Mais elle eut bientôt l'explication de ce mystère.

« Un soir, Delaunay lui déclara qu'il voulait user avec elle des droits que lui donnait son titre de mari. Elle ne trouva pas la proposition fort de son goût, mais elle s'y soumit sans paraître mécontente. Hélas! plût à Dieu, pour le bonheur de Baptistine, que ce titre d'époux eût suffi à Delaunay pour qu'il pût être complétement son mari. Mais le malheureux, épuisé sans doute par des excès ou des maladies antérieures, était réduit à l'état ou la passion de la bonne musique réduisait jadis les enfants de la belle Italie. La débauche était dans son cœur, mais c'était tout; en vain il essaya, en fatiguant la pauvre Baptistine de ses tentatives infructueuses, d'en venir à son honneur. Baptistine sortit du lit nuptial, dressé pour la première fois depuis six mois, aussi vierge qu'elle y était entrée.

« Rien ne peut peindre la rage de Delaunay.

Pendant deux mois, il soumit l'infortunée à des essais réitérés, aidés de tous les moyens qu'un émérite en luxure pouvait employer. Enfin, trop assuré de son impuissance, il lui apprit qu'elle était condamnée à ne plus voir le jour ; que le monde saurait par lui qu'elle était attaquée d'une ophthalmie aiguë qui la tuerait si elle voyait la lumière ; que si la vérité était connue par elle, il la poignarderait et se ferait Turc pour échapper à la réclamation des autorités françaises.

« La peur de la mort avait effrayé la pauvre Baptistine. Elle se crut d'abord trop heureuse d'être délivrée à ce prix des obsessions de son mari. Mais sa captivité avait fini par lui peser, et, de jour en jour, elle pensait à se délivrer de cette éternelle torture en se donnant la mort. Heureusement, Frank était venu et l'amour avec lui. Tout le passé était oublié. L'avenir seul restait ; elle allait fuir; elle allait voir le ciel, le soleil, les fleurs, elle allait aimer et être aimée ; elle allait être heureuse. »

Quand elle eut fait ce récit à son libérateur, ils prirent jour pour la fuite ; ils convinrent de

leurs faits, et pendant une autre ronde du renégat, Frank s'éloigna, non sans avoir encore pressé mille fois cette femme charmante contre son cœur.

Hélas ! s'il est parfois des pressentiments qui nous avertissent des malheurs qui nous menacent, bien souvent aussi l'illusion nous aveugle, et nous chantons près de l'abîme, sans nous douter de ce qui nous est réservé. Frank rentra chez lui le cœur plein de bonheur ! Quelles délicieuses heures il venait de passer ! Baptistine, en lui parlant dans l'ombre, lui avait fait la description de sa gracieuse personne : elle avait les yeux bleus et les cheveux châtains ; sous ses mains et sous ses baisers il avait pu deviner les charmants contours de son visage et de sa taille ; il reconstruisait avec complaisance, par la pensée, l'image virginale de celle qui venait de se donner à lui. Il était heureux, le pauvre Frank ! heureux comme le sont tous les cœurs honnêtes quand ils aiment et qu'ils sont aimés !

Le lendemain matin, il descendit radieux chez Ali Ebn-Bekar. Avec sa prudence de Turc, Ali, tout en le félicitant, lui dit :

« Attendons la fin pour nous réjouir. »

Frank en voulut presque à son ami pour ce nuage dont celui-ci obscurcissait le bel horizon qu'il avait laissé se déployer devant lui. Il sortit, et se dirigea vers l'habitation de Delaunay.

Malgré la confiance que Frank avait dans l'avenir, il ne put se défendre d'un mouvement de terreur en voyant cette maison fermée. Il frappa en tremblant : bientôt il sentit une sueur froide inonder son visage et sa tête s'égarer. Personne ne répondait. Enfin un voisin sortit de chez lui, et demanda au jeune homme s'il n'était pas l'étranger qui logeait chez Ali Ebn-Bekar.

« C'est moi-même, balbutia Frank ; pourquoi cette question ?

— C'est que je suis chargé de vous remettre une lettre, dit le voisin. La voilà. »

Frank, qui tremblait comme si cette lettre eût contenu son arrêt de mort, l'ouvrit d'une main mal assurée. A peine eut-il la force d'achever la lecture des quelques mots qu'elle contenait :

« M. Frank est prié de prendre la peine de passer chez M. R***, demeurant... »

Il n'y avait pas de signature ; ce n'était même pas l'écriture de Delaunay.

« Et M. Delaunay ? dit Frank avec hésitation.

— Il est parti ce matin au point du jour, dit le voisin ; c'est sa vieille nourrice qui m'a apporté cette lettre. J'allais vous la porter lorsque je vous ai aperçu de chez moi ; je pensais bien que c'était vous qui étiez M. Frank. J'ai fait ma commission ; bonjour. »

Le voisin se retirait ; Frank l'arrêta.

« Un mot encore, lui dit-il ; n'y a-t-il plus personne dans cette maison ?

— Personne, dit le voisin. Tout le monde a été congédié au moment du départ.

— Et où est allé M. Delaunay ? hasarda Frank timidement.

— Je l'ignore. Sa lettre ne vous le dit-elle pas ? »

Frank ne poussa pas plus loin ses investiga-

tions, qui lui paraissaient faites en pure perte. Il se rendit chez M. R***.

« Monsieur, lui dit-il, un mot que m'a fait remettre M. Delaunay m'invite à passer chez vous. Pouvez-vous m'apprendre...

— C'est à M. Frank que j'ai l'honneur de parler ? dit le banquier.

— Oui, monsieur.

— En ce cas, monsieur, je suis à vos ordres pour vous compter le montant d'une lettre de crédit de M. B***, de..., moins les sommes que vous avez touchées de M. Delaunay.

— Je vous remercie, monsieur, dit Frank ; mais ne pourriez-vous pas me dire ce qui a déterminé M. Delaunay à partir si précipitamment ?

— Je l'ignore complétement, dit le banquier; et je vous avoue que j'ai cru que vous seriez mieux informé, vous qui viviez dans son intimité. »

Frank n'écoutait plus. La foudre l'eût frappé, qu'il n'eût pas été plus anéanti. Il courut aux consulats des diverses puissances, au bureau des passe-ports ; on sut que Delaunay était parti avec

sa femme dans une barque qui lui appartenait, et qu'il s'était rendu à bord d'un vaisseau suédois qui mettait à la voile. Frank n'hésita pas. Il fit ses adieux au fidèle Ali Ebn-Bekar, et se mit à la poursuite des fugitifs comme s'il eût eu sur la femme de celui qu'il brûlait d'atteindre, les droits réels qu'avait celui-ci. Il apprit qu'il s'était fait débarquer en Sicile sous un faux nom, et peut-être fût-il parvenu à retrouver ses traces si un navire anglais sur lequel il avait pris passage, n'avait été capturé par un corsaire français. Quand Frank eut fait connaître qui il était, il fut mis en liberté ; mais Delaunay avait de l'avance, et il fut impossible à Frank de savoir ce qu'il était devenu. Il rentra en France, et alla dans la ville natale de Delaunay et de Baptistine. Il vit la mère de cette infortunée, qui avait également fait de vaines recherches pour apprendre où était sa fille. Frank dépensa des sommes folles dans ses investigations ; il crut une fois être sur la voie ; mais l'homme qui lui était désigné voyageait seul, se disait veuf ; Frank recula devant l'explication de ce fait : Baptistine est-elle morte à la peine ?

le monstre s'en était-il défait? Si l'homme en question était vraiment Delaunay, l'une de ces deux hypothèses était la vérité; à moins, pensa Frank, qu'elle ne m'ait oublié, et qu'un autre, plus heureux que moi, n'ait réussi à la soustraire à son persécuteur! Dans le doute, il prit le parti de cesser ses recherches, et se contenta de souffrir en silence les maux nés d'un amour dont les circonstances étaient si étranges, sans qu'il lui fût possible de soupçonner comment et par qui Delaunay avait été averti de ses projets.

IV

Un fat. — Une sotte et une femme d'esprit. — Appréciation. — Une imprudente amie. — Projets de vengeance. — Ruse d'un sot. — L'interrogatoire — Une vieille dette. — La peur d'être ruinée. — Le prix du silence. — Cinq cent mille francs ! — Remords. — La lettre. — Le procureur B***. — Le regard de travers. — Un infâme et un sot. — Les livres en règle. — Le grand juge. — Le brevet de lieutenant. — Austerlitz. — Les trois oraisons funèbres.

Il y avait un jeune magistrat, attaché au parquet en qualité de substitut du procureur impérial, qui n'avait pour la carrière, où l'avait fait entrer sa famille, dans le but de le soustraire à la chance des armes, qu'un goût et une aptitude très-modérés. La vérité est qu'il n'eût pas brillé

davantage dans toute autre profession ; c'était un bellâtre qui s'entendait à s'adoniser dans un boudoir mieux qu'à quoi que ce fût ; et plus d'une fois le procureur impérial fut obligé de lui rappeler assez durement qu'il était, pour un magistrat, d'autres devoirs à remplir que ceux qu'il paraissait croire suffisants.

Si, du moins, M. R*** avait eu les qualités qui constituent l'homme à bonnes fortunes, on eût pu lui pardonner, jusqu'à un certain point, sa manière d'être ; mais il était bien loin de compte. Sa figure était tout ce qu'il y a de plus ordinaire ; il manquait de tournure et de distinction ; son esprit était parfaitement nul. Les deux seuls mérites que l'on ne songeait pas à lui contester, étaient, d'abord, une assez jolie fortune, puis une voix agréable, que Garat, dont il avait pris des leçons, avait rendue souple et flexible, et qui lui servait à chanter des romances ; ce qui était fort à la mode dans ce temps-là. Quand je dis *ce temps-là*, comme je serais passablement ridicule de présenter l'époque de l'empire et du consulat comme une époque musquée et à l'eau

de rose, je m'empresse de déclarer aux gens qui me supposeraient capable de cette sottise, qu'ils en sont pour leur supposition. Certes, on faisait bel et bien dans ce temps-là, mieux que maintenant, mieux que jamais. Je prends seulement la liberté grande de ne pas avoir pour la plaintive romance un profond respect, et pourtant je trouve qu'elle était passablement de mise dans la bouche de M. de Flahault, par exemple, ou du général Clouet, parce que ceux-là savaient faire mieux que cela; mais on me permettra bien de trouver que pour un Robin dont c'était le seul mérite, c'était un mérite assez mince.

Quoi qu'il en soit, R*** s'était fait une sorte de réputation avec ses romances, ou plutôt les romances de Garat et de Mme Gail. Quelques femmes, qui ne voient pas plus loin que leur nez, et qui ne tiennent pas à trouver dans un amant un homme distingué, s'étaient laissé prendre à la glu de ses roulades, et le pauvre homme s'était cru un Lovelace. Plusieurs femmes d'esprit s'étaient moquées de lui; mais la suffisance du personnage était telle, qu'il s'était contenté

de dire : « Tant pis pour elles ! » et que sa fatuité avait continué d'aller son train.

Il avait été l'amant d'une certaine Mme C***, bonne personne, mais assez nulle. Mme C*** était liée avec une des plus aimables et des plus spirituelles personnes de Paris, Mme D***. Le petit R*** avait, dans le temps, rôdé autour de Mme D***, mais il avait perdu son temps. Cependant, il ne se tenait pas pour battu et n'avait pas renoncé à la conquête de cette charmante femme. On savait que Mme D*** ne se piquait pas de passer pour une Lucrèce ; le Robin ne voyait donc rien que de très-naturel dans l'espérance qu'il conservait. Il ne savait pas, le pauvre garçon, qu'une sotte se laisse prendre, et qu'une femme d'esprit choisit. Seulement, il y en a qui renouvellent leur choix plus ou moins fréquemment.

Un jour que Mme C*** et Mme D*** se trouvaient seules, la conversation tomba sur les hommes qui avaient été du *dernier bien*, comme dit Molière, avec les deux amies. Il y eut deux ou trois noms qui n'attirèrent, de la part de Mme D***, aucune observation. Mais quand Mme C*** vint à

parler de M. R***, avec lequel, du reste, elle avait rompu depuis longtemps :

« Oh ! pour celui-là, dit Mme D***, ma chère, je ne puis vous le passer.

— Pourquoi donc ? dit naïvement la blonde Mme C***.

— C'est le dernier homme à qui je voudrais avoir affaire, dit Mme D***.

— Mais il chante les romances à ravir, dit la niaise.

— Il ne m'a jamais ravie, dit Mme D***, et nous serions tous deux dix ans dans une île déserte, que je ne voudrais mettre à l'épreuve aucun de ses mérites. »

Mme C*** trouva l'hyperbole un peu bien forte, et elle n'eut peut-être pas tort. Du reste, elle soutint assez courageusement son mauvais goût, et, en défendant le choix qu'elle avait fait, elle donna à Mme D*** l'occasion de dire tout ce qu'elle pensait de M. R*** ; ce dont celle-ci s'acquitta comme elle était capable de le faire ; c'est-à-dire, qu'elle fit du magistrat un portrait qui n'avait pas besoin d'être chargé pour

être une caricature, et qui ressemblait à faire peur.

Comme toutes les personnes sans esprit, Mme C*** n'aimait pas qu'on lui fît toucher du doigt ses sottises. Le portrait du petit Robin était si frappant, qu'elle en voulut à Mme D*** de l'avoir fait rougir d'un homme qui avait été son amant. Elle quitta son amie avec un peu d'humeur, et lui garda rancune pour son habileté à peindre les sots. Peut-être cette mauvaise humeur n'était-elle que le cri de la conscience de Mme C***, qui tremblait de tomber dans ces mains redoutables. Quant à Mme D***, elle n'avait rien eu de plus pressé que d'oublier M. R*** et ce qu'elle avait dit de lui.

Mme C*** n'était pas méchante ; mais celui qui a dit : « Il n'y a pas de bonnes bêtes ! » a dit, selon moi, une grande vérité. C'est, du reste, l'histoire de l'ours qui casse la tête de son ami pour tuer la mouche. Lorsque Mme C*** se trouva avec son ancien amant, la première chose qu'elle fit fut de lui raconter la conversation qu'elle avait eue avec Mme D***; dans le seul but d'avertir

R*** de se tenir sur ses gardes, et de ne pas irriter Mme D***.

« Car, ajouta la naïve Mme C***, il serait désagréable qu'elle allât dire à d'autres ce qu'elle m'a dit à moi. »

La vanité de M. R*** fut révoltée de cette protestation de Mme D*** contre la prétention qu'il avait conservée sur son cœur. Il ne doutait de rien; Mme D*** était alors inoccupée. R*** fit le serment téméraire de devenir son amant.

« Elle est à prendre, dit-il en se rengorgeant, je l'aurai, ou je ne suis qu'un sot! »

Hélas! de ces deux propositions, une seule était vraie, et ce n'était pas celle qui se conjugue avec le verbe avoir.

Bien convaincu, cependant, par le compte que lui avait rendu Mme C***, que son immense mérite ne suffirait pas pour en venir à ses fins, il appela la ruse à son secours. Par malheur, quand un sot veut ruser, il est souvent à craindre qu'il ne se renferme pas dans les limites qu'impose la probité, et que sa finesse ne devienne de la fourberie, si ce n'est quelque chose de pis. Ce

fut ce qui arriva au pauvre magistrat. Après avoir bien rêvé à ce qu'il aurait à faire pour réussir, il s'arrêta, en se frottant les mains, à une invention qu'il trouvait merveilleuse, et qui n'était rien moins qu'une belle et bonne infamie.

Un jour, qu'il savait Mme D*** seule, il se présenta chez elle. Son air était grave, il s'était fait un maintien de cour d'assises.

Après les compliments d'usage, il redoubla de gravité, et, tirant un papier de sa poche :

« Vous savez, madame, dit-il, que j'ai l'honneur d'être substitut du procureur impérial ?

— Sans doute, dit Mme D*** en riant ; mais vous m'effrayez avec votre air solennel. Est-ce que j'ai quelque chose à démêler avec le parquet ?

— Pas précisément, reprit R***, mais veuillez m'écouter, de grâce ; ce dont je désire avoir l'honneur de vous entretenir est fort sérieux.

— Je vous écoute, dit Mme D*** ; je vous préviendrai seulement que je dois être à deux heures à un concert où Garat doit chanter ; et vous, qui êtes un de ses meilleurs élèves, vous ne voudriez pas me priver du plaisir de l'entendre, pour... »

Mme D*** n'acheva pas : l'impertinence était flagrante. R***, qui savait à quoi s'en tenir sur l'opinion de Mme D*** à son égard, ne fut pas assez bête pour ne pas la sentir. Cela ne fit que lui donner du courage : la guerre était déclarée.

« Pour m'entendre ? n'est-il pas vrai, madame ? dit-il à sa belle ennemie. Vous avez raison ; et, s'il ne s'agissait que de moi, je me retirerais à l'instant, de peur de vous faire perdre un temps précieux ; mais c'est l'intérêt que je prends la liberté de vous porter qui m'a amené chez vous ; permettez qu'il m'y retienne jusqu'à ce que j'aie accompli la mission que je me suis imposée. »

C'était assez bien répondre, quoique la réponse sentît son réquisitoire d'une lieue. Mme D*** fit à M. R*** un geste qui indiquait qu'elle était prête à l'entendre.

R*** jeta les yeux sur le papier qu'il avait tiré de sa poche, et lui dit gravement :

« Avez-vous connaissance, madame, d'un sieur Lefèvre, qui était en relations d'affaires avec feu M. D***, fermier général, père de M. D***, votre défunt époux ?

— Non, monsieur, dit Mme D***, qui se creusait la tête pour deviner où M. R*** allait en venir.

— Ainsi, dit R***, vous n'avez aucune notion des relations qui ont existé entre ce sieur Lefèvre et le père de votre mari ?

— Pas la moindre, » dit Mme D*** ; puis elle ajouta en riant : « Mais, monsieur, savez-vous bien que ceci a tout l'air d'un interrogatoire?

— J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, dit R*** d'un air qu'il crut le plus galant du monde, que j'étais venu ici pour vous, et non contre vous.

— A la bonne heure, dit Mme D***, vous commenciez à m'effrayer.

— Il paraîtrait, madame, continua M. R*** en jetant de nouveau les yeux sur le papier qu'il avait à la main, que ce sieur Lefèvre, qui était fort riche et qui était, du reste, redevable à M. D*** de sa position de fortune, se trouva à même, dans une circonstance, de rendre un immense service à monsieur votre beau-père.

— C'est possible, dit Mme D*** ; que m'importe ?

— Nous y voilà, poursuivit M. R***. Le sieur Lefèvre, qui était un homme d'ordre, demanda et obtint naturellement de M. D*** un reçu de la somme de douze cent mille francs qu'il eut le bonheur de lui prêter dans un moment où une spéculation malheureuse, faite en dehors de ses affaires, était cause que le fermier général avait un besoin pressant de cette somme.

— Douze cent mille francs! dit Mme D***, qui commençait à s'intéresser.

— Douze cent mille francs! dit R*** d'un ton solennel.

— Après tout, dit Mme D***, M. D*** était bon pour les lui rendre, avec les intérêts.

— Vous me paraissez entendre les affaires, continua M. R***. Les intérêts avaient en effet été stipulés à cinq pour cent. Mais permettez-moi d'achever. Cet emprunt avait été contracté en 1787; le sieur Lefèvre, qui était plusieurs fois millionnaire, trouva qu'il pouvait sans inconvénient laisser cette somme entre les mains d'un homme colossalement riche, et dont il était l'obligé. La reconnaissance de M. D** porta donc

que le capital resterait quatorze ans entre les mains du fermier général, ainsi que les intérêts composés, lesquels devaient, au bout de quatorze ans, c'est-à-dire en 1801, former un capital de deux millions quatre cent mille francs.

— Mais comment avez-vous ces détails ? monsieur, dit Mme D*** visiblement inquiète. Jamais je n'ai entendu parler...

— Je vais avoir l'honneur de vous le dire, madame, poursuivit R***. Auparavant, souffrez que je complète le récit que j'ai à vous faire. La révolution arriva. M. D***, comme vous le savez, émigra après être parvenu à réaliser une somme assez forte, quatorze à quinze cent mille francs, je crois. Le malheureux Lefèvre, Dieu sait pourquoi, se proclama royaliste ; sa tête tomba, ses biens furent confisqués et les immeubles vendus nationalement. Le fils de Lefèvre chercha un refuge chez un des fermiers de son père ; il y vécut comme un paysan et mourut en 1799, après avoir épousé la fille de celui qui lui avait donné l'hospitalité.

« Cette femme, Mme veuve Lefèvre, est encore

aujourd'hui fermière dans le Berrry, et y fait valoir une terre qui m'appartient. Elle n'a reçu aucune éducation ; elle ne sait même pas lire. Il y a quelques jours, elle est arrivée à Paris, et m'a apporté elle-même le prix de son fermage. Elle m'a remis en même temps un vieux sac plein de paperasses, en me disant :

« — Mon Dieu, monsieur, si c'était un effet de votre bonté de voir s'il n'y a pas là dedans quelque chose qui pourrait me servir ! Le père de mon mari a été si riche, que l'on trouvera peut-être là quelque chose de bon. »

Elle me laissa ces papiers. Je les ai examinés, et j'y ai trouvé l'historique de ce que j'ai eu l'honneur de vous raconter.

« Eh bien, monsieur? fit Mme D*** qui ne riait plus.

— Eh bien, madame, continua M. R***, M. D*** père, ou ses héritiers, doivent à M. Lefèvre, ou à sa succession, une somme de deux millions quatre cent mille francs, plus, les intérêts depuis 1801 jusqu'à ce jour.

—Et qui devrait payer cela? dit la belle veuve.

— M. D*** n'avait qu'un fils, qui était votre mari, lequel est mort sans enfants et vous a laissé tout son bien. Vous êtes donc la seule héritière de M. D*** le père, la seule débitrice de la succession Lefèvre.

— Ne peut-on plaider, monsieur ? dit Mme D***

— On a tort et on plaide, dit froidement M. R***; mais on perd, » ajouta-t-il en jouissant de l'état où il voyait sa superbe ennemie.

L'état où cette nouvelle avait mis Mme D*** n'a rien de surprenant. Elle avait à peu près cent mille livres de rentes et on venait tout à coup lui annoncer qu'il fallait y renoncer. Le coup était foudroyant.

« Hélas, dit-elle naïvement, sans essayer de cacher l'effet qu'avait produit sur elle ce qu'elle venait d'apprendre, je suis ruinée ! je suis perdue !

— Peut-être, laissa tomber M. R***.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Mme D*** en se levant impétueusement.

— Je ne veux pas que vous vous en rapportiez à moi sur l'issue probable d'un procès. Voici une

note que j'ai faite. Il n'y a pas de noms ; vous comprenez tout ce qu'il y aurait d'imprudent à laisser transpirer une chose qui n'est connue que de vous et de moi. Consultez qui vous voudrez, un avocat, dix avocats, tout le barreau, toute la magistrature ; Merlin de Douai, Bigot de Préameneu ; leur avis sera unanime ; la dette existe, il y a titre, on est en temps utile, le débiteur est solvable. C'est clair comme le jour. Tout le monde vous dira la même chose.

— Que disiez-vous donc ? dit Mme D*** avec anxiété.

— Je disais que vous renonceriez à un procès *ingagnable* ; passez-moi le mot, et que vous préféreriez sans doute arranger cette affaire...

— Oh ! de tout mon cœur, dit Mme D*** qui tremblait à la pensée d'être réduite à la misère, et qui était prête à accepter toute espèce de transaction ; que veut cette femme ?

— Cette femme ne demande rien, madame, dit R***. Elle ignore tout.

— Que demandez-vous donc pour elle, monsieur ? reprit la veuve, qui, pour la première

fois, se repentit de ses sarcasmes et se prépara à les payer probablement un peu cher.

— Pour elle? madame, dit R*** en attachant sur Mme D*** un regard cynique, pour elle, je ne demande rien. Ne comprenez-vous pas?

— Non, monsieur, fit la veuve avec hauteur.

— Pour elle, je ne demande rien; ce que je demande, c'est pour moi.»

Mme D*** avait parfaitement compris. L'éclat dont brillaient les yeux fauves de R*** lui avaient révélé le prix qu'il mettait à l'anéantissement du titre fatal; cependant elle feignit de se méprendre; elle ne put résister à jeter à la face de cet homme, pour lequel son antipathie était devenue de l'horreur, tout le mépris qu'il lui inspirait.

« Je comprends enfin, dit-elle d'une voix altérée par la colère : vous me proposez de ne point parler de cette créance à la veuve Lefèvre, d'anéantir le titre, et de cette action vous m'en demandez le prix.

— Ah! dit fadement R***, un prix qui excluse l'action que je vais faire!

— Eh bien ! dit Mme D***, trouvez-vous que ce soit assez de cent mille francs ?

— Madame ! dit R*** en pâlissant.

— Allons, dit Mme D***, j'irai à cent mille écus. »

R*** ne trouva pas un mot à répondre : on ne pouvait lui faire une plus sanglante injure ; il était lui-même, sinon aussi riche que Mme D***, au moins en possession d'une très-belle fortune. Il sentit que Mme D*** n'avait feint de prendre le change que pour lui faire voir son mépris d'une manière plus cruelle. Il prit son chapeau, salua et partit la rage dans le cœur.

Quand il fut seul il songea pour la première fois à toute la gravité de l'action qu'il venait de commettre. Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'il venait de débiter à Mme D*** ; il avait espéré que cette jeune femme, qui était veuve, allait perdre la tête devant une pareille nouvelle, et qu'il en aurait tout ce qu'il voudrait. Les conséquences de la voie dans laquelle il s'engageait ne lui étaient apparues que confusément. Il ne songeait pas que si la chose allait selon son

désir et ses prévisions, il serait amené à faire un faux pour détruire le titre dont il s'agissait ; faux qui, à la vérité, ne présentait pas la gravité d'un faux destiné à rapporter un bénéfice en espèces, mais qui, aux yeux de l'honneur et de la délicatesse, était tout aussi coupable puisqu'il devait servir à escroquer à une femme ce que l'on doit rougir d'obtenir par d'autres moyens que par le don volontaire que vous en fait son cœur.

R*** passa une journée affreuse ; il maudit cent fois sa sottise dont il s'apercevait, mais trop tard ; il maudissait Mme C*** dont la niaise amitié était venue lui rendre compte des propos tenus par Mme D***, ce qui avait été la cause première de tout le mal ; il maudissait enfin Mme D*** elle-même, quoique ce fût à elle à se plaindre, et quoique, au milieu de sa fureur, il crût parfois s'apercevoir qu'à force de la désirer, il en était devenu réellement amoureux.

Il ne ferma pas l'œil de la nuit. Le matin il ne savait quel parti prendre ; peut-être allait-il se résoudre à aller se jeter aux pieds de Mme D***, lui avouer sa faute, et implorer le pardon d'une

supercherie que l'amour seul lui avait inspirée, quand il fut rejeté dans la mauvaise voie dont il était sur le point de sortir par un billet qui lui fut remis et qui était ainsi conçu :

« Si M. R*** veut bien prendre la peine de
« passer chez moi ce matin, nous reparlerons
« d'une affaire dont il avait été question hier
« entre nous.

« E. D. »

R*** tomba de son haut en lisant ces lignes : il ne pouvait en croire ses yeux. Enfin la fatuité l'emporta.

« Oui, se disait-il, elle a réfléchi ; elle est décidée ; je l'aurai. Elle se jette à présent à ma tête. Mais elle est bien assez jolie pour que je la ramasse ; et puis je m'y suis engagé vis-à-vis de moi-même. Il le faut pour mon honneur. »

Il se fit beau comme un conquérant, et se dirigea vers l'hôtel de Mme D***.

On l'annonça. Mme D*** lui fit un salut glacial. R*** resta pétrifié quand il aperçut, de

l'autre côté de la cheminée, la vieille figure de B***, le procureur, qui le regarda deux fois de travers ; l'une parce qu'il louchait, l'autre parce qu'il était bien aise de lui faire mauvais accueil.

On a beau être substitut du procureur impérial, quand on a une mauvaise action sur la conscience, que l'on sait que l'on n'est qu'un sot (car, si abusé que l'on soit, il y a des instants où la sottise sait ce qu'elle vaut) et que l'on a affaire à un vieux renard comme B***, on est nécessairement mal à son aise. R*** fut sur le point de fausser compagnie et de s'en aller sans demander le reste de sa pièce ; mais B***, qui l'avait sans doute deviné, se leva brusquement et le prenant par la main sans façon, lui fit sentir l'étreinte d'un poignet qui était encore vigoureux. R*** vit que la fuite était inutile. A tout hasard, il se laissa conduire par l'avoué vers la chaise qui était le plus près de la porte, et attendit qu'on lui dît ce qu'on voulait. Pendant ce temps, Mme D*** quitta l'appartemeut.

« Monsieur, lui dit B*** entrant tout à coup en matière, j'ai beaucoup connu monsieur votre

père, et je suis fort lié avec celui de votre femme. (R*** était marié ! pauvre femme !) Je suis fâché d'être obligé de vous dire que vous êtes un drôle ou un imbécile.

— M. B***, dit R*** pâle de colère.

— Eh ! parbleu, dit B*** avec le ton brusque qui lui était habituel, il n'y a que nous deux ici ; j'ai le double de votre âge ; je suis un honnête homme, je puis vous dire vos vérités : qu'est-ce que c'est que cette histoire de Lefèvre, et de douze cent mille francs ?

— Monsieur, dit R***, je n'ai pas de comptes à vous rendre !

— A qui rendrez-vous compte de vos ignobles procédés envers cette jeune femme, qui n'a ni un mari, ni un frère, ni un père pour la défendre ? Je lui en servirai, de père, en cette occasion ; elle est venue me trouver, elle a bien fait ; elle m'a raconté ce qui s'était passé hier. Ma première pensée a été que vous étiez un imbécile, c'est connu ; la seconde que vous pouviez bien, en outre, être un infâme ; c'est ce que nous allons voir. »

En parlant ainsi, le bon B*** mettait sur une table quatre grands registres verts, et tirait de sa poche un papier que R*** reconnut tout de suite pour être la note qu'il avait remise la veille à Mme D***, et qui contenait, sans dénomination de personnes, le résumé de la fable inventée par lui. Cette découverte lui fit perdre l'espoir de recourir au dernier parti qui lui restait à prendre, à savoir : de nier effrontément tout ce qu'on lui imputerait. Il se démoralisa et battit la campagne.

B*** allait droit au but. Il prit la note et la présenta à R***.

« Voilà, lui dit-il, une note qui présente un sieur Lefèvre comme créancier de M. D***, père, d'une somme de 1,200,000 francs, à courir du 17 octobre 1787, soit, deux millions quatre cent mille francs en 1801, ce qui porterait la créance totale, aujourd'hui 8 novembre 1805, à deux millions huit cent quarante-neuf mille sept cents francs. Je commence par le plus intéressant ; et je vais vous prouver, si vous le voulez, pas l'exhibition des livres de M. D***, dont je

faisais les affaires, livres qui sont en ma possession et que voici, que cette créance n'a jamais existé. »

R*** me répondit pas un mot.

« Maintenant, continua B***, qui a inventé cette fable? Ce ne saurait être cette prétendue veuve Lefèvre; si c'est elle, amenez-la-moi que je la confonde. Si ce n'est pas elle, qui sera-ce, sinon vous-même, pour extorquer, par la peur, ce que l'on a refusé à votre nullité? Où est le titre, d'ailleurs? Justifiez-vous donc, poursuivit le vieil avoué qui s'animait; montrez-moi donc que l'on vous a pris pour un imbécile que vous êtes; j'aime mieux cela que d'avoir la preuve que vous êtes un scélérat. »

R*** balbutia quelques mots sans suite; B*** haussa les épaules.

« Vous êtes un misérable lâche, lui dit-il; je pourrais dénoncer hautement votre conduite. Je me bornerai à en instruire le grand juge. Je vous préviens que dans deux heures d'ici il saura tout. »

R*** sortit confus et désespéré. Le lendemain, il était mandé chez le grand juge, qui le reçut

dans son cabinet, et qui exigea de lui qu'il donnât sa démission.

La fin de cette ridicule entreprise fut plus lugubre que le commencement. Napoléon, qui savait tout, eut vent de l'espièglerie que s'était permise M. R***. Il approuva la conduite du grand juge ; mais, comme il n'aimait pas, dit-il, que les jeunes gens ne fissent rien, il fit expédier un brevet de lieutenant au pauvre R***, qui reçut en même temps l'ordre de rejoindre son corps dans les vingt-quatre heures. Quand le maître avait parlé, il fallait obéir. Le malheureux R*** alla à l'armée, et endossa l'uniforme pour la première fois, la veille de la bataille d'Austerlitz. Soit qu'il s'exposât volontairement, par bravoure ou par dégoût de la vie ; soit que, comme tant d'autres, il ait été frappé en faisant tout juste ou même moins que son devoir, dès les premiers coups de canon il fut coupé en deux par un boulet.

Mme C***, en apprenant sa mort, dit tout bonnement :

« Tiens! il est mort comme M*** et V***! »

C'étaient deux autres de ses amants qui avaient eu la même fin.

L'excellente Mme D*** dit, avec la simplicité d'un noble cœur :

« Je n'avais guère d'estime pour lui, mais je m'en veux d'être la cause de sa mort : je voudrais la racheter à tout prix. »

Si R*** avait entendu cela, il eût sans aucun doute accepté le marché : il y gagnait deux cents pour cent.

Quant à B***, lorsqu'il apprit la mort de R***, il dit avec sa rude franchise :

« Si j'avais un fils qui fît des infamies, j'aimerais mieux qu'on me le tuât que de le voir aller aux galères. »

V

Réflexions. — Un homme à bonnes fortunes. — Un amour vrai. — Satiété. — La fille d'une maîtresse. — Une scène muette. — Tous les moyens sont bons. — Un cœur brisé. — Deux sœurs. — Une partie de campagne. — L'île des Cygnes. — Les deux cadavres. — Le coup double. — La main et les pieds. — Un souper d'hommes. — Un secret. — Prix de la discrétion. — Craintes chimériques. — Énigme introuvable. — Le secret de Mlle Clarice.

Pourquoi donc est-il des infamies dont le monde ne fait que rire ? des turpitudes dans lesquelles il n'aperçoit que le côté propre à le divertir, et dont le côté grave, instructif, est perdu pour la plupart ? S'aveugle-t-on à dessein, ou

bien est-on si profondément gâté que ces honteuses actions paraissent toutes simples aux gens à qui on les raconte? Encore si c'était conscience! si cette impunité qui s'attache à ces lâchetés de certains hommes venait de ce que pas un ne se sent assez pur pour jeter la première pierre ! Mais ce n'est pas cela, ils ne disent pas : « Je n'ai pas le droit de juger celui-ci, parce que j'ai péché comme lui ; » ils disent : « Il a péché, moi aussi ; nous en avons le droit ; c'est reçu ! »

Oui, il est reçu que si un homme en tue un autre d'un coup de couteau, que même si un homme empoisonne sa femme ou sa maîtresse avec de l'arsenic, la justice s'empare de lui et lui fait payer son crime ; mais si ce même homme est un roué qui ne tue une pauvre femme qu'avec de lâches procédés, c'est tout au plus s'il se rencontre quelques bonnes âmes pour plaindre la victime. On se raconte l'histoire, et il n'est pas rare que le récit soit assaisonné de fines plaisanteries comme savent en faire la plupart de ces nullités qui peuplent les salons et le bois de Boulogne. « Cette pauvre madame une telle, dit-on,

elle est morte; vous savez? c'est son histoire avec un tel. »

Et puis tout est dit : Un tel a tué madame une telle ; saluez bien bas monsieur un tel, c'est un galant homme. Un tel a volé la maîtresse ou la femme de son ami, de son frère : saluez donc, c'est une rouerie! Oh! non, ce n'est pas une rouerie, c'est une action infâme; depuis que le mariage existe (et, comme dit Rabelais, il n'y a pas trois jours), l'adultère est son compagnon ; mais ne sentez-vous pas qu'il est des barrières que la nature a opposées aux passions des hommes? Ne sentez-vous pas qu'il est infâme celui qui, sous le voile de l'amitié, ce reflet mondain de la charité divine, dérobe à son ami sa femme ou sa maîtresse, et demande à une femme de changer en haine l'amour qu'elle a ou qu'elle doit avoir pour celui qu'il dit aimer! N'est-ce pas une monstruosité, une lâcheté plus grande encore, car un ami trompé peut se venger comme un autre homme; n'est-ce pas, disais-je, une insigne lâcheté que de chercher à séduire la fille, ou la sœur, ou la mère (tout cela s'est vu), de la femme

qui s'est donnée à vous ? Vous voilà sur la voie, vous ne vous arrêterez pas ; votre conscience, si vous avez une conscience, vous crie que vous allez tuer cette femme : que vous importe ? le code pénal permet le meurtre dans le cas de légitime défense ; le code du monde le permet au bénéfice de la luxure des sens, pourvu que ce ne soit pas à l'aide du feu, du poison ou du fer. La douleur est l'arme des gens du monde. Le poison, un coup de pistolet, un coup de poignard? fi donc! une bonne douleur qui brise le cœur, à la bonne heure; voilà l'arme qui est à leur usage ! c'est bien *plus comme il faut!* et ils s'en servent si bien qu'ils pourraient ajouter : C'est bien plus sûr.

Qui osera crier à l'hyperbole ? qui osera dire que je charge le tableau ? Est-ce ma faute, à moi, si, après m'être engagé un peu légèrement à écrire ce livre, j'ai sondé avec tant de conscience cet abîme infect et parfumé, que j'y ai trouvé assez d'énormités pour révolter l'âme la plus indifférente ? Je défie chacune des personnes qui liront ce livre de dire, en regardant autour d'elle : « Sur mon honneur et ma conscience, je ne con-

nais personne à qui ceci soit applicable. » Oui, je le répète, et il faut que les honnêtes gens en conviennent, il se fait dans le monde des choses infâmes pour lesquelles on devrait témoigner une profonde horreur, loin de les tolérer et de les applaudir; que les femmes aient des amants, que les hommes aient des maîtresses! malgré quelques cheveux gris qui m'arrivent, je ne suis pas encore assez vieux pour trouver cela mauvais. Mais ces amants, jeunes ou vieilles femmes, ne les enlevez pas à vos amis, à vos sœurs, à vos mères, à vos filles! Ces maîtresses, hommes à bonnes fortunes, ne les volez pas à vos amis, à vos frères! ne les tuez pas surtout comme il en est tant qui s'en font un jeu! Oh! non, ou si vous les tuez parce que vous ne pouvez vous en débarrasser autrement, ayez le courage de ne pas les tuer dans l'ombre; tuez-les en braves, et payez votre dette à la cour d'assises; mais ne les faites pas mourir à force de douleurs : elles souffrent trop, les malheureuses, et vous, vous faites la dernière chose que doive se permettre un homme; vous faites une lâcheté!

Ceux qui me connaissent savent que, malheureusement, je n'ai pas le droit de m'ériger en moraliste ; je le déclare humblement à ceux qui ne me connaissent pas. Aussi telle n'a pas été mon intention. Les réflexions un peu amères que l'on vient de lire m'ont été inspirées par le sujet du récit que je vais faire au commencement de ce chapitre. Un de mes amis était près de moi lorsque j'en écrivais le sommaire ; il me pria de lui raconter cette histoire. Je le fis en quelques mots. Mon ami a une âme honnête ; il s'indigna. Nous nous entretînmes deux heures sur ce sujet. Quand il m'eut quitté, j'avais le cœur plein de l'indignation que notre conversation avait excitée ; je me mis à écrire ; je ne regrette pas un mot de ce que j'ai écrit, car c'est la vérité ; et comme me le disait mon vieil et spirituel ami M. de Cherval : « Après le soleil, il n'y a rien de plus beau que la vérité. »

Le comte de F*** était un des hommes les plus agréables de la cour impériale. Joli homme, spirituel, rempli de talents, il ne pouvait manquer d'avoir du succès auprès des femmes. Bran-

tôme dirait : « *J'en sais une très-grande, très-honnête, et très...* » qui daigna avoir des bontés pour lui : il est vrai que le maître, qui n'aimait pas que les *très-grandes* fussent très... (et Dieu sait s'il avait fort affaire), envoya le pauvre M. de F*** à l'armée d'Espagne, où il ne fit pas des prodiges de valeur. Mais ce n'est pas cela dont il est question.

M. de F*** était donc un homme à bonnes fortunes. Il devint l'amant de Mme D***, qui était encore charmante, bien qu'elle ne fût plus de la première jeunesse. Quand les passions s'attaquent à un cœur qui a passé trente ans, on sait avec quelle force elles s'en emparent. Mme D*** prit au sérieux sa liaison avec M. de F***. Douée d'une sensibilité exquise, elle mit toute sa vie dans cet amour. Elle ne s'aperçut pas, la pauvre femme, que son amant, à qui les protestations n'avaient rien coûté pour la séduire, n'avait jamais songé à l'aimer sérieusement. Elle eut la naïveté de croire que cet homme, qui lui demandait de se donner à lui, la voulait tout entière. Il avait dit : Je vous aime ! et comme elle n'avait

pas compris que cela voulait dire tout bonnement : Je vous désire ; elle, qui aimait de tout son cœur, s'était donnée corps et âme.

Mais cette âme et ce cœur, si pleins d'amour et de tendresse, c'était ce dont M. de F*** se souciait le moins. Dès que la possession, cette réalisation suprême de tous les désirs, qui attache l'homme qui aime véritablement, eut rassasié la fausse passion de M. de F***, tout fut dit pour lui, et il ne songea plus qu'aux moyens de se débarrasser d'une liaison qui lui pesait. Pour la forme, ou par désœuvrement peut-être, il ne rompit pas brusquement avec Mme D*** qui, dans le temps où son amant ne cherchait qu'un prétexte plausible de retraite, tomba malade, peut-être de chagrin ; car, bien qu'elle fût à mille lieues de deviner tout ce qui la menaçait, elle s'était bien aperçue du refroidissement de M. de F***. L'amour vrai ne se trompe pas : etquelque soin que prenne un homme qui trompe une femme ou une femme qui trompe son amant, il y a, au fond du cœur que l'on trahit, une voix qui crie : On ne t'aime plus !

Mme D*** avait deux filles : l'aînée pouvait avoir dix-sept ans, et l'autre seize. Quand M. de F*** eut assez de Mme D***, il s'aperçut avec étonnement que Mlle D*** l'aînée était une ravissante personne. Je l'ai dit tout à l'heure : les maximes du monde sont si horribles qu'un homme, qui a la prétention non contestée de passer pour homme d'honneur, se laisse aller parfois à des actions que le monde, il est vrai, n'a pas le lâche courage de glorifier, mais qui passent inaperçues ou pour le moins excusées, puisque ceux qui s'en rendent coupables n'en portent point le châtiment. En voici un bien triste exemple.

Ce serait profaner le mot que de dire que M. de F*** devint amoureux de Mlle D***. Il faut se borner à dire qu'il la désira. Il ne songea pas un instant à ce qu'il y avait d'incestueux et de criminel dans ce désir. Il ne vit pas que chercher à déshonorer une jeune fille pure, qui était la fille de sa maîtresse, était une action doublement hideuse. Cette jeune fille, qu'il aurait dû protéger contre toute tentative de séduction, il pensait à la séduire, il allait tromper deux femmes

à la fois, et ces femmes, c'étaient la mère et la fille !

C'est le comble de la démoralisation ! on frémit quand on pense aux raisonnements monstrueux par lesquels un homme, qui médite une pareille chose, s'encourage à la tenter et calcule les chances de succès. Il espère qu'elle aura profité de l'exemple donné par sa mère, et qu'elle croira pouvoir se permettre une chose que sa mère s'est permise. Si la chaste jeune fille n'a rien vu de ce qui se passait, si la faute de la mère est restée un mystère pour cette ignorance virginale, il saura bien s'arranger de manière à ce que cette incertitude disparaisse; et si, pour arriver à déshonorer la fille, il n'y a d'autre moyen que de l'instruire du déshonneur de sa mère, il déchirera le voile et lui fera voir ce que c'est que le vice.

M. de F*** donc, résolut de posséder cette jeune fille qui était presque sa fille; il n'épargna rien de ce qu'il savait si bien mettre en usage. Jamais conquête ne lui avait coûté tant de soins; jamais, aussi, conquête n'avait mieux mérité les

efforts qu'il faisait pour réussir. Mlle D*** était ravissante. La pauvre petite ne tint pas contre les savantes séductions de l'homme à bonnes fortunes. On lui dit tant, et de si douce manière, qu'on l'aimait, qu'elle laissa aller son jeune cœur à la pente qui l'entraînait. Si elle ignorait que M. de F*** fût l'amant de sa mère, la pauvre enfant n'est qu'à plaindre ; mais, hélas ! si la tactique du séducteur a jugé à propos de l'instruire; si, même, il n'y a pas eu besoin qu'il prît cette peine, si elle savait à quoi s'en tenir à cet égard, sans doute M. de F*** n'en est pas moins coupable, mais pourquoi n'a-t-elle pas eu horreur de lui ?

Comme je l'ai dit, Mme D*** était malade ; sa maladie n'était pas très grave, bien qu'elle l'obligeât à garder le lit. Peut-être, je le répète, s'était-elle déjà aperçue que M. de F*** ne l'aimait plus, et cette découverte était-elle la cause de ses souffrances. Mais elle ne savait rien de ce qui se passait.

Ce qui se passait était fort grave. Les séductions de M. de F*** avaient été leur train, et la

tête de Mlle D*** l'aînée était tout à fait tournée. Elle aimait M. de F*** comme on aime à dix-sept ans, c'est-à-dire follement, avec abandon, sans arrière-pensée, peut-être sans beaucoup de conscience de ce que l'on fait, uniquement pour obéir au vœu de la nature qui nous dit : Il faut aimer. Il y a un grand charme dans ces amours de jeunes filles ; mais tout leur charme est dans leur fraîcheur, et il ne faut y toucher qu'avec précaution et d'une main pure et légère. C'est une détestable cruauté que de venir les prendre brutalement pour les briser sous une grossière étreinte. M. de F***, à ce qu'il paraît, voulait se donner la joie de faire la double expérience que l'on éprouve à briser à la fois un cœur qui commence et un cœur qui finit ; la fleur qui s'ouvre et le fruit qui mûrit.

Mlle D*** l'aînée était donc folle de M. de F*** ; la maladie de Mme D*** parut à celui-ci une excellente occasion pour obtenir de la pauvre enfant tout ce qu'il en désirait. Il sembla redoubler d'attentions pour la mère, et ne sortit plus de la maison.

Un soir, Mme D***, qui commençait à aller mieux, avait demandé que l'on baissât ses rideaux pour reposer un instant. Elle dormit à peu près une heure. Au bout de quelque temps elle s'éveilla. Machinalement elle souleva son rideau; mais elle le fit si doucement que les personnes qui étaient dans la chambre ne l'entendirent pas. Elles étaient toutes si occupées ! Mme D*** se lève sur son séant, se frotte les yeux pour s'assurer qu'elle n'est pas la proie d'un songe, puis jetant un cri perçant elle se laisse retomber sur son oreiller.

Les acteurs de la scène muette dont elle avait été témoin furent épouvantés de ce cri qui leur apprenait qu'ils étaient découverts. Il y avait de quoi. Voici ce qu'avait vu Mme D***.

Dans un coin de la chambre Mlle D*** était assise dans un grand fauteuil : ses pieds étaient appuyés sur un coussin de velours sur lequel s'était agenouillé M. de F*** ; il tenait entre ses mains les deux mains de Mlle D*** qui avait son front appuyé sur l'épaule de ce don Juan en frac. A deux pas de sa mère malade ; cette jeune fille, que le souffle empoisonné avait déjà corrompue,

avait l'air aussi tranquille, aussi calme aux bras de son amant, que si elle eût accompli l'acte le plus édifiant du monde.

Dans un autre coin Mlle D*** la cadette répondait, à la clarté d'une lampe voilée, comme on en met dans les chambres de malade, à une lettre que venait sans doute de lui remettre M. de F***. En effet, les deux sœurs ne se quittant jamais, M. de F*** avait trouvé charmant de perdre ces deux jeunes filles à la fois. Mlle D*** la jeune était un cerbère qui le gênait; il lui avait jeté un amant comme on jette un os à un chien de garde pour l'occuper. Un de ses amis avait bien voulu se charger de cet honorable emploi, et les choses marchaient à souhait.

Au cri de Mme D*** les deux jeunes filles se levèrent précipitamment. M. de F*** abandonna son coussin de velours, et, sur un mot de Mlle D*** l'aînée, s'esquiva sans prendre congé.

Le lendemain il eut l'audace de se présenter chez Mme D***.

« Ces demoiselles ne reçoivent personne, lui dit le concierge.

— Mais, dit M. de F***, comment va Mme D***?

— Ah ! fit le concierge, monsieur ne sait pas ?...

— Non, dit M. de F*** ; qu'y a-t-il ?

— Madame est morte tantôt à trois heures, » dit le concierge.

M. de F*** pâlit et se retira en silence. C'était, après tout, un galant homme, qui n'avait pas inventé ces horribles maximes, mais qui se laissait aller à vivre comme on vit dans le milieu où il se trouvait. Je crois volontiers qu'il se reprocha son crime... pendant deux ou trois jours.

Oui, il avait tué sa maîtresse en lui donnant sa fille pour rivale ; cette jeune fille de dix-sept ans avait tué sa mère en lui prenant son amant. Quel spectacle en effet pour cette pauvre femme ! d'un même coup d'œil elle avait vu ses deux filles perdues ! perdues par son amant ! Douze heures après cette terrible révélation elle était morte !

Ceci a-t-il besoin de commentaire ?

Tout le monde n'a pas la force de mourir du coup, comme la pauvre Mme D***. Mais, soyez

tranquille, il y a cent façons de mourir ; quand la douleur fait défaut, on se tue, voilà tout : le résultat est le même.

Mme V*** avait une sœur qui s'appelait Mme de B***. M. M***, qui était l'amant de Mme V***, voulut aussi se passer la fantaisie de Mme de B***. Il y parvint ; mais, soit que la chose fût difficile, soit qu'il n'eût pas encore assez de Mme V***, il ne rompit pas avec celle-ci, et partagea, non son amour, il n'en avait ni pour l'une ni pour l'autre, mais son temps entre les deux sœurs.

Un jour Mme V*** vint chez M. M*** qui, étant garçon, pouvait sans inconvénient la recevoir chez lui. Il était absent. Le valet de chambre, qui savait que Mme V*** avait le droit de parler en maîtresse du logis, ne put s'opposer au désir qu'elle manifesta d'attendre M. M***. Il l'introduisit dans l'appartement. Mme V*** était jalouse à l'excès, mais elle n'aurait jamais songé à l'être de sa sœur qu'elle aimait tendrement, quoique celle-ci payât fort mal la tendresse de Mme V*** puisque, étant sa confidente, elle était devenue sa rivale. La pauvre Mme V***, pour passer le

temps, se mit à faire de la musique. En ouvrant le piano elle aperçut, dans un coin, un petit billet qui avait tout l'air d'un billet de femme. Elle s'en empare, et croit qu'elle devient folle en reconnaissant l'écriture de sa sœur. D'abord elle veut douter; mais se fût-elle trompée à l'écriture, elle ne peut, en lisant le billet, se faire illusion. Voici ce qu'il contient :

« Ma sœur et mon mari vont demain passer
« la journée à la J***, arrangez-vous pour ne
« pas être de la partie. J'ai déjà pris mes me-
« sures pour ne pas en être; je serai chez vous
« avant midi. Ne me dites donc jamais que je
« ne vous aime pas autant qu'elle. Je la haïrais
« de tout l'amour que j'ai pour vous. »

Le doute n'était pas possible; Mme de B*** était en effet venue la veille chez Mme V*** pour lui annoncer qu'elle ne pourrait pas aller avec elle le surlendemain, et cette partie de la J*** était précisément ce qui amenait Mme V*** chez M. M***.

Mme V*** sentit sa tête se perdre. Cette double trahison de son amant et de sa sœur l'accablait. Elle prit tout à coup une terrible résolution.

Elle écrivit au bas de la lettre de Mme de B*** :

« Ma sœur se trompe, Henri ; elle ne vous « aime pas autant que moi. »

« E. V***. »

Elle prit une enveloppe, y enferma la fatale lettre, la cacheta, et sortit après l'avoir remise au valet de chambre.

A son retour, M. M*** lut la terrible apostille ; le caractère de Mme V*** lui était connu. Il frémit à la pensée de ce qui pouvait arriver, et courut immédiatement chez Mme V***.

Quoiqu'il fût près de dix heures du soir, elle n'était point encore rentrée. M. M*** alla chez Mme de B*** ; elle n'avait pas vu sa sœur. Il lui fit voir la lettre. Mme de B*** conçut les mêmes craintes que lui, et le renvoya à la recherche de la malheureuse femme qu'ils avaient tuée peut-être.

Le lendemain, des pêcheurs trouvèrent près de l'île des Cygnes le cadavre d'une jeune femme mise avec élégance. C'était celui de Mme V***, qui, en quittant la maison de M. M***, était allée se jeter à l'eau.

Le soir du même jour, les mêmes pêcheurs, à la même place, trouvèrent un autre cadavre de jeune femme ; comme celle du matin, elle était vêtue avec recherche.

L'un des deux hommes qui la retirèrent de l'eau dit à l'autre :

« Dis donc, frère, ne trouves-tu pas qu'elle ressemble à celle de ce matin ? »

En effet, elle pouvait lui ressembler, car ce second cadavre était celui de Mme de B***, qui, s'imputant, non sans raison, la mort de sa sœur, s'était chargée elle-même du châtiment et était venue mourir de la même mort à la même place.

Comme, au point de vue du monde, le suicide touche de plus près à l'assassinat réel que l'assassinat moral dont il a été question, le monde s'émut un peu plus de cette affaire qu'il ne s'émeut d'ordinaire pour des histoires de ce

genre. M. M*** fut obligé de voyager pendant quelques années.

Un jour, quelques compères se hasardèrent à dire :

« Ce pauvre M***, on n'entend plus parler de lui.

— Bah ! releva un autre compère, nous le reverrons ! »

Après quoi, on laissa encore passer deux ou trois mois ; puis M. M*** revint un beau matin, prit une figure de circonstance ; enfin, au bout de six mois, il n'y paraissait plus ; ou bien, si l'on se souvenait encore de sa triste aventure, c'était pour en parler comme le fit une fois un habitué de Tortoni.

Un étranger, à qui l'on racontait, entre deux verres de vin de Champagne, l'histoire lugubre de M. de F*** et de Mme D***, fut assez mal appris pour dire naïvement :

« Mais savez-vous bien que c'est épouvantable, ce que vous me racontez là ?

— Bah ! dit un des auditeurs, et si vous saviez l'histoire de M*** ! c'est bien autre chose : il a fait coup double ! »

Le mot, à part l'horreur qu'il inspire, rappelle la réponse du général L** à son aide de camp. Le général était manchot, et, comme sa réponse le prouve, sa vertu dominante n'était pas la propreté. Il avait un aide de camp qui, de peur qu'il n'oubliât la chose, s'était chargé de lui laver sa main de temps en temps.

Un jour l'aide de camp, qui trouvait probablement que ce ne serait pas un luxe exagéré de laver cette bienheureuse main, lui dit :

« Mon général, si nous lavions votre main? »

Le général regarda sa main plusieurs fois, puis la remit dans sa poche en disant :

« C'est bon, c'est bon! elle n'est pas bien sale : si tu voyais mes pieds, c'est bien autre chose! »

Quoique la porte par où je me suis tiré de ces histoires funèbres ne soit pas bien délicate, je rends grâces au souvenir du brave général L*** qui m'a aidé à sortir de ce bourbier sanglant où je m'étais laissé entraîner.

Puisque nous en avons fini avec ces vilaines horreurs, et que grâce à la transition un peu

hasardée de la main du général L***, nous avons le droit de rire un peu, je vais vous raconter une assez drôle d'histoire qui est arrivée à M. de B***, le mari de la pauvre Mme de B***, qui se tua pour expier la part qu'elle avait dans la mort de sa sœur.

Avant son mariage, M. de B*** était ce que l'on appelle *un mangeur de cœurs.* Il était assez bien tourné, quoique plus tard il soit devenu fort gros ; très-gai et assez spirituel, bien qu'en grossissant il ait épaissi au moral comme au physique; enfin, il était toujours disposé à rire et à se divertir : ce qu'il trouvait toujours occasion de faire, parce qu'il était lui-même très-divertissant.

Un soir, il y avait eu un souper d'hommes, où se trouvaient quelques actrices à la mode. Après le souper, survint une très-jolie femme que M. de B*** ne remarqua pas, occupé qu'il était à une partie de bouillotte assez chèrement engagée. Il se leva enfin : il venait de perdre quelques centaines de napoléons.

« B***, lui dit un de ses amis, connais-tu Clarice?

— Belle demande ! répondit brusquement M. de B*** qui, quoique beau joueur, avait de l'humeur pour un coup piquant qui l'avait décavé.

— Bon! dit celui qui lui avait adressé la parole, on dirait que tu as été son amant !

— On ne dirait que la vérité, dit M. de B***.

— Êtes-vous bien ensemble? continua le questionneur.

— Non, dit B***. Je ne lui reparlerai de ma vie. J'ai fait une découverte qui m'en a détaché pour toujours. Si tu savais ce que c'est!... »

Tout le monde se regarda. En même temps la jolie femme, qui était entrée pendant que B*** était à la bouillotte, traversa rapidement le salon, et dit tout bas à M. de B***.

« Monsieur, je voudrais vous dire un mot. »

B*** resta stupéfait. Il ne connaissait pas cette femme ; mais, comme elle était charmante, il se laissa entraîner dans la chambre voisine.

« Monsieur, lui dit la belle inconnue avec une volubilité qui empêcha B*** de répondre un seul mot, je ne sais pourquoi vous prétendez m'avoir eue pour maîtresse, et pourquoi surtout

vous cherchez à me nuire auprès des personnes qui sont ici. Si vous me trouvez jolie, demandez-moi ce que vous voudrez, je ne vous le refuserai pas ; mais, au nom du ciel, ne dites pas ce que vous alliez dire...

— Mais, madame, dit B*** qui ne comprenait rien à ce discours...

— Mais, monsieur, interrompit la belle brune sans le laisser achever, que vous ai-je fait ? Voulez-vous être mon amant ? je ne demande pas mieux : mais, je vous en conjure, gardez le silence. »

En parlant ainsi, elle avait ses beaux yeux pleins de larmes. B*** eût été au désespoir de l'affliger. Il lui prit la main, et allait lui expliquer qu'en parlant d'une autre, ce n'était pas d'elle qu'il avait cru parler. Mais elle ne lui en laissa pas le temps.

« Voilà qui est convenu, dit-elle ; je vais confirmer vos paroles, dire que nous nous sommes entendus, que vous ne m'en voulez plus, et ce soir, monsieur, si cela vous convient, j'accepte votre voiture pour rentrer chez moi. »

Clarice était trop jolie pour que M. de B*** refusât la bonne aubaine qui se présentait par suite d'un quiproquo qu'il avait été sur le point d'expliquer, ce qu'elle ne lui avait pas permis de faire. Il lui baisa la main, lui jura la plus grande discrétion, et ils rentrèrent tous deux, Clarice très-heureuse du marché qu'elle venait de faire, B*** non moins joyeux de sa conquête.

Mais il ne tarda pas à faire des réflexions qui vinrent empoisonner la joie qu'il éprouvait.

« Que diable, se dit-il, peut être ce secret que cette belle Clarice tient si fort à ne pas voir révéler ? La mienne n'eût pas fait tant de façons ; je crois qu'elle n'eût pas donné dix sous pour que l'on ne dît pas devant toute la terre qu'elle me trompait avec son porteur d'eau. Mais celle-ci ? qu'y a-t-il sous jeu ? Cela m'inquiète. »

Cependant, quand il faisait réflexion que le prix mis au silence qu'elle réclamait était justement sa possession même, il ne pouvait croire que ce fût quelque difformité physique ou quelque infirmité qu'elle tînt à cacher.

L'heure de se séparer arriva ; Clarice, fidèle

à sa promesse, prit le bras de M. de B***, et personne ne douta que B*** n'eût dit la vérité ; mais, pensait-on, Clarice se sera expliquée, et il est satisfait. Plusieurs hommes, d'ailleurs, savaient à quoi s'en tenir sur ce qu'était Mlle Clarice, et ils avaient combattu généreusement les suppositions que les femmes présentes s'étaient empressées de faire sur le secret de Clarice.

Quand M. de B*** arriva chez Mlle Clarice, il n'était pas fort à son aise. La belle fille renvoya immédiatement sa femme de chambre, et pria obligeamment M. de B*** de lui en servir.

« Nous y voilà, pensa celui-ci ; quand nous allons être tête-à-tête, elle va me faire un aveu : c'est dommage, elle est bien jolie ! »

Il aida Clarice à se débarrasser pièce à pièce de ses ajustements. Il vit tout de suite qu'il avait affaire à ce que l'on appelle une bonne fille. Cette Clarice se destinait à l'Opéra, où du reste elle n'est jamais entrée ; je ne sais par quel hasard B*** ne la connaissait pas même de nom.

A mesure qu'il s'acquittait de l'emploi dont on l'avait chargé, plus il acquérait la preuve que

Mlle Clarice n'avait aucune difformité dont elle pût tenir à faire mystère. Il avait achevé ses fonctions ; déjà elle n'avait plus sur elle que le dernier vêtement, lorsqu'elle lui dit :

« Auriez-vous la bonté, monsieur, de me donner ce qui est sur ce fauteuil ? »

B*** ne vit sur le fauteuil qu'une jolie chemise de batiste garnie de valenciennes. Il alla la chercher, et comme il la rapportait, Clarice laissa tomber, par mégarde ou à dessein, le vêtement que devait remplacer celui que tenait M. de B***, et celui-ci resta en contemplation devant la plus belle créature qui se pût imaginer. Son admiration le cloua sur la place, et, comme on le pense bien, Mlle Clarice ne perdit pas à cet examen consciencieux.

« Diable, se dit B*** pendant qu'elle passait le vêtement qu'il lui avait enfin donné, puisque ce n'est pas quelque défaut de nature, qu'est-ce donc ? »

Il ne songea cependant pas à reculer ; Clarice était si belle, si gaie, si avenante, si pleine de charmes, que M. de B*** ne pensa plus qu'au

bonheur de posséder une si belle créature, sans s'inquiéter du reste.

Pendant quelques jours il ne sut s'il devait se féliciter de sa conquête ou déplorer la faiblesse avec laquelle il avait accepté le pacte qu'on lui offrait. Enfin, au bout de quinze jours, ne pouvant deviner ce que pouvait être le fameux secret qu'il n'avait garde de trahir, puisqu'il ne le connaissait pas, il se détermina à tout avouer à Clarice, qui, du reste, avait eu à se louer de sa libéralité.

Clarice, quand il lui en parla, reprit son air sérieux ; il revit dans les yeux de la pauvre fille les larmes qu'il y avait remarquées le soir du souper. Et quand elle l'entendit lui dire qu'il ignorait ce secret :

« Dieu soit loué ! dit-elle, ignorez-le toujours ! »

Six mois de bons procédés firent cependant sortir ce secret du cœur de Clarice. Depuis le premier jour, l'idée fixe de B*** avait été de le connaître.

« N'est-ce que cela, dit-il ? les enfants ne

sont pas responsables des actions de leurs parents. »

Le secret de Mlle Clarice était tout bonnement que son père était aux galères.

VI

Une éducation philosophique en Espagne, à la fin du XVIII[e] siècle. — Emigration en France. — Un homme digne d'être aimé. — Les passions politiques. — L'ennui d'un cœur vide. — L'amour tardif. — *Tout passe!* — Rien d'impossible. — Une parole tenue. — Vengeance. — Récompense. — La provocation. — Le duel à mort. — Le poison.

Il y avait sous l'empire, à Paris, une très-belle personne qui était d'une excellente famille espagnole. Je ne la désignerai que sous le nom de Nieves (1). La beauté de Nieves était remar-

(1) Abréviation de *santa Maria de las nieves*, sainte Marie des neiges. *Dolores*, *concepcion*, sont des ellipses de la même

quable, quoiqu'elle eût, à l'époque dont je parle, un peu plus de trente ans. Sa destinée avait été assez singulière. Orpheline à l'âge de dix ans, elle avait quinze ans à peine quand la révolution française éclata. Une Espagnole à quinze ans est plus avancée qu'une femme de nos climats ne l'est à vingt. En outre, le tuteur de Nieves était un chanoine régulier de Séville, lequel avait reçu deux ou trois fois l'avis charitable de prendre garde à l'admiration qu'il manifestait pour Voltaire, Rousseau et tous les philosophes du XVIII[e] siècle; c'était lui qui s'était chargé de l'éducation de sa pupille, ce dont il était parfaitement capable comme savoir, mais à quoi il n'entendait rien sous le rapport le plus essentiel, c'est-à-dire l'éducation morale. Nieves à quinze ans était un prodige de science et de beauté; et, comme elle sentait, par instinct sans doute, que le pédantisme enlaidirait la beauté même, il était impossible de s'apercevoir qu'elle

nature. Je crois que Mme la duchesse de Frioul, qui est Mlle de Hervas, s'appelle Nieves.

connaissait le latin, le grec, toutes les langues vivantes ; qu'elle avait lu les philosophes de l'antiquité dans l'original, et qu'elle aurait tenu tête à tous les encyclopédistes du monde. Il était un peu moins difficile de s'apercevoir qu'elle ne croyait pas plus à Dieu qu'au prêtre Jean, quoique, en vraie Andalouse, elle observât scrupuleusement les mille et une pratiques inventées par la superstition espagnole. Bref, Nieves était, comme on devait l'attendre de l'éducation qu'elle avait reçue, un composé d'athéisme et de bigoterie, de science littéraire et d'ignorance des choses du monde, qui faisait d'elle une créature charmante, très-agréable à fréquenter, mais dont un homme sensé n'aurait pas voulu faire sa femme pour cent mille livres de rentes.

On ne s'étonnera donc point que l'explosion de la révolution française ait eu toutes les sympathies de Nieves et de son tuteur. Le chanoine ne tenait que médiocrement au genre de vie qu'il menait en Espagne ; il avait la manie d'écrire, et sa verve était contenue par la crainte de l'inquisition, qui avait déjà mis à l'*index* un petit

livre qu'il avait publié. Il embrassa avec joie la proposition que lui fit Nieves de réaliser leur fortune et d'aller s'établir en France, car, à cette époque, bien des étrangers, à qui pesait le despotisme de leur patrie, avaient eu la pensée d'émigrer, pour venir saluer dans son berceau la liberté naissante, avant que les excès de cette liberté ne forçassent les enfants du pays où elle était née à émigrer sur la terre étrangère, pour sauver leur tête menacée.

Nieves et le chanoine vinrent donc s'établir à Paris. Nieves se montra une des plus ardentes admiratrices des nouvelles idées ; son tuteur, qui avait un mérite réel, s'était lié avec quelques-uns des hommes les plus distingués de l'époque. Il voyait peu de monde, mais les personnes qu'il recevait étaient choisies : Nieves, qu'il aimait comme une fille, lui avait demandé en grâce de ne pas étendre beaucoup ses relations ; elle avait horreur des nombreuses réunions. Leur société se composait donc de douze à quinze hommes de mérite.

Nieves était d'une nature ardente, mais le

côté dominant de son caractère était une extrême fierté. Élevée dans les principes les plus indépendants, elle eût trouvé tout simple de prendre un amant, et celui qui l'avait formée à sa doctrine n'aurait pu le trouver mauvais ; mais la fierté de cette singulière jeune fille lui tenait lieu de vertu.

« Je veux bien me donner, disait-elle parfois avec cette liberté de langage, fruit de son éducation à l'Émile, mais à celui qui m'aura méritée. Je sais ce que je vaux.

— Mais, lui dit un jour Barbaroux, à qui elle développait ces principes à cet égard, si vous aimiez ?

— Si j'aimais, dit la fière Andalouse, l'homme que j'aimerais serait digne de moi.

— Peut-être, reprit Barbaroux en souriant.

— Je comprends ce que vous voulez dire, dit Nieves : selon vous, l'amour est aveugle et peut faire un choix indigne dont on ne puisse se défendre. Quoique je ne sois pas de cet avis, j'admets cette manière de voir. Eh bien ! cela ne change rien à ce que je disais : l'homme que j'ai-

merais m'aurait méritée par l'amour que j'aurais pour lui. »

Il est bien certain que, dans cette singulière organisation, c'était la grandeur qui l'emportait. Quand la révolution prit un caractère plus sombre, Nieves gémit sur les souffrances de sa nouvelle patrie ; mais son esprit, largement taillé, comprit que peut-être tant de mal était nécessaire, et elle ne gémit qu'en silence. Comme la femme n'abdique pas sa nature, elle pleura sur toutes les victimes, mais elle pleura surtout sur les hommes dont elle avait été l'amie. Elle pleura sur les Girondins, quoique plus d'une fois, après une longue conversation avec quelques-uns d'entre eux, elle se fût écriée, en se trouvant seule avec son tuteur :

« Ah ! ce ne sont pas là de vrais républicains ! »

Elle avait compris ce que bien des gens veulent nier aujourd'hui : à savoir que Vergniaud, Barbaroux et les autres, ne parlaient de république que pour abolir la royauté qui les gênait, et arriver eux-mêmes au pouvoir.

Quand elle vit tomber Danton, Camille Desmoulins, puis Robespierre, Saint-Just, toute la montagne enfin, elle vit que c'en était fait de la république, et elle se prit d'un profond dégoût pour les passions politiques. Elle retourna à ses livres, et vécut isolée avec son tuteur, qui réparait le temps perdu, en faisant paraître tous les mois un petit livre plein de maximes philosophiques, dont il était farci depuis trente ans, mais qui passaient parfaitement inaperçues, parce que depuis six ou sept années on avait fait en France bien d'autre philosophie, on avait reculé les bornes du doute bien autrement loin que là où les encyclopédistes les avaient portées.

Nieves commença bientôt à regretter sa belle Andalousie; tout ce qui touche à la vie extérieure frappe toujours les femmes d'une manière plus certaine que nous autres. Quand Nieves se promenait sous les arbres des Tuileries, si, par malheur, le souvenir de la Vega de Grenade lui revenait en tête, elle ne pouvait plus voir ce pauvre jardin qu'avec horreur, et elle se sauvait en pleurant dans sa chambre, où, disait-elle,

elle n'était pas en prison comme dans cet étroit espace qui affecte les airs de la nature : elle en avait alors pour quinze jours. Le bon chanoine se désespérait, et, ne songeant pas que le projet qu'il proposait pourrait lui coûter la tête, il lui disait :

« Mon enfant, si tu t'ennuies, nous retournerons à Séville. »

De retourner à Séville, il n'y avait pas à y penser. Nieves le savait ; elle souriait à son tuteur, essuyait ses beaux yeux, et, lui prenant la main :

« Ce n'est rien, disait-elle, cela passera ; mais si vous saviez comme je m'ennuie ! »

Il n'était que trop vrai, elle s'ennuyait. Mais pourquoi s'ennuyait-elle ? Il semble que l'éducation que lui avait donnée son tuteur devait avoir au moins cela de bon de la mettre à l'abri de l'ennui ; car, comme le disait un homme que j'aime beaucoup, et qui ne manque pas d'esprit et d'instruction, à un homme très-ennuyeux et qui lui disait :

« Ne vous ennuyez-vous pas tout seul ?

— Non, dit l'homme dont je parle ; on m'ennuie quelquefois, mais je ne m'ennuie jamais (1). »

Pour en revenir à nos moutons, Nieves s'ennuyait, bien qu'elle eût la tête pleine d'excellentes choses ; c'est que, quelquefois, ce n'est pas du vide de l'esprit que vient cette mélancolie qui assombrit l'âme ; c'est du vide du cœur, et le cœur de Nieves était vide. On se rendra difficilement compte qu'une Espagnole de vingt-cinq ans, qui avait en outre reçu l'éducation ultràlibérale qu'avait reçue Nieves, n'eût pas encore aimé. Je ne me charge pas d'expliquer toutes les bizarreries que je rapporte ; le fait est positif, c'est tout ce qu'il me faut.

(1) Je ne puis résister à la tentation de rapporter ici un mot charmant de mon spirituel ami Ausone de Chancel, l'auteur du joli poëme de *Mark*. Un homme très-sot, et parfaitement ennuyeux, lui dit un jour : Je m'ennuie.— Et moi aussi, lui dit M. de Chancel. — Ah ! dit le sot, vous vous ennuyez aussi ? — Pas du tout, lui dit Chancel, j'ai dit : et moi aussi.

Je ne connais rien de plus propre à réconcilier avec les calembours que ce jeu de mots si plein de finesse, à l'aide duquel l'homme d'esprit disait sans grossièreté à une bête : Qu'est-ce que cela me fait que vous vous ennuyez? vous m'ennuyez bien davantage.

Nieves rencontra sur sa route un homme à peu près de son âge dont elle devint éperdûment éprise, et dès lors elle perdit cette mélancolie qui la minait en secret. Elle retrouva toute sa force et toute son énergie pour aimer. Nieves avait inventé la femme libre ; elle aima M. de L*** et se donna à lui, sans remords, sans ostentation, sans avoir l'air de lui faire un sacrifice. M. de L*** l'aimait véritablement, et l'on peut dire que rarement on vit deux êtres plus heureux qu'ils ne le furent l'un et l'autre pendant plusieurs années.

Nieves avait mis toute sa vie dans cet amour. L'ardeur que la nature avait mise en elle, et qui avait couvé si longtemps sous la cendre d'une existence factice, se développa tout à coup avec une violence d'autant plus grande, qu'elle avait été plus comprimée. Bien des hommes cherchaient à lui plaire ; elle faisait à peine attention à eux : elle aimait Arthur de L***, que lui importait le reste de la terre ?

On comprendra facilement que cet amour sans bornes fut jaloux à l'excès. Comme elle eût

mieux aimé mourir que de tromper son amant, elle eût aussi mieux aimé le tuer que de le voir infidèle. Pendant plusieurs années, Arthur, qui avait tout ce qu'il fallait pour apprécier le mérite de cette femme charmante, l'avait aimée d'un amour sincère, et la jalouse Espagnole n'avait pas eu à se plaindre de lui.

Mais (le mot est célèbre) tout passe! Pauvre nature humaine! tout passe, en effet! la douleur et la joie, l'amour, la haine elle-même, tout passe, tout s'éteint! Quelques organisations d'élite ont beau protester contre cette triste maxime, il faut bien l'avouer, tout passe! Est-ce un mal? est-ce un bien? Dieu, qui a fait cette loi, pourrait seul nous dire s'il a voulu en faire un châtiment ou un bienfait.

M. de L**, qui peut-être n'était pas une organisation d'élite, sentit un beau matin que son amour était du nombre des choses transitoires. Peut-être fût-il demeuré constant, s'il n'eût rencontré une charmante personne dont il devint amoureux. Cinq ans plus tôt, il l'eût vue avec indifférence, parce que alors il aimait Nieves de

toute son âme ; mais les temps étaient bien changés ! Bref, M. de L*** devint fou de Mlle N*** ; et, tout en prenant les précautions nécessaires pour cacher son dessein à Nieves, il demanda en mariage celle qui lui avait inspiré ce nouvel amour.

Comme il était homme d'esprit, il sut s'arranger de manière à ménager, comme on dit, la chèvre et le chou. Nieves, que l'on pouvait bien appeler la chèvre, n'eut pas le moindre vent du chou que son amant se préparait à lui substituer. Et le pauvre chou, qui n'avait jamais entendu parler de la chèvre (car bien que Nieves, malgré ses allures libres, fût du monde, elle n'avait qu'un cercle très-restreint de connaissances), n'eut pas même besoin de demander à M. de L*** le sacrifice qu'il se préparait à lui faire.

Un peu avant cette époque, un jeune homme plein d'imagination, quelque peu poëte, et sur lequel la splendide nature de Nieves avait fait une impression profonde, devint passionnément amoureux d'elle, et la supplia de recevoir son

nom. Nieves, qui avait vu du premier coup d'œil qu'elle n'était pas l'objet d'une fantaisie pour M. S***, ne le traita pas comme elle avait coutume de traiter ceux qui lui faisaient des déclarations, à qui, le plus souvent, il lui arrivait de rire au nez pour toute réponse. Elle dit tranquillement à M. S*** qu'elle ne pouvait être ni sa femme, ni quoi que ce fût, excepté son amie, par l'excellente raison qu'elle avait un amant.

« Je le sais, lui dit M. S***, c'est M. de L***.

— Pourquoi me faites-vous donc votre demande, dit Nieves; voudriez-vous que je le trompasse? ou voudriez-vous être trompé?

— Mais, dit M. S***, si vous deveniez libre!

— Jamais, dit Nieves avec cette énergique vivacité des femmes de son pays : la mort seule nous séparera; et s'il meurt, je mourrai.

— Laissez-moi espérer, continua S***.

— Quoi donc? reprit Nieves : que je l'oublie! Vous me connaissez assez pour ne pas y compter, continua-t-elle en souriant; et quant à lui, oh! je suis sûre d'Arthur. »

Ces derniers mots avaient été prononcés d'un

ton sérieux ; Nieves, en disant : Je suis sûre d'Arthur, avait pâli tout à coup, et l'Espagnole tout entière se révélait dans ce peu de paroles.

M. S***, qui était un galant homme, continua à voir Nieves, mais jamais il ne lui dit un mot de son amour. Seulement, une fois, dans une conversation générale, M. de L*** ayant dit qu'il était des choses que l'on ne pouvait s'empêcher de refuser à un amant ou à une maîtresse, quel que fût l'amour que l'on eût dans le cœur, M. S*** se leva, et, d'une voix émue, dit en regardant Nieves, quoique sans affectation :

« Pour moi, je le jure sur l'honneur, quelle que soit la demande que me ferait une femme que j'aime, je n'hésiterais pas à obéir. »

Nieves fut frappée du ton avec lequel le pauvre garçon avait dit ces paroles. Elle le remercia d'un regard que lui seul put saisir. S*** tressaillit jusqu'au fond du cœur sous ce regard magnétique, quoiqu'il ne pressentît pas tout ce qu'il renfermait pour l'avenir.

Je ne sais si ce fut cette conversation qui détermina la jalousie de Nieves, ou si la conduite

nécessairement plus froide de M. de L*** lui donna les premiers soupçons; le fait est que, dès le lendemain, elle le fit épier, et que, très-peu de jours après, elle avait acquis la certitude que M. de L*** allait se marier.

Les femmes espagnoles portent, dit-on, un poignard à leur jarretière, ce qui prouverait qu'elles en jouent dans l'occasion. Je ne sais ce que feraient ces dames qui, en tout cas, n'ont pas tué ceux qui ont vu les susdits poignards, puisqu'ils en ont parlé; mais ce qu'il y a de positif, c'est que, malgré son organisation puissante, Nieves ne pouvait pas voir une arme quelconque, à plus forte raison, une goutte de sang, sans frissonner. Du temps de la révolution, elle parlait des exécutions, comme l'aurait fait un homme politique; mais elle serait morte si elle eût été obligée d'assister à une seule. C'est cette disposition physique qui explique comment, en apprenant le mariage de son amant, elle n'avait pas pris un poignard pour en frapper sa rivale et son infidèle.

On peut, du reste, se faire une idée de ce qui

se passait dans cette âme ardente. Elle souffrit d'effroyables tortures ; elle sentait que le coup l'avait tuée ; mais la mort était ce à quoi elle songeait le moins. Après avoir passé quelques heures dans les larmes et le délire, elle releva fièrement la tête, prit son chapeau, monta en voiture, et se fit conduire chez M. S***.

Il était onze heures du soir. M. S*** avait chez lui quelques amis : Nieves demanda à lui parler en particulier. On juge de la surprise de S***. Il la fit entrer dans une pièce séparée, congédia ses amis, et vint près de la belle visiteuse.

« Monsieur, lui dit Nieves qui était horriblement pâle, mais qui en même temps était fort calme en apparence, je crois que vous êtes un homme d'honneur. »

En parlant ainsi elle tendait la main à S***, comme aurait pu le faire un homme. Celui-ci prit cette main qu'on lui tendait, et y déposa un baiser respectueux. Il sentit sa main serrée convulsivement par celle de Nieves.

« Oui, continua l'Espagnole, je vous crois homme d'honneur, et je viens vous sommer de

tenir la parole que vous m'avez donnée. »

Rien n'était plus complétement beau et effrayant que cette magnifique créature, pâle comme la mort, toute vêtue de noir, avec sa blanche figure encadrée dans sa chevelure noire, arrivant la nuit chez cet homme, qui l'aimait à l'adoration, pour le sommer d'accomplir une promesse imaginaire. Il crut que sa raison était égarée, et il en fut d'autant moins étonné qu'il avait, dans la journée, appris le mariage de M. de L**.

Nieves comprit ce qui se passait en lui.

« Ne me regardez pas ainsi avec terreur, lui dit-elle, je ne suis pas folle. Vous avez dit l'autre jour : Je le jure sur l'honneur, quelle que soit la demande que me ferait une femme que j'aime, je n'hésiterais pas à obéir.

—Ce sont mes propres paroles, dit S***, et c'est l'expression de ce qui est au fond de mon cœur.

— C'est bien. Maintenant descendez au fond de ce cœur que je crois pur et sincère; interrogez-vous sérieusement, et, sur l'honneur, répondez-moi. M'aimez-vous?

— Si je vous aime !

— Je vous demande si vous m'aimez comme je veux que l'on m'aime, dit Nieves, terrible et sublime comme Mlle Rachel faisant à Oreste la même question.

— Sur l'honneur, dit gravement S***, je vous aime de toute la force de mon âme ; je suis à vous tout entier.

— Alors, dit Nieves en souriant d'un sourire étrange, tout ce que je vous ordonnerais vous le feriez ?

— Je le ferais, dit M. S***.

— Sans hésiter ?

— Sans hésiter.

— Ah ! fit Nieves avec un soupir, je serai donc vengée ! »

En parlant ainsi elle se laissa tomber sur un fauteuil, et demeura quelque temps la tête dans ses mains sans proférer une parole.

Pendant ce temps S*** eut le temps de réfléchir sur ce qui lui arrivait. Il était clair comme le jour que ce que venait lui demander Nieves était la punition de M. de L***. Il s'était engagé

sur l'honneur à lui obéir, et on allait peut-être lui ordonner un assassinat! Le pauvre homme sentait sa tête s'égarer; d'un côté était une femme qu'il aimait à l'adoration et son honneur engagé; de l'autre un crime horrible; jamais *Oreste, le Cid, Hernani* ne furent plus embarrassés entre l'amour, l'honneur et le devoir. Heureusement pour lui il ne demeura pas longtemps dans cette horrible incertitude.

Nieves se releva tout à coup.

« M. de L*** me trahit, dit-elle d'un ton bref; il se marie.

— Oui, dit timidement M. S***.

— Vous le saviez, dit l'impétueuse Espagnole, et vous ne m'en avez point avertie!

— Je savais trop la peine que je vous ferais, dit le bon jeune homme. »

Nieves, qui comprit tout ce qu'il y avait de délicatesse dans cette belle âme, serra, mais en silence, la main de M. S***, puis elle reprit:

« Il ne faut pas qu'il épouse cette femme; il faut que je sois vengée. Voulez-vous vous charger de la vengeance?

— Je suis à vous, dit M. S*** qui avait pris un parti.

— C'est bien ; je pourrais vous dire : Allez tuer cet homme ; il faudrait y aller, sous peine d'avouer que vous êtes un homme sans honneur, et que vous avez menti en disant que vous m'aimiez ; mais ce serait une lâcheté, un crime, vous vous perdriez pour me servir, et je ne veux pas que vous vous perdiez ; je ne veux pas que vous me vengiez d'une lâcheté et d'un crime, par un crime et une lâcheté. Ce n'est donc point là ce que je vous demande.

— Oh ! merci, dit S*** en baisant la main de Nieves.

— Je devrais vous en vouloir, reprit-elle, de m'en avoir cru capable ; mais laissons cela ; il faut punir cet homme : le voulez-vous !

— Ah ! dit S***, parlez, je suis à vous !

— Et moi, dit Nieves, toujours calme en dehors, quoique en dedans elle fût parvenue au comble de l'exaltation, je suis à vous si vous me vengez. Vous irez trouver cet homme ; vous lui reprocherez sa conduite ; vous lui direz ce que

vous voudrez, vous l'outragerez s'il le faut, du dernier des outrages, jusqu'à ce qu'il vous fasse raison de mon offense; et, quand vous serez devant lui l'épée à la main, vous penserez au mal qu'il m'a fait; vous penserez à son lâche parjure, et vous le tuerez. N'est-ce pas que vous le tuerez?

— Oui, s'écria-t-il en se jetant aux genoux de Nieves, oui, je vous vengerai. Vous avez raison de confier à mon bras le soin de votre querelle. Je vous ferai voir que je suis digne de vous!

— Eh bien, dit Nieves, jurez-le-moi devant Dieu qui nous entend! »

La douleur amène les plus incrédules à croire en Dieu.

« Je le jure devant Dieu, dit S*** avec exaltation; je le jure par mon amour que vous avez invoqué.

— Je vous crois, dit Nieves d'une voix calme; et moi aussi, devant Dieu qui nous entend, dès ce moment, je suis à vous. »

Et elle tendit sa main à S*** qui la couvrit de baisers.

Cependant le pauvre jeune homme avait peine

à comprendre tout son bonheur. Il doutait encore de ce don que Nieves venait de lui faire de sa personne. Une pensée cruelle vint lui traverser le cœur. Si le lendemain, dans ce combat, il allait succomber ! S*** était brave ; mais il aimait; ce bien si précieux, qui devait être le prix de son dévouement, peut-être ne lui serait-il jamais donné d'en jouir. Une larme vint mouiller ses yeux, et, poussé par une force invincible, il étreignit avec passion entre ses bras celle pour qui il allait, ou tuer un homme, ou mourir !

A peine se fut-il laissé aller à ce mouvement involontaire, qu'il sentit tout ce qu'il y avait de peu généreux à réclamer, pour ainsi dire, par avance, le prix de ce qu'on lui avait promis. Il ouvrit les bras et se recula tout honteux.

Nieves le comprit, et, cherchant à donner à sa voix une inflexion qu'elle parvint à rendre presque tendre, elle lui dit, avec cette liberté sauvage qui était la marque distinctive de son caractère :

« Ami, pourquoi me fuis-tu ? ne t'ai-je pas dit que, dès cet instant, j'étais à toi. »

En parlant ainsi, elle retenait par la main le pauvre S*** qui, fou de bonheur, n'avait plus la conscience de ce qui se passait, et ne vit plus qu'une femme adorée qui, loin de s'offenser de ses transports, les encourageait d'une manière positive.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, Nieves éveilla S***. Celui-ci croyait être la proie d'un rêve.

« Ne me réveille pas, disait-il ; si tant de bonheur n'est qu'un songe, ne hâte pas le moment du réveil !

— Le réveil, lui dit Nieves d'une voix grave, c'est la vengeance ! »

Cette terrible parole ramena S*** à la réalité. Sans espoir, il eût affronté mille morts pour mériter Nieves : de quoi ne se sentait-il pas capable après avoir obtenu ce prix tant désiré?

Il se rendit chez M. de L***.

« Monsieur, lui dit-il, je viens pour avoir avec vous une explication au sujet d'une personne que vous avez grièvement offensée.

— Je ne sais de qui vous voulez parler, dit

L***, déterminé à ne pas accorder l'explication qu'on lui demandait.

— Je vais vous le dire, reprit S*** ; vous avez mortellement outragé Mlle Nieves de***, et je viens en son nom vous en demander raison.

— Eh ! fit L*** ; et de quel droit, s'il vous plaît, monsieur ?

— Du droit, dit M. S***, qu'a tout honnête homme de dire à un autre homme qu'il est un lâche et un misérable, quand il le pense de lui.

— Monsieur, s'écria M. de L***.

— Allons donc ! monsieur, dit S*** vous me comprenez à la fin.

— Et, reprit M. L*** après quelques moments de silence, si je refusais de vous rendre raison, que feriez-vous ?

— Je dirais que vous êtes aussi lâche avec les hommes qu'avec les femmes, et si cela ne vous suffisait pas, si, pour vous déterminer à vous battre avec moi, ce n'était pas assez que, face à face, je vous eusse insulté comme un homme ne souffre jamais qu'on l'insulte quand il a du cœur, je vous attendrais dans un lieu public, et je vous

souffletterais devant tout le monde, en disant les motifs de ma conduite.

— Et vous compromettriez celle dont vous vous faites le chevalier, fit observer M. de L***.

— Je vous défends de parler d'elle de quelque manière que ce soit, s'écria S*** hors de lui.

— Je ne reçois de défense de personne, dit M. de L*** avec hauteur.

— Excepté de ceux avec qui vous refusez de vous battre, dit M. de S***.

— Je n'ai jamais refusé de me battre, dit M. de L*** Je voulais seulement voir si vous faisiez de ceci une affaire personnelle, ou si vous veniez, en chevalier errant, pour redresser les torts à la première réquisition de la beauté. Je suis à vos ordres, monsieur. »

S*** garda le silence ; il regrettait d'avoir été aussi loin vis-à-vis d'un homme qui ne demandait pas mieux que de se battre.

On prit rendez-vous pour trois heures de l'après-midi, au bois de Vincennes ; Nieves avait exigé que l'affaire eût lieu le jour même.

S*** retourna près d'elle. En vain il essaya de

lui cacher l'heure et le lieu du combat. Elle voulut tout savoir.

A trois heures, S***, assisté de deux de ses amis, se trouvait au rendez-vous, où il trouva M. de L*** avec ses témoins. Ceux-ci s'abouchèrent, selon l'usage, avec les témoins de M. S***, et il fut impossible aux amis du champion de Nieves de décliner le droit que réclamait M. de L*** de choisir les armes comme offensé. S*** d'ailleurs acceptait tout. M. de L*** choisit le pistolet.

On arrêta les conditions ; elles étaient très-meurtrières. On plaça les combattants à vingt pas ; chacun devait marcher cinq pas, et tirer quand bon lui semblerait.

M. de L*** marcha droit à la limite, et lâcha son coup, qui ne toucha pas M. S***. Chacun des témoins crut que celui-ci allait tirer en l'air, ou du moins tirer de la place où il se trouvait (il n'avait encore fait qu'un pas). Mais, après un moment d'hésitation, on le vit marcher d'un pas ferme vers la limite, et ajuster M. de L***. Le coup partit, et M. de L*** tomba raide mort. Il avait été frappé au cœur.

M. S*** avait en effet été sur le point, sinon de tirer en l'air, du moins de tirer de sa place et sans ajuster. Mais, au moment où il élevait le canon de son pistolet, il aperçut, entre les arbres, une femme qui le regardait. C'était Nieves qui, pâle comme un spectre, l'œil ardent, lui faisait signe d'une main d'avancer jusqu'à la limite, et de l'autre, lui montrait son cœur, pour lui ordonner de viser au cœur celui que poursuivait sa vengeance. Cette sombre apparition rappela M. S*** au rôle terrible qu'il avait à jouer. Il obéit, et la vengeance de Nieves fut complète.

Tout s'était passé dans les règles. M. S*** avait durement usé de ses droits, mais il n'avait pas été au delà. Quand il se fut assuré que son rival était mort, il s'esquiva et alla rejoindre Nieves, qu'il retrouva immobile auprès du même arbre où elle lui était apparue.

« Eh bien? lui dit-elle d'une voix agitée.

— Vous êtes vengée! dit M. S***.

— Mort?

— Il est mort, dit M. S***.

— Arthur, dit Nieves dont le pâle visage devint plus pâle encore, pardonne-moi. »

En disant ces mots, elle roula à terre; S*** poussa un cri. Il ne comprenait rien à ce que venait de dire Nieves, après ce qui s'était passé depuis la veille. Il la releva. Ses témoins, accourus à sa voix, l'aidèrent à transporter Nieves dans sa voiture, tandis que les amis de M. de L*** rendaient à son corps le même service.

S*** conduisit Nieves chez elle. Le médecin, qui fut appelé, parvint à la faire revenir à elle, mais ce ne fut que pour prononcer un terrible arrêt.

« Cette dame, dit-il à S***, cette dame est empoisonnée, et j'ai été appelé trop tard. »

On employa tout ce qu'il est possible d'employer : ce fut en vain. Après plusieurs tentatives infructueuses, le docteur déclara que la malade n'avait pas une heure à vivre. Nieves voulut alors rester seule avec S***.

Elle ne fit pas comme Hermione; elle ne lui dit pas : « Qui te l'a dit? » mais elle ne put s'empêcher de tressaillir en lui donnant la main, et elle ne lui parla plus comme la veille.

« Monsieur, lui dit-elle, vous m'avez courageusement et cruellement obéi ; je vous en remercie. Vous m'aimiez, je vous ai donné de ce qui me restait à vivre tout ce que j'ai pu vous donner, car depuis ce matin je suis morte ; depuis ce matin, ce poison est dans mes veines. Vous n'avez pas pu croire que je fisse tuer le seul homme que j'aie aimé pour me donner à un autre. Adieu ! ne gardez pas de moi un mauvais souvenir ; je meurs en vous remerciant. Je sens que je suis plus faible que je ne croyais ; car je voudrais qu'en mourant, Arthur eût bien su que c'était moi qui le tuais par votre main ; mais je donnerais le pardon de Dieu pour être sûre qu'il m'a pardonnée, lui ! Pardonnez-moi aussi, vous, monsieur, comme je vous pardonne de m'avoir trop bien servie. »

Le vieux tuteur était mort depuis longtemps. Ce fut S*** qui conduisit Nieves à sa dernière demeure.

A présent, que près de quarante ans ont passé sur la tête de M. S***, il ne peut encore parler qu'en pleurant de cette triste histoire.

VII

Un mot au lecteur. — Diverses variétés du mari jaloux. — Le chien du jardinier. — Les confidences perfides. — La revendeuse à la toilette. — Les deux sœurs. — Les yeux bleus et les cheveux noirs. — Le monstre. — Sécurité conjugale.

Il serait d'assez mauvais goût, ce me semble, de laisser mes lecteurs sur cette lugubre histoire de Nieves l'Andalouse. Comme, malgré la mauvaise humeur de quelques gens (1), je continue-

(1) Comme j'achevais ce quatrième volume, j'ai reçu par la petite poste une lettre que l'on peut qualifier d'anonyme, puisque, pour toute signature, elle porte : *Le comte de* ***. Je regrette beaucoup que le noble auteur de cette turpitude se

rai la tâche que j'ai commencée, je ne veux pas clore cette seconde livraison par une anecdote où il n'y a pas le plus petit mot pour rire. S'il fallait toujours regarder les choses de ce monde

soit arrêté en si beau chemin. Je l'aurais prié d'accepter d'abord une leçon d'orthographe, puis j'y aurais joint une leçon de politesse. Comme j'espère que *M. le comte de* aura la curiosité de lire la seconde livraison, ayant lu la première, je charge cette note de lui porter ma réponse. La lettre me demande *quelle solde m'alloue la liste civile* pour une certaine histoire qui se trouve dans le second volume, histoire dans laquelle M. le duc d'Orléans, père du roi actuel, joue un rôle fort honorable. La lettre ajoute que je mens avec une effronterie digne d'admiration. A l'assertion je réponds que le comte anonyme, auteur de la lettre, se trompe complétement, et que l'histoire de Perrine Lesueur est parfaitement vraie. Quant à la question, voici ma réponse :

« De solde, monsieur le comte, je n'en reçois pas. Informez-
« vous-en, on vous le dira. On pourra vous dire aussi, et je
« vous le déclare moi-même, que si vous voulez bien prendre
« la peine de venir me dire en face ce que vous m'avez écrit,
« je vous en allouerai une dont, j'espère, vous serez satisfait. »

Ceci, du reste, soit dit une fois pour toutes; je ne puis perdre ni mon temps ni le papier de mon éditeur à répondre à tous les sots et à tous les lâches à qui il prendrait fantaisie de m'attaquer sans se nommer.

A bon entendeur, salut ! monsieur le comte, si comte il y a !

sous leur aspect le plus affligeant, il y aurait de quoi devenir plus misanthrope qu'Alceste ou que Timon d'Athènes. Mieux vaut rire que pleurer. La comédie n'a-t-elle pas pris pour devise : *Castigat ridendo mores?* L'auteur de ce pauvre livre n'a pas la prétention de réformer la société : toutefois ce n'a pas été sans une vive satisfaction qu'il a entendu des gens d'esprit et de cœur lui dire en lui serrant la main : « Laissez crier les hypocrites, mon enfant ; il n'est pas mal que ces gens-là sachent qu'on les connaît pour ce qu'ils valent. » Je continuerai donc : tant pis pour qui se fâchera, tant mieux pour qui profitera : et si la lecture de ces pages sans prétention réjouit ceux qui se résoudront à les lire, tant mieux pour eux et pour moi.

Il y a beaucoup de maris qui ne sont pas jaloux; il y en a également un très-grand nombre qui le sont à l'excès. Parmi ceux-ci, il y a plusieurs variétés très-distinctes.

La première et la plus nombreuse comprend les maris que l'on n'aime pas, qui n'aiment leurs femmes qu'au point de vue de propriété, et qui

sont jaloux de tout le monde parce qu'ils voient dans chaque personne qui les approche un convoiteur d'un bien dont ils ne se sentent pas dignes; cette variété, que nous appellerons le *jaloux proprement dit*, est vouée au minotaure par grâce d'état.

La seconde, celle du *jaloux malheureux*, renferme les maris qui aiment leurs femmes tout de bon, sans pouvoir espérer d'en être aimés.

La troisième variété, dite variété inexplicable, est celle des maris qui aiment leurs femmes et en sont aimés, et qui sont néanmoins dévorés d'une jalousie vague.

On voit aussi des maris qui aiment leurs femmes, qui sont trompés par elles, le savent, et en sont très-malheureux : quatrième variété connue sous le nom de jalousie respectable.

Enfin la cinquième comprend les maris qui ne tiennent pas du tout à leurs femmes, qui sont ce que vous savez, et qui y apportent toute sorte d'obstacles uniquement parce qu'ils n'aiment pas à être tournés en ridicule. Cette variété porte le nom scientifique de jalousie honorable, et le

nom familier de variété du chien du jardinier (1).

M. de S*** appartenait à cette dernière variété. Marié fort jeune à une femme charmante, il l'avait aimée tout juste aussi longtemps que ses maîtresses : deux ou trois mois. Quand il avait été blasé sur la possession de sa femme, il l'avait complétement négligée pour recommencer sa vie de garçon. Mme S***, qui n'était pas de nature à prendre son parti sur un isolement qui ne faisait pas son compte, n'avait pas tardé à demander à d'autres des consolations dont elle était sûre de ne pas manquer. Mais le volage S*** n'appartenait pas pour rien à la cinquième variété. Il trouva très-mauvais que Mme S*** suivît son exemple, et il l'entoura d'une surveillance assez désagréable. Il avait trop d'esprit pour faire les choses brutalement ; il s'y prenait au contraire avec finesse, et il y apportait tant de soins que la pauvre Mme S*** ne savait à quel saint se vouer.

(1) On sait qu'il y a un proverbe populaire qui dit : Il est comme le chien du jardinier, qui ne touche pas à ce qu'on lui donne à garder, et qui ne veut pas qu'on y touche

Toutefois, il n'est précautions, surveillance, ni entraves, qui puissent conjurer la destinée. Quand le terrible minotaure a marqué une victime, c'en est fait, rien ne peut la sauver. S*** avait été désigné par le monstre, il fallait qu'il succombât. Mme S*** fit assaut de ruse et de finesse avec son mari, et elle parvint à donner à la dérobée quelques coups de canif dans le contrat, si bien et si constamment gardé.

Mais son caractère impétueux s'arrangeait mal de cette guerre continuelle qui ne lui permettait pas de se livrer, comme bon lui semblait, au charme d'une liaison suivie. Sans doute pendant quelque temps ses complices manquaient d'habileté, car le vigilant S*** parvenait toujours à déjouer les mesures les mieux combinées. A la fin, le diable envoya à Mme S*** un auxiliaire digne d'elle, et l'infortuné jaloux subit son sort comme le commun des martyrs, avec toutes les conditions requises, c'est-à-dire qu'il était minautorisé et content.

Le comte de B***, qui était chambellan d'une des reines de la cour impériale, passait à juste

titre pour un des hommes les plus séduisants de Paris. Ami d'enfance du frère de Mme S***, le mari de celle-ci n'avait pu lui fermer sa porte, quelque envie qu'il en eût eu ; d'ailleurs, les craintes qu'il avait conçues sur M. de B*** ne tardèrent pas à se dissiper. M. de B*** était le compagnon de tous les plaisirs de M. S***. Le jaloux, qui avait pour principe qu'on ne saurait prendre trop de précautions, ne manquait pas, quand il avait fait une bonne partie avec M. de B***, de régaler sa femme du récit plus ou moins gazé des prouesses de son ami. Je ne sais si ce fut précisément le soin qu'il prenait de décrier les mœurs de M. de B*** auprès de sa femme qui inspira à Mme S*** un amour auquel elle n'eût peut-être jamais songé. Quoi qu'il en soit, un beau matin, la vive Ernestine s'aperçut qu'elle était folle de M. de B***. Elle le lui laissa entendre d'une façon assez claire pour qu'il ne pût s'y tromper, et, au bout de quelque temps, M. de B*** consolait Mme S*** des froideurs de son époux.

Mme S*** et M. de B*** se trouvèrent faits

l'un pour l'autre, et une affection réelle fut le résultat de leur liaison. Averti par son instinct de jaloux, S*** redoublait de surveillance, et ses premiers soupçons étaient revenus dans toute leur force. Le pauvre B***, sous peine de se déceler, ne pouvait éviter les perfides parties de plaisir où l'entraînait le mari de sa maîtresse ; et, pour dire la vérité, quand il s'y trouvait, il y tenait fort bien sa place, parce qu'il était bon vivant et gai compagnon. Mais il se faisait un mérite aux yeux d'Ernestine d'une complaisance qui lui coûtait. Mme S***, prévenue par B*** lui-même, ne témoignait pas la moindre émotion quand son mari venait lui faire confidence des légèretés de M. de B***. Elle espérait qu'à force de lui dire : Que m'importe ? son mari finirait par lui faire grâce de ces récits inconvenants. Mais S*** n'avait garde ; il y voyait un double avantage : il ne pouvait manquer de dégoûter ainsi sa femme d'un homme qui menait une conduite aussi peu régulière, et, en outre, il regardait ces confidences comme un thermomètre des sentiments de sa femme à l'égard de B***.

« Si elle finissait par l'aimer, se disait S***, dès le premier jour j'en serais averti par l'effet que produiraient sur elle mes confidences. »

Nous avons vu que ce calcul, assez ingénieux en lui-même, abusait complétement le pauvre S***.

Cependant cette obsession de chaque jour fatiguait les deux amants : M. de B***, qui était un garçon d'esprit, résolut de s'en débarrasser pour toujours, en persuadant d'une manière positive à M. S*** qu'il était impossible que lui, B***, eût la moindre relation avec sa femme. Il s'arrêta à une idée qui lui parut bonne, et qui lui fut suggérée par Ernestine, et il se mit en devoir de faire naître l'occasion de la mettre à exécution.

Il chercha et finit par trouver deux filles, dont l'une était blonde avec les yeux noirs, et l'autre brune avec les yeux bleus, et qui étaient parfaitement inconnues à S***; il leur serina leurs rôles; puis, quand elles furent casées convenablement, il commença l'attaque.

Une respectable revendeuse à la toilette, dont S*** se servait fréquemment pour ses commissions amoureuses, et à qui B*** avait donné quelques

louis, vint un matin trouver notre mari jaloux pendant que M. de B*** se trouvait avec lui. Elle remercia cinquante fois la Providence qui la faisait ariver dans un aussi bon moment, puisqu'elle avait à parler à ces deux messieurs. Il lui était tombé sous la main un véritable trésor, et elle avait tout de suite songé aux deux amis, à qui revenait de droit cette préférence. C'étaient deux sœurs nouvellement arrivées de leur province, et qu'elle leur offrait comme un morceau délicat. Sur l'éloge pompeux que leur fit la vieille, les deux amis se montrèrent fort empressés de faire la connaissance de ses deux protégées ; B*** surtout n'avait garde d'y manquer. Bref, ils prirent jour avec la digne entremetteuse, et il fut convenu que les deux merveilles attendraient à souper S*** et son ami le surlendemain.

Le surlendemain arrivé, S*** reçut un billet de M. de B***, qui l'informait que, retenu par son service, il ne serait libre qu'à onze heures du soir, et qu'il le rejoindrait chez les deux sœurs, où ils étaient attendus à neuf heures.

A neuf heures, S*** court au rendez-vous : il

est introduit dans un appartement fort élégant, et reçu par une ravissante personne, aux cheveux du plus beau blond cendré, à la peau de satin, et aux yeux noirs comme du jais, ce qui donnait à sa physionomie quelque chose de piquant qui lui allait à ravir. S*** excuse son ami, retenu par une affaire importante, mais qui, ajoute-t-il, viendra à onze heures précises.

« Mon Dieu ! dit la jolie fille blonde, c'était moi qui devais vous faire des excuses pour ma sœur ; nous avions avec nous une de nos cousines qui part demain et qui n'avait jamais été à l'Opéra. Ma sœur n'a pu se dispenser de l'y accompagner ce soir. Je suis restée pour vous recevoir ; j'espère que vous ne lui en voudrez pas. »

S***, qui n'avait pas vu la sœur, et qui, par conséquent, ne savait pas si elle était aussi jolie que la charmante personne qui lui parlait, n'en voulut pas du tout à B***, qui faisait son service, et à la cousine qui, en retenant la sœur de la blonde jusqu'à minuit, lui ménageait un agréable tête-à-tête. En homme expert, il accepta sans contrôle l'excuse qu'on lui présentait, et pro-

fita des moments qu'il avait à passer avec la blonde.

Tout était pour le mieux. Comme on le pense bien, la brune aux yeux bleus était absente par ordre exprès de M. de B***, lequel faisait son service, non auprès de la véritable reine, sa maîtresse, mais auprès d'Ernestine S***, sa maîtresse, sa reine à lui.

Onze heures arrivèrent. B*** fut exact. On lui conta l'histoire de l'Opéra. Il fit compliment à S*** de son bonheur. Enfin une voiture s'arrête à la porte, et bientôt une charmante femme brune, avec des yeux bleu-barbeau, entra dans le salon.

« C'est ma sœur, » dit Mlle Agathe.

S***, malgré les attentions qu'il avait eues pour Mlle Agathe, ne put s'empêcher de témoigner son admiration pour Mlle Betzy.

B*** regarda avec assez d'indifférence la nouvelle venue : mais il parut, en revanche, fort occupé de la sœur cadette, celle qui avait les cheveux blonds et les yeux noirs.

Le souper fut très-gai. Les deux sœurs étaient aimables et spirituelles. B*** cependant avait l'air soucieux.

Quand le souper fut fini, B*** prit à part son ami, et lui dit du ton le plus sérieux du monde :

« Tu as été reçu par Agathe. Où en es-tu avec elle?

— Ma foi! dit S*** en riant, nous sommes du dernier bien.

— Ah! dit B***, c'est dommage!

—Comment! c'est dommage! et pourquoi cela?

— Parce que si tu n'étais pas si avancé auprès d'elle, je t'aurais demandé s'il t'était égal de t'arranger de Betzy.

— Comment! dit S*** qui avait été frappé de la beauté de Betzy, qui était dans le fait incomparablement plus belle que sa prétendue sœur, tu ne te trouves pas content de ton lot? tu es bien difficile!

— Betzy est belle, dit B*** tranquillement; mais tu n'as pas vu ses cheveux et ses yeux.

— Ses cheveux! s'écria S***, elle a une forêt de magnifiques cheveux noirs! et ses yeux! mais ils sont à faire tourner la tête!

— Des cheveux noirs et des yeux bleus, » dit

B*** du ton désespéré qu'il eût pris pour dire des cheveux verts et des yeux roses. »

S*** éclata de rire.

« Je ne sais pas, dit B***, ce que j'ai dit de si ridicule.

— Tu as l'air tout contrarié de ce que cette femme, qui t'appartient si tu le veux, a une beauté des plus recherchées.

— Chacun son goût, dit B***, si c'est une chose recherchée, ce n'est pas par moi, que cela ferait fuir à cent lieues.

— Voilà une étrange manie, dit S*** en continuant de rire ; je ne te connaissais pas cette antipathie.

— Bah ! fit B***. Tu ne te rappelles pas mon histoire avec Mlle de D*** ?

— La comtesse de P***?

— La comtesse de P***. Je devais l'épouser. Elle a un beau nom, une grande fortune. Pourquoi ai-je rompu les négociations que l'on faisait pour ce mariage ?

— Parce que tu ne voulais pas te marier, mauvais sujet !

— Je ne demandais pas mieux que de me marier, comme je le désire encore aujourd'hui. Mais quand on fit sortir d'Écouen Mlle de D***, et que je vis ces grands yeux bleu-faïence sous ces boucles noires, je déclarai que je ne l'épouserais jamais.

— Mais elle est belle comme un ange !

— C'est possible ; mais une femme qui a des yeux bleus et des cheveux noirs n'est pas à mes yeux belle comme un ange ; pour moi, c'est un monstre. »

S*** se renversa sur son fauteuil en riant aux larmes. Quand il eut bien ri, il prit la main de B***, et lui dit d'un air comiquement sérieux :

« Et que puis-je faire pour toi dans cette pénible circonstance ?

— Ce que je ferais pour toi en pareil cas ? dit M. de B***.

— Nous allons voir à arranger cela, » dit S***, qui ne se sentait aucune répugnance pour le monstre aux yeux bleus ; et il entra dans la pièce où il avait laissé les deux femmes.

B*** entendit de grands éclats de rire ; il se frotta les mains. Son stratagème réussissait. On a déjà deviné sans doute que Mme S*** était un monstre aux yeux bleus et aux cheveux noirs.

La porte s'ouvrit, et S*** rentra rayonnant.

« As-tu la même antipathie pour l'assemblage des cheveux blonds et des yeux noirs ? dit-il à B*** en riant.

— Pas le moins du monde, dit le chambellan.

— Eh bien ! voilà un petit monstre dont tu me diras des nouvelles, » dit S*** en prenant par la main Mlle Agathe qui était restée derrière la porte.

Le lendemain, S***, tout à fait édifié sur l'innocence des rapports de son ami avec sa femme, ne laissa pas cependant de raconter l'anecdote à Ernestine.

« Vous voilà bien avertie, lui dit-il ; ne faites donc pas de frais pour notre ami : il vous dirait que vous êtes un monstre. »

Dès lors, S*** perdit toute méfiance ; il n'était jamais si tranquille que lorsque sa femme était

avec M. de B*** ; et s'il la savait dans un lieu où il ne pouvait la surveiller lui même, il dormait sur les deux oreilles, en se disant :

« Il n'y a pas de danger, B*** est avec elle ! »

FIN.

